

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LXIV
B
39/1
NAPOLI





F 88.

Digitized by Google

LXIV.B.39/1

Digitized by Google

LXIV. B. 39(1

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google



E. VITTORIO E... NAPOLI

J. F. MARMONTEL,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Digitized by Google

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL,

Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de rameuer les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

NAPOLI

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Powered by Google



AU ROI DE SUEDE.

SIRE,

CET hommage de la reconnoissance ne sera point souillé par l'adulation. C'est à la Suede, heureuse de vous avoir remis le dépôt de sa liberté; à la Suede, où regne à présent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des Loix, à la place des factions & des troubles de l'Anarchie; c'est à ce Peuple, trop long-temps divisé par des intérêts étrangers, & tout-à-coup éclairé sur les siens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenoient captives sa force & sa vertu; c'est à lui, SIRE, à vous louer.

Digitized by Google

J'espére bien consigner dans les fastes de vos augustes Alliés cette grande & premiere époque du regne de VOTRE MAJESTÉ, cette révolution si évidemment nécessaire au bonheur de vos États, SIRE, puisqu'elle s'est faite sans violence d'un côté, & sans résistance de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au Libérateur, au Bienfaiteur de la Suede, ne sera publié que lorsque je ne vivrai plus, & que la tombe, inaccessible à l'espérance & à la crainte, garantira ma sincérité.

Aujourd'hui, SIRE, c'est de ma propre gloire que je m'occupe, en suppliant VOTRE MAJESTÉ de permettre que cet Ouvrage paroisse au jour sous ses auspices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.

Que dis-je? Est-ce à moi, SIRE, est-ce à ma vaine gloire que je dois penser dans ce moment? La moitié du globe opprimée, dévastée par le fanatisme, est le tableau que je présente aux yeux de VOTRE MAJESTÉ; je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre-humain le glaive des persécuteurs; je dénonce à la Religion le plus grand crime que le faux zele ait jamais commis en son nom; puis-je ne pas m'oublier moi-même?

C'est l'humanité, SIRE, outragée & foulée aux pieds par son plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui sous la protection d'un Roi sensible & juste, ou

plutôt de tous les bons Rois, de tous les Rois qui vous ressemblent. Les attentats du fanatisme ne sont pas de ceux qu'il suffit de déférer à la rigueur des Loix; car les Loix ne sont plus quand le fanatisme domine. Tous les autres crimes ont à redouter le châtiment ou l'opprobre; les siens portent un caractere qui en impose à l'autorité, à la force, à l'opinion; un saint respect les garantit trop souvent de la peine, & toujours de la honte: leur atrocité même imprime une religieuse terreur; & si quelquefois ils sont punis, ils n'en sont que plus révérés. Le fanatisme se regarde comme l'Ange exterminateur. Chargé des vengeances du Ciel, il ne reconnoît ni frein, ni Loi, ni Juge sur la terre. Au Trône il oppose l'Autel, aux Rois il parle au nom d'un Dieu, aux cris de la nature & de l'humanité il répond par des anathêmes. Alors tout se tait devant lui; l'horreur qu'il inspire est muette. Tyran des ames & des esprits, il y étouffe le sentiment & la lumiere naturelle; il en chasse la honte, la pitié, le remords: plus d'opprobre, plus de supplice capable de l'intimider; tout est pour lui gloire & triomphe. Que lui opposer, même du haut du Trône qu'il regarde du haut des cieux? Peuples & Rois, tout se confond devant celui qui ne distingue parmi les hommes que ses esclaves & ses victimes. C'est sur-tout aux Rois qu'il s'adresse, soit pour en faire ses Ministres, soit pour en faire des exemples plus éclatants de ses fureurs; car ils ne sont sacrés pour lui qu'autant qu'il est sacré pour eux. Aussi les a-t'on vus cent fois le

ſervir en le déteſtant; & de peur d'attirer ſa rage ſur eux-mêmes, lui laiſſer dévorer ſa proie, & lui livrer des millions d'hommes pour l'aſſouvir & l'appaiſer. Quel ennemi, SIRE, pour les Souverains, pour les peres des Nations, qu'un monſtre, qui, juſques dans leurs bras, déchire leurs enfants, ſans qu'ils oſent les lui arracher! C'eſt donc aux Rois à ſe liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès ſa naiſſance, ou plutôt avant ſa naiſſance, avec la ſuperſtition qui en eſt le germe & l'aliment.

Vous êtes né, SIRE, pour donner de grands exemples à vos pareils; mais peut-être ne ſerez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les Rois à ſoutenir, d'une protection éclatante, les Écrivains qui prémuniſſent les générations futures contre les ſéductions & les fureurs du fanatiſme, & qui jettent dans les eſprits cette lumiere vraiment céleſte, ces grands principes d'humanité & de concorde univerſelle, ces maximes, enfin, d'indulgence & d'amour, dont la Religion, ainſi que la nature, a fait l'abrégé de ſes Loix & l'eſſence de ſa morale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MARMONTEL.



PRÉFACE.

TOUTES les Nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus estimables sont celles qui s'en accusent. Les Espagnols ont eu cette fierté, digne de leur caractere.

Jamais l'Histoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du nouveau monde, dans le Livre de Las-Casas (*a*). Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux Prélat, ce témoin qu'a rendu célebre sa sincérité courageuse, compare les Indiens à des agneaux, & les Espagnols à des tigres, à des loups dévorants, à des lions pressés d'une longue faim (*b*). Tout ce qu'il dit dans son Livre, il l'avoit dit aux Rois, au Conseil de Castille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accusoit. Jamais on n'a blâmé son zele; on l'a même honoré : preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit, n'étoient ni permis par le Prince, ni avoués par la Nation.

On sait que la volonté d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut constamment de ménager les Indiens; c'est ce qu'attestent toutes les Ordonnances, tous les Réglements faits pour eux (*c*).

Quant à ces crimes, dont l'Espagne s'est lavée, en les publiant elle-même, en les dévouant au blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonstances

auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les Peuples de la Zone tempérée, transplantés entre les Tropiques, ne peuvent, sous un ciel brûlant, soutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le nouveau Monde, ou se borner à un commerce paisible avec les Indiens, ou les contraindre par la force de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une sagesse que les Peuples n'ont jamais eue, & que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de secours mutuels eût été le plus juste : par de nouveaux besoins & de nouveaux plaisirs, l'Indien seroit devenu plus laborieux, plus actif, & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagements : l'égalité le blesse; il domine, il commande, il veut recevoir sans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit pressé de s'enrichir; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier : „ Si „ vous ne pouvez pas vous-mêmes tirer du sein d'une „ terre sauvage les productions, les métaux, les richesses qu'elle renferme, abandonnez-la; soyez pauvres, „ & ne soyez pas inhumains. „ Fainéants & avares, ils voulurent avoir, dans leur oisiveté superbe, des esclaves & des trésors. Le Portugais avoient déja trouvé l'affreuse ressource des Negres; les Espagnols ne l'avoient pas; les Indiens, naturellement foibles, accoutumés à vivre de peu, sans desirs, presque sans besoin, amollis dans l'oisiveté, regardoient comme intolérables les travaux qu'on leur imposoit; leur patience se lassoit & s'épuisoit avec leur force; la fuite, leur seule défense, les déroboit à l'oppression; il fallut donc les asservir.

Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Il s'agit de voir à préſent par quels degrés elle parvint à ces excès d'horreur qui ont fait frémir la nature; & pour remonter à la ſource, il faut ſe rappeller d'abord que l'ancien Monde, encore plongé dans les ténebres de l'ignorance & de la ſuperſtition, étoit ſi étonné de la découverte du nouveau, qu'il ne pouvoit ſe perſuader que celui-ci lui reſſemblât. On diſputoit dans les Écoles ſi les Indiens étoient des hommes ou des ſinges. Il y eut une Bulle de Rome pour décider la queſtion.

Il faut ſe rappeller auſſi que les Caſtillans qui paſſerent dans l'Inde avec Chriſtophe Colomb, étoient la lie de la Nation, le rebut de la populace (*). La miſere, l'avidité, la diſſolution, la débauche, un courage déterminé, mais ſans frein comme ſans pudeur, mêlé d'orgueil & de baſſeſſe, formoient le caractere de cette ſoldateſque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un Peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires ſans diſcipline & ſans mœurs, qui ne connoiſſoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage & le butin; & ce fut à ces hommes que l'Amiral Colomb eut la malheureuſe imprudence d'abandonner les Peuples qui ſe livroient à lui.

Les habitants de l'Iſle Haïti (**) avoient reçu les Caſtillans comme des Dieux. Enchantés de les voir, empreſſés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un reſpect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Caſtillans d'en être toujours adorés.

(*) On y joignit les malfaiteurs.

(**) L'Iſle Eſpagnole, ou Saint-Domingue.

Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la Cour d'Efpagne la nouvelle de fes fuccès. Il partit (*d*), & laiffa dans l'ifle, au milieu des Indiens, une troupe de fcélérats, qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abuferent à leurs yeux, & par toute forte d'indignités, leur ayant donné le courage du défefpoir, fe firent maffacrer.

Colomb, à fon retour, apprit leur mort : elle étoit jufte; il auroit dû la pardonner, il la vengea par une perfidie. Il tendit un piege au Cacique (*e*) qui avoit délivré l'Ifle de ces brigands, le fit prendre par trahifon, le fit embarquer pour l'Efpagne. Toute l'Ifle fe fouleva; mais une multitude d'hommes nus, fans difcipline & fans armes, ne put tenir contre des hommes vaillants, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des Infulaires fut égorgé, le refte prit la fuite, ou fubit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Efpagnols à faire pourfuivre & dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chaffe (*f*).

Les Indiens, affujettis, gémirent quelque temps fous les dures loix que les vainqueurs leur impoferent. Enfin excédés, rebutés, ils fe fauverent fur les montagnes. Les Efpagnols les pourfuivirent, & en tuerent un grand nombre; mais ce maffacre ne remédioit point à la néceffité preffante où l'on étoit réduit : plus de cultivateurs, & dès-lors plus de fubfiftance. On diftribua aux Efpagnols des terres, que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable ; Colomb voulut la modérer ; fa févérité révolta une partie de fa troupe; les coupables, felon l'ufage, noircirent leur accufateur, & le perdirent à la Cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (*), &

(*) François de Bovadilla.

qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, ſe garda bien de l'imiter : il vit que le plus ſûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute diſcipline, c'étoit de donner un champ libre au déſordre & au brigandage, dont il partageroit le fruit. Ce fut là ſa conduite.

De la corvée à la ſervitude le paſſage eſt facile : ce tyran le franchit. Les malheureux Inſulaires, dont on fit le dénombrement, furent diviſés par claſſes, & diſtribués comme un bétail dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour travailler aux mines & cultiver les champs. Réduits au plus dur eſclavage, ils y ſuccomboient tous, & l'Iſle alloit être déſerte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du Gouverneur, le rappella; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du Ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'Iſle. Vingt-un navires, chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abyſmés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'Hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes; j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son ſucceſſeur (*) fut plus adroit, & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux Inſulaires; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient ceſſé. Le nouveau tyran écrivit à Iſabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Eſpagnols, & d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des Chrétiens, pour ſe faire enſeigner leur loi; *comme s'ils euſſent été obligés de deviner*, obſerve Las-Caſas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La Reine donna dans le piege. Elle ne ſavoit pas qu'en s'éloignant des Eſpagnols, les Indiens fuyoient de cruels

(*) Nicolas Ovando.

oppreſſeurs; elle ne ſavoit pas que, pour aller chercher & ſervir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittaſſent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfants, laiſſaſſent leurs terres incultes, & ſe rendiſſent au lieu marqué à travers des déſerts immenſes, expoſés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en ſociété & en commerce avec les Eſpagnols, & que chacun de leurs Caciques feroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes, pour les travaux qu'on leur impoſeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eſt la méthode des tyrans ſubalternes, pour s'aſſurer l'impunité, de ſurprendre des ordres vagues, qui ſervent au beſoin de ſauvegarde au crime, comme l'ayant autoriſé. Le Gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahiſon, du ſeul Peuple de l'Iſle qui pouvoit ſe défendre (*), tout le reſte fut opprimé (g); & dans les mines de Cibao il en périt un ſi grand nombre, que l'Iſle fut bientôt changée en ſolitude. Ce fut là comme le modèle de la conduite des Eſpagnols dans tous les Pays du nouveau Monde. De l'exemple on fit un uſage, & de l'uſage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces Contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible; que pour avoir de l'or on ait verſé du ſang; que la pareſſe & la cupidité ayent fait réduire en ſervitude des Peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités ſtériles. On ſait que l'amour des richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands; on ſait que dans l'éloignement les loix ſont ſans appui, l'autorité ſans force, la diſcipline ſans vigueur; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il eſt aiſé d'en ob-

(*) Le Peuple de Xaragua.

tenir, par le mensonge & la surprise, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'est pas dans la nature des hommes même les plus pervers, c'est ce qu'on va lire. La plume m'est tombée de la main plus d'une fois en le transcrivant; mais je supplie le Lecteur de se faire un moment la violence que je me suis faite. Il m'importe, avant d'exposer le dessein de mon Ouvrage, que l'objet en soit bien connu. C'est Barthelemi de Las-Casas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au Conseil des Indes.

„ Les Espagnols, montés sur de beaux chevaux, armés de lances & d'épées, n'avoient que du mépris „ pour des ennemis si mal équipés; ils en faisoient „ impunément d'horribles boucheries; ils ouvroient le „ ventre aux femmes enceintes, pour faire périr leur „ fruit avec elles; ils faisoient entre eux des gageures, „ à qui fendroit un homme avec le plus d'adresse d'un „ seul coup d'épée, ou à qui lui enleveroit la tête de „ meilleure grace de dessus les épaules; ils arrachoient „ les enfants des bras de leur mere, & leur brisoient la „ tête en les lançant contre des rochers..... Pour faire „ mourir les principaux d'entre ces Nations, ils élevoient un petit échafaud soutenu de fourches & de „ perches. Après les y avoir étendus, ils y allumoient „ un petit feu, pour faire mourir lentement ces malheureux, qui rendoient l'ame avec d'horribles hurlements, pleins de rage & de désespoir. Je vis un jour „ quatre ou cinq des plus illustres de ces Insulaires „ qu'on brûloit de la sorte; mais comme les cris effroyables qu'ils jettoient dans les tourments étoient incommodes à un Capitaine Espagnol, & l'empêchoient de „ dormir, il commanda qu'on les étranglât promptement. Un Officier, dont je connois le nom, & dont

„ on connoît les parents à Séville, leur mit un bâillon „ à la bouche, pour les empêcher de crier, & pour „ avoir le plaisir de les faire griller à son aise, jusqu'à „ ce qu'ils eussent rendu l'ame dans ce tourment. J'ai „ été témoin oculaire de toutes ces cruautés & d'une „ infinité d'autres que je passe sous silence. „

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'est qu'un recueil de récits tout semblables; & quand on a lu ce qui s'est passé dans l'Isle Espagnole, on sait ce qui s'est pratiqué dans toutes les Isles du Golfe, sur les côtes qui l'environnent, au Mexique & dans le Pérou.

Quelle fut la cause de tant d'horreurs dont la nature est épouvantée ? Le fanatisme. Il en est seul capable ; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatisme, j'entends l'esprit d'intolérance & de persécution, l'esprit de haine & de vengeance, pour la cause d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on se fait les Ministres. Cet esprit regnoit en Espagne, & il avoit passé en Amérique avec les premiers Conquérants. Mais comme si on eût craint qu'il ne se ralentît, on fit un dogme de ses maximes, un précepte de ses fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en systême. Un Pape y mit le sceau de la puissance apostolique, dont l'étendue étoit alors sans bornes : il traça une ligne d'un pole à l'autre, & de sa pleine autorité, il partagea le nouveau Monde entre deux Couronnes exclusivement (*h*). Il réservoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnoit tout l'occident à l'Espagne, & autorisoit ses Rois à subjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la Foi Chrétienne les habitants de toutes les Isles & Terre ferme qui seroient de ce côté-là. La Bulle (*i*) est de l'année 1493, la premiere du Pontificat d'Alexandre VI.

Or

Or on va voir quel fut le ſyſtême élevé ſur cette baſe, & que de tous les crimes des Borgia, cette Bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſpagne en Amérique une formule, pour les ſommer de ſe rendre (*k*). Dans cette formule, approuvée, & vraiſemblablement dictée par des Docteurs en Théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la ſouveraineté du monde à un homme appellé Pierre; qu'à lui ſeul avoit été attribué le nom de *Pape*, qui ſignifie *grand* & *admirable*, parce qu'il eſt pere & gardien de tous les hommes; que ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéiſſoient, & l'avoient reconnu pour le maître du monde; qu'au même titre, l'un de ſes ſucceſſeurs avoit fait donation aux Rois de Caſtille de ces Iſles & terre ferme de la mer océane; que tous les Peuples auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient ſoumis au pouvoir de ces Rois, & avoient embraſſé le Chriſtianiſme de bonne volonté, ſans condition ni récompenſe. „ Si vous faites de même, ajoutoit l'Eſpagnol qui parloit dans cette formule, vous vous en „ trouverez bien, comme preſque tous les habitants „ des autres Iſles s'en ſont bien trouvés.... Mais, au „ contraire, ſi vous ne le faites pas, ou ſi par malice, „ vous apportez du retardement à le faire, je vous déclare & vous aſſure qu'*avec l'aide de Dieu*, je vous „ ferai la guerre à toute outrance, que je vous attaquerai de toutes parts & de toutes mes forces; que „ je vous aſſujettirai ſous le joug de l'obéiſſance de l'Égliſe & du Roi. Je prendrai vos femmes & vos enfants, je les rendrai eſclaves, je les vendrai ou les „ emploierai ſuivant la volonté du Roi; j'enleverai vos „ biens, & vous ferai tous les maux imaginables, com-

„ me à des ſujets rebelles & déſobéiſſants; & je pro„ teſte que les maſſacres & tous les maux qui en réſul„ teront ne viendront que de votre faute, & non de „ celle du Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui „ ſont venus avec moi. „

Ainſi fut réduit en ſyſtême le droit d'aſſervir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens; & toutes les fois que cette grande cauſe fut débattue devant les Rois d'Eſpagne, le Conſeil vit en même temps des Théologiens réclamer, au nom du Ciel, les droits de la nature, & des Théologiens oppoſer à ces droits l'intérêt de la Foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Ariſtote, lequel décidoit, diſoit-on, que les Indiens étoient nés pour être eſclaves des Caſtillans (*l*).

Or, dès qu'une queſtion de cette importance dégénere en controverſe, on ſent quelle eſt, dans les Conſeils, l'incertitude & l'irréſolution ſur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage ſur le plus modéré (*m*). La cauſe de la juſtice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, & c'eſt le petit nombre; la cauſe des paſſions a pour elle tous les hommes qu'elle intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'autant plus ardents à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire, tout accès à l'humanité; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſpece de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir; qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes erreurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance,

& auquel on se croyoit sûr de plaire en les exterminant.

Je laisse à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réserve au fanatisme que ce qui lui est propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui se complait dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguisée à plaisir (*n*). Est-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil si tendre & si touchant qu'ils avoient fait aux Espagnols, ne les eussent point désarmés, si le fanatisme ne fût venu les endurcir & les pousser au crime? Et à quelle autre cause imputer leur furie? Le brigandage, sans mélange de superstition, peut-il aller jusqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, jusqu'à égorger les vieillards & les enfants à la mamelle, jusqu'à se faire un jeu d'un massacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris? La nature, dans ses erreurs, peut quelquefois produire un semblable monstre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaisir de l'être, des colonies d'hommes-tigres passent les bornes de la nature. Les forcenés! en égorgeant, en faisant brûler tout un Peuple, ils invoquoient Dieu & ses Saints! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, disoient-ils, de Jesus-Christ & des douze Apôtres! Etoit-ce impiété, ou fanatisme? Il n'y a point de milieu; & l'on sait bien que les Espagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raison d'attribuer au fanatisme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait sans lui; & à qui se refuseroit encore à l'évidence, je demanderois si les Espagnols, en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens? s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jesus-Christ?

Les partiſans du fanatiſme s'efforcent de le confondre avec la religion : c'eſt là leur ſophiſme éternel. Les vrais amis de la religion la ſéparent du fanatiſme, & tâchent de la délivrer de ce ſerpent caché & nourri dans ſon ſein. Tel eſt le deſſein qui m'anime.

Ceux qui penſent que la victoire eſt décidée ſans retour en faveur de la vérité, que le fanatiſme eſt aux abois, que les autels qu'il embraſſoit ne ſont plus pour lui un aſyle, regarderont mon Ouvrage comme tardif & ſuperflu : faſſe le Ciel qu'ils ayent raiſon ! Je ſerois indigne de défendre une ſi belle cauſe, ſi j'étois jaloux du ſuccès qu'elle auroit eu avant moi & ſans moi. Je ſais que l'eſprit dominant de l'Europe n'a jamais été ſi modéré ; mais je répéte ici ce que j'ai déja dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux ſont baſſes pour travailler aux digues.*

Le but de cet Ouvrage eſt donc, & je l'annonce ſans détour, de contribuer, ſi je le puis, à faire déteſter de plus en plus ce fanatiſme deſtructeur, d'empêcher, autant qu'il eſt en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatiſſante & charitable, & d'inſpirer pour elle autant de vénération & d'amour, que de haine & d'exécration pour ſon plus cruel ennemi.

J'ai mis ſur la ſcene, d'après l'Hiſtoire, des fourbes & des fanatiques ; mais je leur ai oppoſé de vrais Chrétiens. Barthelemi de Las-Caſas eſt le modele de ceux que je révére : c'eſt en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zele pur & tendre, enfin l'eſprit du Chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Lucques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, ſont les exemples du fanatiſme qui dénature l'homme & qui pervertit le Chrétien : c'eſt en eux que j'ai mis ce zele abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſavoue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois,

mon intention affez clairement expofée, pour convaincre de mauvaife foi ceux qui feroient femblant de s'y être mépris.

Quant à la forme de cet Ouvrage, confidéré comme une production littéraire, je ne fais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un Roman, & pas affez pour une Hiftoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un Poëme. Dans mon plan, l'action principale n'occupe que très-peu d'efpace : tout s'y rapporte, mais de loin. C'eft donc moins le tiffu d'une fable, que le fil d'un fimple récit, dont tout le fond eft hiftorique, & auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre ; être utile à la multitude eft le but que je me propofe. C'eft mon excufe auprès de ceux qui me reprocheroient d'avoir trop infifté fur des vérités familieres pour eux, mais qui ne le font pas encore affez pour tout le monde. C'eft auffi la raifon qui m'a fait effayer de répandre quelqu'agrément dans mes récits & dans mon ftyle : car la premiere condition, pour être utile en écrivant, c'eft d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages, ni du refpect, ni du mépris. Rien de moins fidele fans doute que les récits qu'on nous a faits de la conquête de l'Amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraifemblable & intéreffant.

Qu'on ne m'accufe pas d'avoir flatté les Indiens : le bien que j'en ai dit, leurs deftructeurs l'ont dit eux-mêmes ; ils n'auroient pas voulu exagérer le crime de les avoir exterminés.

Les Indiens en général étoient foibles d'efprit & de corps (o), je l'avoue ; mais lorfque, pour les avilir, on leur refufe à tous jufqu'à ce courage d'inftinct qui brave la douleur & méprife la mort, on eft injufte affurément.

Sans être lâche on peut trembler devant des hommes que l'on prend pour des Dieux, & devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accufé les Indiens d'une timidité puérile, auroient dû faire attention que les Romains tremblerent devant des éléphants.

Du refte, fi j'avois voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurois bien pu me le permettre; mais, lorfqu'on penfe à faire plaindre le foible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de diffimuler fa foibleffe? J'ai dit quel eft l'objet de mon Ouvrage; & l'on fent bien que pour le remplir, je n'avois befoin que d'oppofer des colombes à des vautours.

NOTES.

(*a*) *LE Livre de Las-Cafas.*] *La découverte des Indes occidentales*, publié en Efpagne en 1542, traduit en françois, & imprimé à Paris en 1687.

(*b*) *A des agneaux.*] Chriftophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. „ Je jure, difoit-il à Ferdinand, dans une de fes lettres, je jure à Votre Majefté, qu'il n'y a pas au monde un Peuple plus doux."

(*c*) *Tous les Réglements faits pour eux.*] „ Ce que je vous „ pardonne le moins, difoit Ifabelle à Chriftophe Colomb, c'eft „ d'avoir ôté, malgré mes défences, la liberté à un grand nom- „ bre d'Indiens."

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens feroient féparés des Efpagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais fans rigueur; qu'on en formeroit plufieurs villages; qu'on affigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à fon profit, en payant un tribut équitablement impofé.

Dans une affemblée de Théologiens & de Jurifconfultes, qui fe tint à Burgos, le Roi Catholique, Ferdinand, déclara que les

habitants du nouveau Monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter comme tels. „ Votre Majesté, dit Las-Casas à Charles-Quint, „ ordonna encore la même chose l'an 1523. „ Même décision en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le Conseil.

(*d*) *Il partit.*] Il eut peur qu'un de ses Lieutenants, appellé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

(*e*) *Il tendit un piege au Cacique.*] Le Cacique s'appelloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent brisés & englouris par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

(*f*) *Qu'on exerçoit à cette chasse.*) „ Ils leur fautoient à la gorge avec d'horribles hurlements, les étrangloient d'abord, „ & les mettoient en pieces après les avoir terrassés. „ (Las-Casas.) Croiroit-on que les Historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appellé *Bezerillo*, „ lequel, „ pour sa férocité & sa sagacité singuliere à distinguer un Indien „ d'avec un Espagnol, avoit la même portion qu'un soldat, non „ seulement en vivres, mais en or, en esclaves, &c. Les autres „ chiens n'avoient que la demi-paie; mais ils se nourrissoient de „ la chair des Indiens qu'ils égorgeoient, ou que l'on égorgeoit „ pour eux. On a vu, dit Las-Casas, des Espagnols assez inhu„ mains pour donner à manger de petits enfants à leurs chiens „ affamés. Ils prenoient ces enfants par les deux jambes, & les „ mettoient en quartiers. „

(*g*) *Tout le reste fut opprimé.*) „ Ceux qu'Ovando avoit mis „ à la tête des troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux In„ diens le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, les réduisirent „ à de si cruelles extrêmités, que ces malheureux s'enfonçoient, „ de rage, leurs fleches dans le corps, les retiroient, les mor„ doient, & les mettoient en morceaux, qu'ils jettoient contre „ les Chrétiens, dont ils croyoient s'être bien vengés par cette „ insulte. „ (*Herrera.*)

(*h*) *Entre deux Couronnes exclusivement.*] On sait que François I. demandoit à voir l'article du Testament d'Adam qui avoit exclu le Roi de France du partage du nouveau Monde.

(*i*) *La Bulle.*] *Decretum & indultum Alexandri VI, super expeditione in Barbaros novi Orbis, quos Indos vocant.*

(*k*) *Une formule.*) Le premier qui employa cette formule fut Alfonce Ojeda, en 1510. „ Elle a servi, dit Herrera, dans toutes „ les autres occasions où les Castillans ont voulu s'ouvrir l'entrée „ de quelque Pays. „

(*l*) *Que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans.*] Dans la fameuse conférence de Barthelemi de Las-Casas avec l'Evêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque osa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la servitude.

Le Docteur Sépulvéda, gagné par les Grands de la Cour, qui avoient des possessions dans l'Inde, fit un Livre où il soutenoit que les guerres des Espagnols dans le nouveau Monde étoient non seulement permises, mais nécessaires pour y établir la Foi, & que les Espagnols étoient fondés en droit pour subjuguer les Indiens.

Las-Casas, que l'on mit aux prises avec ce Docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes & d'exercer les actes de toutes les vertus, mais qu'il falloit les y engager par la persuasion & par de bons exemples; & il proposoit pour modeles les Apôtres & les Martyrs. Mais Sépulvéda lui opposa le *compelle intrare*, le Deutéronome, où il est dit : „ Quand vous vous présenterez pour „ attaquer une Place, vous offrirez d'abord la paix aux habitants; „ & s'ils l'acceptent, & qu'ils vous livrent les portes de la ville, „ vous ne leur ferez aucun mal, & vous les recevrez au nombre „ de vos tributaires; mais, s'ils prennent les armes pour se dé- „ fendre, vous les passerez tous au fil de l'épée, sans épargner „ les femmes ni les enfants. „

(*m*) *Sur le plus modéré.*] On en vit un exemple lorsque les Moines Jéronimites furent chargés, en qualité de Commissaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit

que les départements, où l'on avoit distribué les Indiens, feroient abolis. Cet article, d'où dépendoit le falut des Indiens, fut fans effet; & la fervitude fubfista par la foiblesse & l'infidélité de ces indignes Commissaires.

(*n*) *La rage aiguifée à plaifir.*] Les cruautés que les Sauvages du Canada exercent fur leurs captifs font réciproques, & du moins leur furie eft aiguifée par la vengeance. Mais que des hommes foient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'eft ce que la nature n'a jamais produit fans le concours du fanatifme; & il faut croire que les Efpagnols qui paffoient en Amérique, étoient une efpece de monftres unique dans l'univers, ou reconnoître une caufe qui les avoit dénaturés.

(*o*) *Foibles d'efprit & de corps.*] „ La nature vivante y eft „ (dans le nouveau Monde) beaucoup moins agiffante, beau- „ coup moins variée, & nous pouvons dire beaucoup moins for- „ te. „ (*Buffon*, *Hift. nat.*)

La différence n'eft pourtant pas fenfible quant à la ftructure du corps humain. „ Tous les animaux d'Amérique, même ceux „ qui font naturels au climat, font beaucoup plus petits en géné- „ ral que ceux de l'ancien Continent. La nature femble s'être „ fervie, dans ce nouveau Monde, d'une autre échelle de gran- „ deur : l'homme eft le feul qu'elle ait mefuré avec le même mo- „ dule. „ (*ibid.*)



Digitized by Google



LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'Empire du Mexique étoit détruit, celui du Pérou florissoit encore ; mais en mourant, l'un de ses Monarques l'avoit partagé entre ses deux fils. Cusco avoit son Roi, Quito avoit le sien. Le fier Huascar, Roi de Cusco, avoit été cruellement blessé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ses Provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un usurpateur de ses droits. Cependant un reste de vénération pour la mémoire du Roi son pere, réprimoit son ressentiment ; & au sein d'une paix trompeuse & peu durable, tout l'Empire alloit célébrer la grande fête du Soleil. (*a*)

Le jour marqué pour cette fête, étoit celui où le Dieu des Incas, le Soleil, en s'éloignant du Nord, passoit sur l'équateur, & se reposoit, disoit-on, sur les colonnes de ses Temples. La joie universelle annonce l'arrivée de ce beau jour ; mais c'est sur-tout dans les murs de Quito, dans ses

délicieux vallons, que cette sainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une si favorable & si douce influence; aucun Peuple aussi ne lui rend un hommage plus solemnel.

Le Roi, les Incas & le Peuple, sur le vestibule du Temple où son image est adorée, attendent son lever dans un religieux silence. Déja l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*astre à la brillante chevelure* (*), & qu'ils révérent comme le favori du Soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon, qu'un doux frémissement se fait entendre autour du Temple; bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre & d'or peu à peu s'y répandent; la pourpre à son tour se dissipe; l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens observe ces gradations, & leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux; & leur attente est aussi timide que si elle étoit incertaine.

Soudain la lumiere à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament; l'astre qui la répand s'éleve, & la cime du Cayambur (*b*) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le Temple s'ouvre, & que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du Sanctuaire, devient elle-

(*) *Chusca*, chevelue.

même resplendissante à l'aspect du Dieu qui la frappe de son immortelle clarté. Tout se prosterne, tout l'adore; & le Pontife (*c*), au milieu des Incas & du Chœur des Vierges sacrées, entonne l'hymne solemnelle, l'hymne auguste, qu'au même instant des millions de voix répétent, & qui de montagne en montagne, retentit des sommets de Pambamarca jusques par-delà le Potose.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers, toi, qui du haut des cieux ne cesses de verser au sein de la nature, dans un océan de lumiere, la chaleur, & la vie, & la fécondité; Soleil, reçois les vœux de tes enfants & d'un Peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE *seul.*

O Roi, dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs! Quand tu parois dans ta splendeur, & que tu agites sur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que sont-ils devenus, ces feux qui parsemoient les voiles de la nuit? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire? Si tu ne t'éloignois pour leur céder la place, ils resteroient ensevelis dans l'abyme de ta lumiere; ils seroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde! heureuses les épouses qui forment ta céleste cour (*d*)! que ton réveil est beau! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever! quel charme répand ta présence! les compagnes de ton sommeil soulevent les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes, & tes premiers regards dissipent l'immense obscurité des cieux. O! quelle dut être la joie de la nature, lorsque tu l'éclairas pour la premiere fois! Elle s'en souvint; & jamais elle ne te revoit sans ce tressaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un pere adoré, dont l'absence l'a fait languir.

LE PONTIFE *seul.*

Ame de l'univers! sans toi le vaste océan n'étoit qu'une masse immobile & glacée, la terre qu'un stérile amas de sable & de limon, l'air qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les éléments de ta chaleur vive & féconde; l'air devint fluide & subtil, les ondes souples & mobiles, la terre fertile & vivante; tout s'anima, tout s'embellit: ces éléments, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdissement, firent une heureuse alliance: le feu se glisse au sein de l'onde; l'onde, divisée en vapeurs, s'exhale & se filtre dans l'air; l'air dépose au sein de la terre le germe précieux de la fécondité; la terre enfante & reproduit sans cesse les fruits de cet amour, sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers! ô Soleil! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais? N'es-tu que le ministre d'une cause premiere, d'une intelligence au-dessus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoissants; mais si tu accomplis la loi d'un être invisible & suprême (e), fais passer nos vœux jusqu'à lui : il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, pere de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil, protége ton Peuple, & fais prospérer tes enfants.



NOTES.

(a) *LA grande fête du Soleil.*] A l'équinoxe de Septembre. On appelloit cette fête *Citua-Raïmi.* Voyez *Garcilasso*, *liv.* 2, *chap.* 22.

(b) *Cayambur.*] Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(c) *Le Pontife.*] Le Sacerdoce résidoit dans la famille des Incas. Le grand-Prêtre du Soleil devoit être oncle ou frere du Roi. On l'appelloit *Villuma* ou *Villacumu*, diseur d'oracles.

(d) *Qui forment ta céleste Cour.*] Il nous reste une hymne péruvienne, adressée à une Fille céleste, qui, dans la Mythologie du Pays, faisoit l'office des Hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le ca-

ractere de la poésie des Péruviens. „ Belle Fille ! ton
„ malin frere vient de casser ta petite urne, où étoient
„ enfermés l'éclair, le tonnerre & la foudre, & d'où ils
„ se sont échappés. Pour toi, tu ne verses sur nous que
„ la neige & les douces pluies. C'est le soin que t'a
„ confié celui qui gouverne l'univers. „

(*e*) *D'un être invisible & suprême.*] Ce Dieu inconnu s'appelloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laissé subsister son Temple & son culte dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens ne lui offroient point de sacrifices ; & la raison qu'ils en donnoient, c'est qu'ils ne l'avoient jamais vu.



CHA-

CHAPITRE II.

LE premier des Incas, fondateur de Cuſco, avoit inſtitué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes, qui répondoient aux quatre ſaiſons de l'année (*a*); mais elles rappelloient à l'homme des objets plus intéreſſants, la naiſſance, le mariage, la paternité, & la mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la naiſſance; & les cérémonies de cette fête conſacroient l'autorité des Loix, l'état des Citoyens, l'ordre & la ſûreté publique.

D'abord il ſe forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux, qui lui préſentent, dans des corbeilles, les enfants nouvellement nés. Le Monarque leur donne le ſalut paternel. „ Enfants, „ dit-il, votre pere commun, le fils du Soleil, vous „ ſalue. Puiſſe le don de la vie vous être cher juſ- „ qu'à la fin! puiſſiez-vous ne jamais pleurer le „ moment de votre naiſſance! Croiſſez, pour m'ai- „ der à vous faire tout le bien qui dépend de moi, „ & à vous épargner ou adoucir les maux qui dé- „ pendent de la nature. „

Alors les dépoſitaires des Loix en déploient le livre auguſte. Ce livre eſt compoſé de cordons de mille couleurs (*b*); des nœuds en ſont les caracteres, & ils ſuffiſent à exprimer des loix ſimples comme les mœurs & les intérêts de ces Peuples. Le Pontife en

fait la lecture; le Prince & les Sujets entendent de ſa bouche quels ſont leurs devoirs & leurs droits.

La premiere de ces loix leur preſcrit le culte. Ce n'eſt qu'un tribut ſolemnel de reconnoiſſance & d'amour : rien d'inhumain, rien de pénible; des prieres, des vœux, quelques offrandes pures; des fêtes où la piété ſe concilie avec la joie : tel eſt ce culte, la plus douce erreur, la plus excuſable, ſans doute, où pût s'égarer la raiſon.

La ſeconde loi s'adreſſe au Monarque : elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soleil, qui diſpenſe à tous ſa lumiere; d'étendre comme lui ſon heureuſe influence, & de communiquer à ce qui l'environne ſa bienfaiſante activité; de voyager dans ſon Empire, car la terre fleurit ſous les pas d'un bon Roi; d'être acceſſible & populaire, afin que, ſous ſon regne, l'homme injuſte ne diſe pas : *Que m'importent les cris du foible?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux; car s'il eſt affligé d'en voir, il ſe reprochera d'en faire : & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un ſaint reſpect pour la vérité, guide & conſeil de la juſtice; & un mépris mêlé d'horreur pour le menſonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le ſang des hommes, à uſer de ménagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des Incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance & du zele, à user, avec modestie, des privileges de leur rang, à fuir l'orgueil & la mollesse ; car l'homme oisif pese à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troisieme imposoit aux Peuples le plus inviolable respect pour la famille du Soleil, une obéissance sans borne envers celui de ses enfants qui regnoit sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son Empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du sang & de l'hymen, & qui, sur des peines severes, assuroit la foi conjugale (*c*) & l'autorité paternelle, les deux supports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres prescrivoit aussi le tribut. De trois parties égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca, & l'autre au Peuple. Chaque famille avoit son apanage ; & plus elle croissoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'est à ces biens que se bornoient les richesses d'un Peuple heureux. Il possédoit en abondance les plus précieux métaux ; mais il les réservoit pour décorer ses Temples & les Palais de ses Rois. L'homme, en naissant, doté par la Patrie (*d*), vivoit riche de son travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avoit pas assez de ses biens, ceux du So-

leil y suppléoient (*e*). Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du sacerdoce; il n'en restoit dans les mains pures des saints Ministres des Autels, que ce qu'en exigeoient les besoins de la vie : non que la loi leur en fixât l'usage, mais leur piété modeste & simple ne voyoit rien que d'avilissant dans le faste & dans la mollesse; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'industrie. Ce tribut se payoit d'abord à la nature : jusqu'à cinq lustres accomplis, le fils se devoit à son pere, & l'aidoit dans tous ses travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes, étoient cultivés par le Peuple (*f*). Au nombre des infirmités étoit comprise la vieillesse : les peres qui avoient la douleur de survivre à leurs enfants, ne languissoient pas sans secours; la jeunesse de leur Tribu étoit pour eux une famille : la loi les consoloit du malheur de vieillir. Quand le soldat étoit sous les armes, on cultivoit pour lui son champ; ses enfants jouissoient du droit des orphelins, sa femme de celui des veuves; & s'il mouroit dans les combats, l'Etat lui-même prenoit pour eux les soins d'un pere & d'un époux.

Le Peuple cultivoit d'abord le domaine du soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin & de l'infirme; après cela, chacun vaquoit à la culture de son champ. Les terres de l'Inca terminoient les travaux : le Peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour

Digitized by Google

lui une fête. Paré comme aux jours solemnels, il remplissoit l'air de ses chants (g).

La tâche des travaux publics étoit distribuée avec une équité qui la rendoit légere. Aucun n'en étoit dispensé ; tous y apportoient le même zele. Les temples & les forteresses, les ponts d'osier qui traversoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire jusqu'à ses frontieres, étoient des monuments, non pas de servitude, mais d'obéissance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faisoit d'effrayants amas pour la guerre : c'étoient des haches, des massues, des lances, des fleches, des arcs, de frêles boucliers : vaine défense, hélas! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater!

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en loix : ces loix punissoient la paresse & l'oisiveté (h) comme celles d'Athenes ; mais, en imposant le travail, elles écartoient l'indigence ; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins espérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une chose inviolable & sainte ; la liberté, comme le droit le plus sacré de la nature ; l'innocence, l'honneur, le repos domestique, comme des dons du Ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faisoit grace aux enfants encore dans l'âge de l'innocence, portoit sa rigueur sur les peres, & punissoit en eux le vice qu'ils avoient nour-

ri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des peres ne retomboit ſur les enfants : le fils du coupable puni, le remplaçoit ſans honte & ſans reproche ; on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'inſtruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractere de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez un Peuple laborieux, occupé, ſatisfait de ſon égalité, ſûr d'un bien-être ſimple & doux, ſans ambition, ſans envie, exempt de nos beſoins fantaſques & de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public diſtribué ſur tous, attaché par reconnoiſſance au gouvernement juſte & ſage qui faiſoit ſa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme inutiles : elles étoient préſervatives, & preſque jamais vengereſſes.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des Vierges du Soleil. O ! comment, chez un peuple ſi modéré, ſi doux, pouvoit-il exiſter une loi ſi cruelle ? Le fanatiſme ne croit jamais venger aſſez le Dieu dont il eſt le miniſtre ; & c'étoit lui qui, chez ce Peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour ſacrilege, & appaiſer un Dieu jaloux, non-ſeulement il avoit voulu que l'infidelle Prêtreſſe fût enſevelie vivante (*i*), & le ſéducteur dévoué au ſupplice le plus honteux ; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels : peres, meres, freres &

ſteurs, juſqu'aux enfants à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes; le lieu même de la naiſſance des deux impies devoit être à jamais déſert. Auſſi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en ſeroit la peine, il friſſonna glacé d'horreur; ſon front pâlit, ſes cheveux blancs ſe hériſſerent ſur ſa tête, & ſes regards, attachés à la terre, n'oſerent de long-temps ſe tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le Monarque levant les mains: „ O Soleil, dit-il, ô mon pere! ſi je „ violois tes loix ſaintes, ceſſe de m'éclairer; com- „ mande au Miniſtre de ta colere, au terrible *Il-* „ *lapa* (*k*), de me réduire en poudre, & à l'ou- „ bli de m'effacer de la mémoire des mortels. Mais „ ſi je ſuis fidele à ce dépôt ſacré, fais que mon „ Peuple, en m'imitant, m'épargne la douleur de „ te venger moi-même; car le plus triſte des de- „ voirs d'un Monarque, c'eſt de punir. „

Alors les Incas, les Caciques, les Juges, les vieillards députés du Peuple, renouvellent tous la promeſſe de vivre & de mourir fideles au culte & aux loix du Soleil.

Les Surveillants s'avancent à leur tour: leur titre (*) annonce l'importance des fonctions dont ils ſont chargés: ce ſont les Envoyés du Prince, qui, revêtus d'un caractere auſſi inviolable que la

(*) *Cuicui-ricoc*, ceux qui ont l'œil à tout.

Majesté même, vont observer dans les Provinces les dépositaires des loix, voir si le Peuple n'est point foulé ; & au foible à qui le puissant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *Quel est le sujet de ta plainte? qui cause ta peine & tes pleurs?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embrasse, & leur dit : „ Tuteurs du Peuple, c'est „ à vous que son bonheur est confié. Soleil, „ ajoute-t'il, reçois le serment des tuteurs du Peu- „ ple. Punis-moi, si je cesse de protéger en eux la „ droiture & la vigilance; punis-moi, si je leur „ pardonne la foiblesse ou l'iniquité."

NOTES.

(*a*) *AUX quatre saisons de l'année.*] Quoique les saisons ne soient point marquées dans les climats du Pérou, on ne laissoit pas d'y diviser l'année par les deux solstices & les deux équinoxes : ce qui répond à nos quatre saisons.

(*b*) *Des cordons de mille couleurs.*] Ils s'appelloient *Quippos* ; & ceux qui les gardoient, *Quippamacaïs*, chargés des *Quippos*.

(*c*) *La foi conjugale.*] L'Inca lui seul, afin d'étendre & de perpétuer la branche royale de la famille du Soleil, pouvoit épouser plusieurs femmes.

(*d*) *Doté par la Patrie.*] A chaque enfant mâle une

portion de terrein égale à celle du pere; à chaque fille, une moitié.

(*e*) *Ceux du Soleil y suppléoient.*] La laine des troupeaux du Soleil & de l'Inca étoit distribuée au Peuple. Le coton se distribuoit de même dans les Pays où il falloit être plus légérement vêtu.

(*f*) *Cultivé par le Peuple.*] Le Peuple occupé à ces travaux, se nourrissoit à ses dépens.

(*g*) *Il remplissoit l'air de ses chants.*] Le refrain de ce chant étoit *Hailli*, triomphe.

(*h*) *La paresse & l'oisiveté.*) Chez les Péruviens, ni les aveugles ni les muets n'étoient dispensés du travail; les enfants même, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton, & à égrener le maïs.

(*i*) *Ensevelie vivante.*] C'est une chose remarquable, que la superstition eût imaginé le même supplice à Rome & à Cusco, pour punir la même foiblesse dans les vierges de Vesta, & dans celles du Soleil.

(*k*) *Le terrible Illapa.*] Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre & la foudre. On les appelloit les exécuteurs de la justice du Soleil.



CHAPITRE III.

UN nouveau ſpectacle ſuccéde; c'eſt l'élite de la jeuneſſe : des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſinguliere, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfants. Leur robe, d'un tiſſu léger, formé du duvet d'un arbuſte (*) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes : ſes plis flottants laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le myſtere eſt enfant du vice; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danſe autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne myſtérieuſe exprime les douceurs de la ſociété, dont les loix forment les liens.

Mais déja l'ombre des colonnes s'eſt retirée vers leur baſe; elle s'abrége encore, & va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouiſſance; & l'Inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de ſon pere étincelle de mille feux : „ Source intariſſable

(*) Le Cotonnier.

„ de tous les biens, ô Soleil, dit-il; ô mon pere!
„ il n'eſt pas au pouvoir de tes enfants de te faire
„ aucun don qui ne vienne de toi. L'offrande
„ même de tes bienfaits eſt inutile à ton bonheur
„ comme à ta gloire : tu n'as beſoin, pour rani-
„ mer ton incorruptible lumiere, ni des vapeurs
„ de nos libations, ni des parfums de nos ſacri-
„ fices. Les moiſſons abondantes que ta chaleur
„ mûrit, les fruits que tes rayons colorent, les
„ troupeaux à qui tu prépares les ſucs des herbes
„ & des fleurs, ne ſont des tréſors que pour nous:
„ les répandre, c'eſt t'imiter : c'eſt le vieillard
„ infirme, la veuve & l'orphelin qui les reçoivent
„ en ton nom; c'eſt dans leur ſein, comme ſur
„ un autel, que nous devons en dépoſer l'hom-
„ mage. Ne vois donc le tribut que je vais t'offrir,
„ que comme un ſigne ſolemnel de reconnoiſſance
„ & d'amour : pour moi, c'eſt un engagement;
„ pour les malheureux, c'eſt un titre, & le ga-
„ rant inviolable des droits qu'ils ont à mes bien-
„ faits. „

Tout le Peuple, à ces mots, rend graces au Soleil, qui lui donne de ſi bons Rois; & le Monarque, précédé du Pontife, des Prêtres & des Vierges ſacrées, va dans le Temple offrir au Dieu le ſacrifice accoutumé.

Sur le veſtibule du Temple, ſe préſenterent aux yeux du Prince trois jeunes Vierges, nouvellement choiſies, que leurs parents venoient conſa-

crer au Soleil. Un léger tissu de coton les déroboit aux regards des profanes. La nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de si beau. Les trois Incas, leurs peres, les menoient par la main; & leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, signe & gage sacré de la chaste pudeur dont leur sagesse avoit pris soin.

Le Roi, les saluant d'un air religieux, les introduit dans le Temple; le Grand-Prêtre les suit, & le Temple est fermé. D'abord les trois Vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même instant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe; & que d'attraits il expose à l'éclat du jour! Le Monarque se crut ravi dans la Cour du Soleil son pere; il crut voir les femmes célestes, avec qui ce Dieu bienfaisant se délasse du soin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles charmantes avoient la sérénité du bonheur peinte sur le visage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux sentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laissoit voir la mélancolie, & la tristesse dans ses yeux. Cora, (c'étoit le nom de la jeune Indienne) avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, saisit les mains de son pere, & les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide & profond soupir; mais bientôt

relevant ses beaux yeux sur sa mere, elle se jette dans ses bras, elle inonde son sein de larmes, & s'écrie douloureusement : Ah! ma mere ! Ses parents, aveuglés par une piété cruelle, ne virent dans l'émotion & dans les regrets de leur fille que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang, & au pouvoir de la nature, la douleur qu'elle ressentoit. „ O le plus tendre & „ le meilleur des peres! ô mere mille fois plus „ chere que la vie! il faut vous quitter pour ja- „ mais. „ Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets : le Prêtre y fut trompé comme elle; & il lui laissa consommer son téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes Vierges la loi qui attachoit des peines si terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écouterent sans trouble, & presque sans émotion; elle seule, par un instinct qui lui présageoit son malheur, sentit son cœur saisi d'effroi: on vit ses couleurs s'effacer, ses yeux se couvrir d'un nuage, les roses même de sa bouche pâlir, se faner & s'éteindre; & ses levres tremblerent en prononçant le vœu que son cœur devoit abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parents ni le Pontife. On soutint sa foiblesse, on appaisa son trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour

époux ; & Cora ſuivit ſes compagnes dans l'inviolable aſyle des épouſes du Soleil.

Alors le Temple fut ouvert ; & les Incas, Miniſtres des autels, commencerent le ſacrifice.

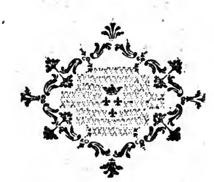
Ce ſacrifice eſt innocent & pur. Ce n'eſt plus ce culte féroce, qui arroſoit de ſang humain les forêts de ces bords ſauvages, lorſqu'une mere déchiroit elle-même les entrailles de ſes enfants ſur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce ſont les prémices des fruits, des moiſſons, & des animaux, que la nature a deſtinés à ſervir d'aliments à l'homme. Une foible partie de cette offrande eſt conſumée ſur l'autel ; le reſte eſt réſervé au feſtin ſolemnel que le Soleil donne à ſon Peuple.

Sous un portique de feuillages dont le Temple eſt environné, le Roi, les Incas, les Caciques ſe diſtribuent parmi la foule, pour préſider aux tables où le Peuple eſt aſſis. La premiere eſt celle des veuves, des orphelins & des vieillards ; l'Inca l'honore de ſa préſence, comme pere des malheureux (*). Tito Zoraï, ſon fils aîné, y eſt aſſis à ſa droite. Ce jeune Prince, dont la beauté annonce une origine céleſte, a rempli ſon troiſieme luſtre : il eſt dans l'âge où ſe fait l'épreuve du courage & de la

(*) L'un de ſes titres étoit *Huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

vertu (*). Son pere, qui en fait ses délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever sous ses yeux : jeune encore lui-même, il espére laisser un sage sur le trône. Hélas! son espérance est vaine ; les pleurs de son vertueux fils n'arroseront point son tombeau.

(*) C'étoit l'âge de seize ans.



Digitized by Google

CHAPITRE IV.

AU feſtin ſuccédent les jeux. C'eſt là que les jeunes Incas, deſtinés à donner l'exemple du courage & de la conſtance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au ſon des conques, par la fleche & le javelot; & le vainqueur, dès qu'il eſt proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui diſant : „ Mon fils, tu me rappelles ma jeu-„ neſſe, & tu honores mes vieux ans.„

Vient enſuite la lutte; & c'eſt là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de reſſort & d'énergie à la nature; c'eſt là qu'on voit des combattants agiles & robuſtes, s'élancer, ſe ſaiſir, ſe preſſer tour-à-tour; plier, ſe raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre; s'échapper, pour reprendre haleine; revoler au combat, ſe ſerrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux; tour-à-tour immobiles, tour-à-tour chancelants, tomber, ſe rouler, ſe débattre, & arroſer l'herbe flétrie des ruiſſeaux de ſueur dont ils ſont inondés.

Le combat, long-temps incertain, fait flotter l'ame de leurs parents entre la crainte & l'eſpérance. La victoire enfin ſe déclare; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs,

queurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges consolantes : car ils savent que la louange est, dans les ames généreuses, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adversaire avoit fait plier les genoux, étoit le fils même du Roi, & son successeur à l'Empire, le sensible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ses mains; il en verse des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le consoler : „ Prince, le Soleil notre pere est juste; „ il donne la force & l'adresse à ceux qui doivent „ obéir, l'intelligence & la sagesse à celui qui doit „ commander. „ Le Monarque entendit ces paroles. „ Vieillard, dit-il, laisse mon fils s'affliger & „ rougir de se trouver plus foible & moins adroit „ que ses rivaux. Le crois-tu fait pour languir sur „ le trône, & pour vieillir dans le repos? „

Le jeune Prince, à cette voix, jetta un coup-d'œil de reproche sur le vieillard qui l'avoit flatté, & se précipita aux genoux de son pere, qui le serrant tendrement dans ses bras, lui dit : „ Mon fils, „ la plus juste & la plus impérieuse des loix, c'est „ l'exemple. Vous ne serez jamais servi avec plus „ de zele & d'ardeur que lorsque, pour vous obéir, „ on n'aura qu'à vous imiter. „

Après qu'on eut laissé respirer les lutteurs, on vit cette illustre jeunesse se disposer au combat de la course. C'est leur épreuve la plus pénible. La lice

eſt de cinq mille pas. Le terme eſt un voile de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barriere au terme, le Peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattants. Le ſignal eſt donné; ils partent tous enſemble; & des deux côtés de la lice, on voit les peres & les meres animer leurs enfants du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parents la douleur de le voir ſuccomber dans ſa courſe; ils rempliſſent tous leur carriere, & preſque tous en même temps.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelqu'avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. „ Non, s'écria „ le Prince, tu n'auras pas la gloire de me vaincre une ſeconde fois. „ Auſſi-tôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la fleche & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent, & les proclament dignes du nom d'*Incas* (*), de vrais fils du Soleil.

(*) Auparavant on les appelloit *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilaſſo.

Alors leurs meres & leurs sœurs viennent, d'un air tendre & modeste, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la tresse d'écorce (*) qui fait les sandales du Peuple, une natte de laine plus légere & plus douce, dont elles ont fait le tissu.

Ils vont, de-là, conduits par les vieillards, se prosterner devant le Roi, qui, du haut de son Trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un Dieu & la tendre bonté d'un pere. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foiblesse : mais la nature le trahit; & en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son cœur s'émeut & s'attendrit; il laisse échapper quelques larmes; le front du jeune Prince en est arrosé; il les sent, il en est saisi, & de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie sont la seule distinction que l'héritier du Trône obtient sur ses émules. L'Inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse & de dignité : il leur perce l'oreille, & y suspend un anneau d'or; faveur réservée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit sa naissance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin, le Roi prend la parole, & s'adressant aux nouveaux Incas : „ Le plus sage des Rois,

(*) D'un arbre appellé *Manguey*. Ce détail est pris de l'Histoire.

„ leur dit-il, Manco, votre aïeul & le mien, fut
„ aussi le plus vigilant, le plus courageux des mor-
„ tels. Quand le Soleil, son pere, l'envoya fonder
„ cet Empire, il lui dit : Prends-moi pour exem-
„ ple : je me leve, & ce n'est pas pour moi ; je
„ répands ma lumiere, & ce n'est pas pour moi ;
„ je remplis ma vaste carriere, je la marque par
„ mes bienfaits, l'univers en jouit, & je ne me
„ réserve que la douceur de l'en voir jouir : va,
„ sois heureux, si tu peux l'être ; mais songe à
„ faire des heureux. Incas, fils du Soleil, voilà
„ votre leçon. Quand il plaira à votre pere, que
„ vous soyez heureux sans fatigue & sans trouble,
„ il vous rappellera vers lui. Jusques-là, sachez que
„ la vie est une course laborieuse, que vos vertus
„ doivent rendre utile, non pas à vous, mais à ce
„ monde où vous passez. Le lâche s'endort sur la
„ route ; il faut que la mort, par pitié, lui vienne
„ abréger son travail. L'homme courageux supporte
„ le sien, & d'un pas sûr & libre il arrive au ter-
„ me où la mort, la mere du repos, l'attend.

„ O toi, mon fils, dit-il au Prince, tu vois cet
„ astre qui va finir son cours : que de biens, depuis
„ son aurore, n'a-t'il pas faits à la nature ! Ce qui
„ lui ressemble le plus sur la terre, c'est un bon Roi. „

A ces mots il se leve, & marche, accompagné de sa famille & de son Peuple, pour aller avec le Pontife, sur le vestibule du Temple, observer le front du Soleil, à son couchant, & en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

LE Peuple & la Cour elle-même se tiennent en silence au-delà du parvis. Le Roi seul monte les degrés du vestibule où l'attend le Grand-Prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les secrets du sombre avenir (*).

Le ciel étoit serein, l'air calme & sans vapeurs; & l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du sein de la mer Pacifique, s'éleve au-dessus du Palmar (**), un nuage pareil à des vagues sanglantes, présage épouvantable dans ce jour solemnel. Le Grand Prêtre en frémit; cependant il espére qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont se dissiper. Elles redoublent, elles s'entassent comme les sommets des montagnes, & en s'élevant, elles semblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaste barriere qu'elles opposent à son cours. Il descend avec majesté; & des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais soudain l'abyme est comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent sur lui. Submergé, renaissant, il épuise les traits de sa défaillante lumiere; & lassé du com-

(*) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il savoit de science divine. (*Garcil.*)

(**) Promontoire, sous l'équateur.

bat, il reste enseveli comme dans une mer de sang.

Un signe encore plus terrible se manifeste dans le ciel : c'est un de ces astres que l'on croyoit errants, avant que l'œil perçant de l'Astronomie eût démêlé leur route dans l'immensité de l'espace. Une comete, semblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante criniere se hérisse autour de sa tête, paroît venir de l'orient, & voler après le Soleil. Ce n'est dans le céleste azur qu'une étincelle aux yeux du Peuple; mais le Grand-Prêtre, plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce monstre prodigieux : il lui voit respirer la flamme; il lui voit secouer ses ailes embrasées; il voit sa brûlante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais, dissimulant la terreur dont ce prodige le pénétre : „ Prince, dit-il au Roi, suivez-moi dans le Temple; „ & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

„ Digne fils du Dieu que je sers, si l'avenir étoit „ inévitable, ce Dieu bienfaisant nous épargneroit „ la douleur de le prévoir; & sans nous affliger d'a„ vance du pressentiment de nos maux, il laisse„ roit à l'esprit humain son aveuglement salutaire, „ & au temps son obscurité. Puisqu'il daigne nous „ éclairer, ce n'est pas inutilement; & les malheurs „ qu'il nous annonce, peuvent encore se détour„ ner. Ne vous effrayez point de ceux qui vous me-

„ nacent. Ils ſont affreux, s'il en faut croire les „ ſignes que je viens d'obſerver dans le ciel. Ces „ ſignes ne s'accordent pas : l'un me dit que c'eſt du „ couchant que doit venir une guerre ſanglante ; „ l'autre m'annonce un ennemi terrible, qui fond „ ſur nous de l'orient ; mais l'un & l'autre eſt un „ avis de ce Dieu qui veille ſur nous. Prince, ar- „ mez-vous donc de conſtance. Être innocent & „ courageux, ne pas mériter ſon malheur, & le „ ſouffrir, voilà la tâche que la nature impoſe à „ l'homme : le reſte eſt au-deſſus de nous. „

Le Prêtre, conſterné, n'en dit pas davantage ; & le Monarque, renfermant la triſteſſe au fond de ſon cœur, ſortit du Temple, & ſe montra au Peuple avec un front calme & ſerein. „ Notre Dieu, lui „ dit-il, ſera toujours le même : il veille au ſort „ de ſon Empire, & il protége ſes enfants. „

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chaſſés de leur patrie, lui demandoient l'hoſpitalité. „ Qu'ils paroiſſent, répond l'Inca : jamais les „ malheureux ne trouveront mon cœur inacceſſi- „ ble, ni mon palais fermé pour eux. „

Les étrangers s'avancent : c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune Cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſurance, on reconnoît en lui, tout ſuppliant qu'il eſt,

l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur; en intéreſſant, elle étonne; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement, que la ſouffrance d'une ame fiere & indignée de ſon malheur.

L'Inca lui dit : „ Jeune étranger, apprenez-moi „ qui vous êtes, d'où vous venez, & quel coup „ du ſort vous fait chercher un aſyle en ces lieux? „

„ Inca, lui répond Orozimbo, (c'étoit le nom „ du Mexicain,) tu vois en nous les déplorables „ reſtes d'un Empire, au moins auſſi vaſte, auſſi „ floriſſant que le tien. Cet Empire eſt détruit. Le „ ſort ne nous laiſſoit que la fuite ou que l'eſcla- „ vage; nous avons préféré la fuite. Deux hivers „ nous ont vus errants ſur les montagnes. Las de „ vivre dans les forêts & parmi les bêtes féroces, „ nous avons pris la réſolution d'aller chercher „ des hommes moins malheureux que nous, & „ moins cruels que nos tyrans. Il y a trois mois „ qu'à la merci des flots, nous parcourons, à tra- „ vers mille écueils, les détours d'un rivage im- „ menſe. Les maux que nous avons ſoufferts nous „ auroient accablés; le bruit de tes vertus a ſou- „ tenu notre eſpérance. On te dit juſte & bienfai- „ ſant, nous venons éprouver ſi la renommée en „ impoſe. Après toi, notre unique reſſource, celle „ qui, dans le malheur, ne manque jamais qu'à „ des lâches, c'eſt le courage de mourir. „

„ Etrangers, reprit le Monarque, vous n'aurez „ pas en vain mis votre confiance en moi. Venez „ dans mon Palais vous repofer, & réparer vos „ forces. Je fuis impatient d'entendre le récit de „ votre infortune ; mais je defire encore plus de „ vous la faire oublier. „

Le Cacique & fes compagnons, conduits au Palais de l'Inca, y font fervis avec refpect ; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence ; car l'oftentation de la profpérité eft une infulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtements frais, une table abondante & fimple, des afyles pour le fommeil, où regne un tranquille filence, font les premiers fecours de l'hofpitalité qu'exerce envers eux ce Monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de fa famille, vertueufe & paifible Cour ; il les fait affeoir autour de fon trône, & parlant au jeune Orazimbo avec tous les ménagements que l'on doit aux infortunés, il l'invite à foulager fon cœur du poids accablant de fes peines, en lui racontant fes malheurs.

„ Le fouvenir en eft cruel, dit le Cacique Mexicain, avec un trifte & profond foupir ; mais „ je te dois l'effort d'en retracer l'affreufe image. „ Ecoute-moi, généreux Prince ; & puiffe l'exem„ ple de ma patrie t'apprendre à garantir ces bords „ du fléau qui l'a ravagée ! „ A ces mots, le filence regne dans l'affemblée des Incas ; & le Cacique reprend ainfi :

CHAPITRE VI.

Enfants du Soleil, vous ſavez la route qu'il ſuit tous les ans. Il eſt à préſent ſur vos têtes; il y a trois lunes qu'il ſe levoit de même ſur le pays où je ſuis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour Roi Montezume, dont nous ſommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop ſouvent, du ſein de la proſpérité naiſſent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit Roi. Sa dureté ſuperbe éloigna ſes amis; ſa foibleſſe & ſon imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, & causerent tous ſes malheurs.

Vingt Caciques, tous poſſeſſeurs d'autant de fertiles Provinces, étoient réunis ſous ſes loix. Trop puiſſant & trop abſolu, il abuſa de ſa fortune; ou plutôt ſes flatteurs dont il avoit fait ſes Miniſtres, en abuſerent en ſon nom; & de ſes Provinces foulées, les unes, ſecouant le joug, avoient repris leur liberté; d'autres, plus foibles ou plus timides, gémiſſoient en ſilence, &, pour ſe déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux; lorſqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage ſe courbe & embraſſe la mer (*), une race

(*) Le golfe du Mexique.

Digitized by Google

d'hommes, qu'on prenoit pour des Dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux ailés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuroient que le quadrupede & l'homme n'étoient qu'un; que ses pas rapides devançoient les vents; que ses regards lançoient la mort, & une mort inévitable; que ses deux têtes, d'homme & de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ses regards avoit épargné; & que la pointe de nos fleches s'émoussoit sur la dure écaille dont tout son corps étoit couvert.

Ces bruits, répandoient l'épouvante. Un cri universel d'alarme retentit jusqu'à Mexico: (c'étoit le siege de l'Empire.) Montezume en parut troublé; mais la même foiblesse qui lui faisoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il sut que ces brigands avides se laissoient appaiser par de riches offrandes; il espéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les Camps, l'autre dans les Conseils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambassade, deux cents Indiens nous suivoient, chargés de riches présents; vingt captifs choisis parmi ceux que l'on engraissoit dans nos temples pour être immolés à nos Dieux, terminoient ce nombreux cortege.

Nous arrivons au camp des Espagnols (car c'est ainsi que ces brigands se nomment ;) & quel est notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantoient des Nations ! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cents, ce n'étoient que des hommes; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur Chef..... Ah ! le perfide ! sous quel air majestueux & tranquille il sut déguiser sa noirceur !

Pilpatoé, en l'abordant, le salue, & lui parle ainsi : „ Le Monarque du Mexique, le puissant „ Montezume, nous envoie te saluer, & savoir de „ toi qui tu es, d'où tu viens, & ce que tu veux : „ Si tu es un Dieu propice & bienfaisant, voilà „ des parfums & de l'or. Si tu es un Dieu méchant & „ sanguinaire, voilà des victimes. Si tu es un hom- „ me, voilà des fruits pour te nourrir, des vête- „ ments pour ton usage, & des plumes pour te pa- „ rer. "

„ Non, nous ne sommes point des Dieux, nous „ répondit Cortès (car tel étoit son nom ;) mais, „ par une faveur du Ciel, qui dispense à son gré „ la force, l'intelligence & le courage, nous avons „ sur les Indiens des avantages & des droits que „ vous reconnoîtrez vous-mêmes. Je reçois vos „ présents, je retiens vos captifs, pour m'o- „ béir & me servir, non pour être offerts en vic- „ times ; car mon Dieu est un Dieu de paix,

„ qui ne se nourrit point de sang. Vous voyez „ l'autel que nos mains lui ont élevé. Soyez té- „ moin du culte que nous allons lui rendre. Pour „ la premiere fois il descend sur ces bords. „

L'autel étoit simple & rustique; un feuillage en forme de temple, l'environnoit de son ombre; un vase d'or en faisoit l'ornement; un pain léger d'une extrême blancheur, & quelques gouttes d'une liqueur que nous prîmes d'abord pour du sang, mais qui n'est que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du sacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible; te l'avouerai-je cependant? soit par la force de l'exemple, soit par le charme des paroles que proféroit le Sacrificateur, & par l'ascendant invincible que leur Dieu prenoit sur nos Dieux, le respect de ces étrangers, prosternés devant leur Autel, nous frappa, nous saisit de crainte.

Après le sacrifice, on nous fit avancer sous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'assurance & d'autorité d'un maître absolu qui commande. „ Mexicains, nous dit-il, le vrai Dieu, le „ Dieu que j'adore, le seul que l'on doit adorer, „ puisqu'il a créé l'univers, qu'il le gouverne & „ le soutient, vient de descendre sur ces bords; & „ il commande à vos idoles de s'anéantir devant „ lui. C'est lui qui nous envoie pour abolir leur „ culte, & pour vous enseigner le sien. Renversez „ vos autels sanglants, rasez vos temples abomi-

„ nables, & cessez d'outrager le Ciel par des offrandes qu'il abhorre ; ou voyez en nous ses vengeurs.„

Pilpatoé lui répondit, que si le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entiere, il avoit l'empire des cœurs comme celui des éléments ; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées ; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix le monde se prosterneroit ; que c'étoit le supposer foible, que de s'armer pour sa défense ; que celui qui n'a qu'à vouloir, n'avoit pas besoin de secours ; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta, que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages & plus heureux que nous, venoient, par la seule puissance de l'exemple & de la raison, nous détromper & nous instruire, nous croirions qu'en effet un Dieu se servoit de leur entremise ; mais que la menace & la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès, étonné, repliqua que les desseins de son Dieu étoient impénétrables ; qu'il n'en devoit pas compte aux hommes ; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'emploieroit jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume & tous les Sages de ses Conseils & de sa Cour, ne reconnussent aisément combien monstrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on ar-

rofoit de fang humain ; mais le Peuple, endurci, aveuglé par fes Prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant fes faux Dieux, avoit befoin qu'on le forçât, par une heureufe violence, à laiffer tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on fervit un feftin. Cortès nous admit à fa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous préfentoit; car nous favions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre penfée, & nous lui en fîmes l'aveu. „ Non, dit-il, cet ufage impie eft en horreur parmi „ nous; & ni la faim la plus cruelle, ni la plus dé„ vorante foif ne vaincroient notre répugnance „ pour la chair & le fang humain... „ Quelle répugnance, grands Dieux! Ils ne dévorent pas les hommes; mais les en égorgent-ils moins? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le fang innocent?

Au fortir du feftin, nous eûmes le fpectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels! On voit bien qu'ils font nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait! Ils s'élancerent, à nos yeux, fur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils favent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il eft poffible, l'avantage prodigieux que leur donne fur nous la fougue, la vîteffe, la force de ces animaux, fiers efclaves de l'homme, & qui combattent fous lui!

Mais cet avantage étonnant l'eſt moins que celui de leurs armes : puiſſes-tu ne jamais connoître l'uſage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils mépriſent, les inſenſés ! & auquel ils préférent l'or, inutile à notre défenſe. Puiſſes-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'eſſai devant nous. Le tonnerre du ciel n'eſt pas plus effrayant, lorſqu'il roule ſur les nuages. Inca, c'eſt le génie de la deſtruction qui leur a fait ce don fatal. Et ce ne ſeroit encore rien, ſans l'intelligence & l'accord de leurs mouvements imprévus, pour l'attaque & pour la défenſe. Cet art de marcher ſans ſe rompre, de ſe déployer à propos, de ſe rallier au beſoin, cet art, changé en habitude, eſt ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort; nous la bravons comme eux, mais nous ne ſavons pas la donner.... A ces mots le jeune Cacique, laiſſant tomber ſa tête ſur ſes genoux, & de ſes mains cachant ſes larmes : Pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas! impuiſſante. Il eſt des maux contre leſquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tiſſus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques préſents futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

„ Je ne vous ai parlé, juſqu'à préſent, ajouta-
„ t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a choiſi pour
„ renverſer vos idoles, & pour lui élever des Tem-
„ ples ſur les débris de leurs Autels; mais vous

voyez

„ voyez encore en moi le Miniſtre d'un Roi
„ puiſſant, d'un Roi, qui, vers les bords d'où le
„ Soleil ſe leve, regne ſur des Etats plus vaſtes,
„ plus riches & plus floriſſants que l'Empire
„ de Montezume. Il veut bien cependant l'avoir
„ pour allié. Dites à Montezume que je viens à
„ ſa Cour pour lui offrir cette alliance, & que
„ Charles d'Autriche, Monarque d'Orient, ne
„ doute pas qu'on ne lui rende, dans la perſonne
„ de ſon Miniſtre, tout ce qu'on doit à la majeſté
„ & à l'amitié d'un grand Roi. „

Pilpatoé lui répondit encore, que ſi ſon Maître étoit ſi riche & ſi puiſſant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher ſi loin des alliés & des amis; que Montezume ſeroit ſans doute honoré de cette ambaſſade; mais qu'il falloit du moins attendre ſon aveu, pour pénétrer dans ſes Etats.

„ Expoſez-lui, nous dit Cortès, que, pour le
„ voir, j'ai traverſé les mers; que l'honneur de
„ mon Roi exige qu'il m'entende; que ſans lui
„ faire injure, il ne peut refuſer de me recevoir
„ dans ſa Cour; & que je ſerois trop indigne de
„ ce titre d'Ambaſſadeur, dont je ſuis revêtu, ſi
„ je m'en retournois chargé de ſes mépris, ſans
„ en avoir tiré vengeance. „



CHAPITRE VII.

La réponſe de Montezume ne ſe fit pas longtemps attendre. Il crut, par de nouveaux préſents, adoucir le refus qu'il faiſoit à Cortès de le laiſſer pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les préſents, & perſiſta dans ſa demande.

Il avoit ſu quelle étoit la haine des Caciques pour Montezume; il leur avoit promis d'abaiſſer ſon orgueil, d'aſſurer leur indépendance; & déja reçu en ami dans le palais de Zampola (*), nous le trouvâmes environné d'une foule de Rois, tous vaſſaux de l'Empire, dont il avoit formé ſa Cour.

„ Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle „ magnificence Montezume répond à l'amitié d'un „ Roi qui veut bien rechercher la ſienne. Mais les „ mœurs, les uſages, les loix de ſon Empire ne „ lui permettent rien de plus; & à moins de vous „ déclarer ſes ennemis, vous ne pouvez tarder à „ quitter ce rivage. „

Cortès, à ces mots, regardant les Caciques, ſes alliés, avec un air riant & fier, ſembla vouloir les raſſurer; & puis, compoſant ſon viſage : „ Rendez-vous, nous dit-il, demain, au port, où „ mes vaiſſeaux m'attendent, vous y apprendrez „ ma réſolution. „

(*) *Zampoala.*

A l'inſtant quelques-uns des ſiens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en ſecret. Il écoute, & ſoudain, avec emportement, il nous ordonne de le ſuivre.

Il marche au Temple, où l'on menoit de jeunes captifs, deſtinés à être immolés à nos Dieux; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur. „ Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes ſtupides „ & féroces. Vous offenſez le Ciel en croyant l'honorer. „ A ces mots, s'élançant lui-même entre le Prêtre & les victimes, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le Peuple étoit aſſemblé; les Prêtres, indignés, crioient au ſacrilege, & demandoient vengeance pour leurs Dieux outragés; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un ſoulevement; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques-uns des ſiens, il monte, & force le Cacique à monter les degrés du Temple; & là, ſaiſiſſant d'une main ce Prince interdit & tremblant, & de l'autre levant ſur lui ſon glaive prêt à le percer : „ Bas les armes! dit-il au Peuple, „ d'une voix forte & menaçante, ou je frappe, & „ je vais commander à l'inſtant qu'on égorge tout „ ſans pitié. „

Le fer levé ſur le Cacique, la voix de Cortès, ſa menace, ſon étonnante réſolution glacent tous les eſprits; & la rumeur eſt étouffée. Comment ne

Digitized by Google

pas craindre celui qui brave impunément les Dieux? A son courage, à sa fierté, il paroissoit un Dieu lui-même. Il se fait amener les Sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. Hé bien! „ dit-il, est-ce ainsi que vos Dieux vous défen- „ dent, vous & leur Temple? Qui les retient? qui „ les enchaîne? Je ne suis qu'un mortel; que ne „ m'écrasent-ils, puisque j'ose les insulter? Al- „ lez, vos Dieux sont impuissants; ils ne sont rien „ que les fantômes du délire & de la frayeur. Des „ Dieux avides de carnage, & nourris de chair „ & de sang! Pouvez-vous bien y croire? Et si „ vous y croyez, pouvez-vous adorer les plus „ méchants des êtres? Abjurez ce culte exécrable, „ & renoncez, pour le vrai Dieu, à ces idoles „ monstrueuses, que vous nous allez voir briser. „ Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le Peuple étoit frappé, il commande à sa troupe de renverser nos Dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous espérions tous que le temple s'écrouleroit sur les profanateurs. Le temple resta immobile; & nos Dieux, renversés, roulés dans la poussiere, se laisserent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une sérénité tranquille : „ Peuple, dit-il, voilà vos Dieux. C'est à „ ces simulacres vains que vous avez sacrifié des „ millions de vos semblables. Ouvrez les yeux, „ & frémissez. „ Ensuite il fit venir les jeunes In-

Digitized by Google

diens, arrachés de la main des Prêtres. „ Mes en-
„ fants, leur dit-il, vivez; donnez la vie à d'autres
„ hommes; rendez-la douce, tranquille, heureuse
„ à ceux dont vous l'avez reçue; & gardez-en le
„ sacrifice pour le moment où votre Prince, votre
„ patrie & vos amis vous le demanderont dans les
„ combats.

„ Vous voyez, reprit-il, en nous adressant la pa-
„ role, que j'ai quelque raison de vouloir péné-
„ trer jusqu'à la Cour de Montezume. A demain.
„ Rendez-vous au port; vous jugerez s'il est pru-
„ dent qu'il persiste dans ses refus. „

Inca, tu ne peux concevoir la révolution soudaine qui se fit dans tous les esprits, quand le Peuple fut assuré de la ruine de ses Dieux. Imagine-toi des esclaves flétris, courbés dès leur naissance sous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout-à-coup délivrés de cette longue servitude, respirent, soulagés d'un fardeau accablant : tel fut le Peuple de Zampola. D'abord un reste de frayeur troubloit & réprimoit sa joie. Il sembloit craindre que la vengeance de ses Dieux ne fût qu'assoupie, & ne vînt à se réveiller. Mais quand il les vit mutilés, & dispersés hors de leur temple, il se livra à des transports qui firent bien voir que son culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il détestoit dans son cœur les Dieux que sa bouche imploroit.

„ Sans doute, dit l'Inca; & il n'est pas dans l'hom-
„ me, d'aimer, d'adorer autre chose qu'un être

„ juste & bienfaisant, tel que vous l'annonçoient, „ que l'adoroient eux-mêmes ces étrangers, dont „ je conçois une autre opinion que vous. „ Ce sont des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire ; c'est un piege qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu est cruel (a), implacable, & mille fois plus altéré de sang que tous les Dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, sous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes ; qu'en son nom ils ont fait couler des flots de larmes & de sang ; qu'il n'en est point rassasié, & qu'il leur en demande encore. Mais laisse-moi poursuivre ; tu vas bientôt connoître & détester ces imposteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès, & on nous dit de l'y attendre. Mille pensées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'ascendant que prenoit cet homme inconcevable sur l'esprit des Caciques & sur l'ame des Peuples, l'apparence de ses vertus, la puissance de sa parole, la chûte de nos Dieux, le triomphe du sien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes sur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenses, dont la structure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs sont un assemblage de bois solides, qu'on a courbés & fa-

çonnés comme des joncs flexibles; leurs ailes sont des tissus d'écorce, suspendus à des tiges d'arbres aussi élevés que nos cedres; ces tissus, flottants dans les airs, se laissent enfler par les vents. Ainsi c'est aux vents qu'obéit cette forteresse mouvante; une seule rame, attachée à l'extrêmité du canot, lui sert à diriger son cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante industrie, Cortès arrive, accompagné des siens. A l'instant ses Soldats se jettent sur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner; mais cette fausse joie est tout-à-coup suivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vastes édifices: bois, métaux, voiles & cordages, on enleve tout; & Cortès, donnant l'exemple à sa troupe, s'élance, la flamme à la main, embrase l'un de ses canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, & nous parle ainsi: „ Tant „ que j'aurois eu le moyen de m'éloigner de ce „ rivage, Montezume auroit pu douter si je persisterois dans ma résolution. Mexicains, dites„ lui ce que vous avez vu; & qu'il se prépare à „ me recevoir en ami, ou en ennemi. „ Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.

NOTE.

(*a*) LEUR *Dieu est cruel.*] Barthelemi de Las-Casas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commises dans le nouveau Monde : ,, Voilà, dit-il, pour-,, quoi les Indiens se moquent du Dieu que nous ado-,, rons, & persistent opiniâtrément dans leur incrédulité ; ,, ils croient que le Dieu des Chrétiens est le plus mé-,, chant des Dieux ; parce que les Chrétiens qui le ser-,, vent & qui l'adorent, sont les plus méchants & les plus ,, corrompus de tous les hommes. ,,

(*Découverte des Ind. occid. pag.* 180.) .



CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il assembla ses Ministres & ses Prêtres pour nous entendre. La présence des Prêtres nous fit dissimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos Dieux; tout le reste fut exposé dans un récit fidele & simple, & quelques figures tracées nous aiderent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnement stupide, qui semble interdire à l'ame la pensée & la volonté. „ Ces „ étrangers, dit-il, ont sur nous, je l'avoue, un „ ascendant qui m'épouvante. Tout ce que vous „ m'en racontez, me semble tenir du prodige; & „ j'y vois quelque chose au-dessus de l'humain. „

„ Ils sont plus éclairés, sans doute, & plus in„ dustrieux que nous, lui dit Pilpatoé; mais tou„ tes leurs lumieres ne les rendent pas immortels. „ La fatigue, la faim, le sommeil, la douleur, tous „ les besoins, tous les maux de la vie sont faits „ pour eux comme pour nous. Leur ame s'écoule „ avec leur sang par la piquure d'une fleche, com„ me celle d'un Indien : c'est ce que je voulois sa„ voir; le reste est de peu d'importance. „

Montezume, à qui ce discours devoit inspirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les Prêtres, & il sembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le Pontife se leve, & d'un air imposant :
„ Seigneur, dit-il à Montezume, ne vous éton-
„ nez pas de la foiblesse de nos Dieux & de la
„ décadence où tombe leur Empire. Nous avons
„ évoqué le puissant Dieu du mal, le formidable
„ Telcalépulca. Il nous est apparu sur le faîte du
„ Temple, dans les ténebres de la nuit, au milieu
„ des nuages que sillonnoit la foudre. Sa tête énor-
„ me touchoit au ciel ; ses bras, qui s'étendoient
„ du midi jusqu'au nord, sembloient envelopper
„ la terre ; sa bouche étoit remplie du venin de la
„ peste, qu'elle menaçoit d'exhaler ; dans ses yeux
„ sombres & cavés pétilloit le feu dévorant de la
„ famine & de la rage ; il tenoit d'une main les
„ trois dards de la guerre, de l'autre il secouoit
„ les chaînes de la captivité. Sa voix, pareille au
„ bruit des vents & des tempêtes, nous a fait en-
„ tendre ces mots : On me dédaigne ; on ne fait plus
„ couler sur mes autels que le sang de quelques
„ victimes, que l'on néglige d'engraisser. Qu'est
„ devenu le temps où vingt mille captifs étoient
„ égorgés dans mon Temple ? Ses voûtes ne reten-
„ tissoient que de gémissements & de cris doulou-
„ reux, qui remplissoient mon cœur de joie ; mes
„ autels nageoient dans le sang ; mon parvis regor-
„ geoit d'offrandes. Montezume a-t'il oublié que
„ je suis Telcalépulca, & que tous les fléaux du ciel
„ sont les ministres de ma colere ? Qu'il laisse tous
„ les autres Dieux languir, tomber de défaillance ;

„ leur indulgence les expose au mépris: en le souffrant ils l'encouragent; mais c'est le comble de „ l'imprudence de négliger le Dieu du mal.„

Epouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'instant que, parmi les captifs, on en choisisse mille pour les immoler à ce Dieu; que dans son Temple tout abonde pour les engraisser à la hâte; & qu'il en soit fait incessamment un sacrifice solemnel.

A ce récit, l'Inca s'écrie en frémissant: „ Quoi! „ dans un jour, mille victimes! „ Que veux-tu, lui dit le Cacique? Tant de calamités ont affligé la terre; que l'homme, foible & malheureux, a regardé le Dieu du mal comme le plus puissant des Dieux; & pour le désarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & sanglant, un culte enfin qui lui ressemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui sacrifient comme nous. Et à quelle autre Divinité offriroient-ils tant d'homicides? C'est là le secret qu'ils nous cachent; & c'est par-là, sans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes & de sang.

L'indolent & foible Monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce sacrifice; mais son ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voisins (*), & secondé par les vaincus, il parut avec une armée. Ce fut alors que Montezume ne dissimula plus

(*) Le Peuple de Tlascala.

fon découragement. Il voulut essayer encore avec les Espagnols la force des bienfaits; il leur offrit de partager avec eux ses trésors immenses, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner : misérable ressource! C'étoit leur montrer sa foiblesse, accroître leur orgueil, & irriter encore leur insatiable avarice. Aussi Cortès, plus obstiné & plus arrogant que jamais, déclarat'il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des présents qu'il méprisoit; que l'or n'effaçoit point les taches que faisoit l'injure; & que l'affront qu'il avoit reçu, ne se lavoit que dans le sang.

Cette ville superbe, qui n'est plus que ruines, la malheureuse Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme sortant du sein des eaux; on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aisément; celle par où venoit Cortès, traversoit la ville où regnoit mon pere; & pour disputer ce passage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir : il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux..... O combien je frémis! combien je détestai l'ordre absolu qui nous forçoit à cet abaissement! Quel vice, dans un Roi, qu'un excès de foiblesse! Il vient lui-même, désarmé, au-devant de ses ennemis, s'efforçant de cacher sa honte sous sa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble de présents, les invite à loger dans le Palais du Roi,

ſon pere (*); & inacceſſible pour nous, n'eſt plus viſible que pour eux. Cortès, le plus diſſimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne ſa confiance, & l'attire (adreſſe incroyable!) dans ce Palais changé en fortereſſe, qu'ils occupoient, lui & les ſiens.

Ah! c'eſt ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'inſolence & de l'outrage. Au milieu de ſa ville, au milieu de ſon Peuple, & dans le Palais de ſon pere, Montezume lui-même eſt retenu captif, en ôtage, par ces brigands. Ils font plus, & pour achever d'abattre & d'avilir ſon ame, ils l'enchaînent comme un eſclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que ſon orgueil & ſon courage avoient abandonné, tendit les mains, & ſans ſe plaindre, reçut ces liens flétriſſants. Il porta la baſſeſſe juſqu'à ſe réjouir, lorſqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de ſa foibleſſe, il voulut la cacher à ſon Peuple, à ſa Cour, à ſes Miniſtres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques-uns des Soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zampola; il permit que devant ſes yeux, on fît brûler vifs ceux des ſiens qui avoient puni leur inſolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de ſa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Caſ-

(*) Le Palais d'Axayaca.

tillan (*), & de la gauche la fleche encore sanglante dont il l'avoit percé; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baisser la paupiere, cet homme tel, que si le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été sauvé; je le vis périr dans les flammes : Cortès l'y fit jetter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant; c'est son frere : il alloit se brûler avec lui; je le retins, & je lui dis : „ Que „ fais-tu? tu nous abandonnes! tu veux mourir; „ & tu n'es pas vengé! „

Montezume dévora tout, les affronts & les violences; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès; il feignit d'être heureux & libre, au milieu de ses Gardes, qui le faisoient trembler, & qu'il appelloit ses amis. Le malheureux invitoit son Peuple à venir leur donner des fêtes, & sa Cour à les honorer. Le bien de son Empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguisoit sa servitude, les avis secrets de ses Dieux, il mit tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'esclave. Il prévenoit leur volonté pour se dispenser de la suivre, & s'imposoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur Prince un hommage que leur orgueil eût à

(*) Ce Castillan s'appelloit Arguello.

Digitized by Google

peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foiblesse & de dépendance l'apparence de la justice & de la magnanimité; & il se consoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses Dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les seuls qu'il défendit avec une noble constance; tout le reste, l'honneur, la liberté, les biens de son Peuple & de sa Couronne, tout fut abandonné à ses insolents oppresseurs.

Il espéroit qu'à la fin, comblés de ses présents, adoucis par ses complaisances, rassasiés de notre honte & de leur gloire, ils consentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent; & le Ciel sembla vouloir les y contraindre : car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laisser dans nos murs qu'un très-petit nombre des siens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre suffit pour le retenir parmi eux. On le pressa de consentir à sa délivrance; il en fut offensé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que sa conduite étoit volontaire, & plus sage qu'on ne pensoit; qu'il lui en avoit assez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'exposer au reproche de leur avoir manqué de foi. „J'ai leur parole, ajouta-t'il, „ qu'après s'être assurés de la nouvelle flotte, ils „ vont s'éloigner de ces bords. „

Montezume étoit si frappé de cette illusion, que

toute la scélératesse du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; & il étoit d'usage, dans ces solemnités, de rendre hommage aux Dieux par des danses publiques. La fleur de la jeune noblesse s'y distinguoit par sa magnificence; & Montezume, sur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelloit ses hôtes, fussent présents à ce spectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; & nous étions sans armes comme sans défiance. Qu'on s'imagine voir des linx, des léopards errants autour d'un pâturage, où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paisibles. La soif du sang qui les dévore, s'irrite sourdement au fond de leurs entrailles; ils approchent sans bruit, dissimulant leur rage; mais leurs regards avides la décelent; & tout-à-coup, s'y abandonnant, ils s'élancent sur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Castillans témoins de nos paisibles jeux, nous entourer, nous observer avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamants dont nous étions parés, viles richesses qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuse pour laquelle rien n'est sacré. Éperdus, forcenés, se donnant l'un à l'autre le signal (*) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive; & fondant sur les Indiens, ils égorgent tout ce

(*) Ce signal étoit le nom de saint Jacques.

ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, aussi peu sensibles aux plaintes des mourants, que le sont les bêtes féroces au cri des animaux tremblants qu'elles déchirent, & dont elles boivent le sang.

Après ce crime atroce, il falloit, ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat; on ne l'écouta plus : l'emportement du Peuple & sa fureur étoient au comble. Il vint au Palais de mon pere le supplier de prendre sa défense, & de l'aider à délivrer son Roi. O mon pere! si la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu sauver ta patrie, qui, mieux que toi, eût mérité d'en être le libérateur? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conseil. A la tête du Peuple, il force l'ennemi à se retirer dans l'enceinte du palais qui lui sert d'asyle, le réduit à ne plus paroître, & l'assiége de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

NOTE.

(a) QUELQUES-UNS *des soldats de Cortès.*] Descalante, & sept Espagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Cruz. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.

CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (*) qui venoit lui disputer sa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti opposé au sien (*a*). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance; un silence morne l'étonne en entrant dans nos murs. Il pénétre avec défiance jusqu'aux portes de son palais, & s'y enferme avec ses compagnons.

Mon pere les suivoit des yeux; il entendit leurs cris de joie. „ Demain, dit-il, demain, si le Ciel „ nous seconde, nous changerons ces cris en des „ cris de douleur. „ En effet, dès le jour suivant, tout le Peuple fut sous les armes, & mon pere ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hérissés de lances & d'épées, ce péril ne seroit pas digne d'être rappellé; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vuide affreux dans nos rangs. Ce vuide étoit rempli; nos Indiens, couverts du sang de leurs amis, qui réjaillissoit autour d'eux, marchoient sur des monceaux de morts. C'étoit le courage effréné de la haine, de la vengeance & du

(*) Narvaëz.

défeſpoir réunis. On travailloit obſtinément à briſer les murs & les portes; on ſe faiſoit, avec des lances, des échelons pour s'élever; les Indiens bleſſés ſervoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles; le trouble, l'effroi, l'épouvante regnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, ſi le Soleil, en nous dérobant ſa lumiere, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des fleches enflammées embraſerent les toits de ce palais funeſte; l'horreur de l'incendie en écarta le ſommeil; & tandis qu'au milieu des ſiens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour ſuivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi ſort; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre ſang l'inonda; mais nous vîmes auſſi, & avec des tranſports de joie, couler celui des Caſtillans. La nuit fit ceſſer le carnage. L'ennemi rentra dans ſes murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la ſépulture; & l'ennemi les employa à conſtruire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon pere appliquoit tous ſes ſoins à éviter, dans le combat, ce déſordre qui nous perdoit; à donner à nos mouvements plus d'accord & d'intelligence; à établir ſes poſtes, diſpoſer ſes attaques, ménager pas à pas une retraite à ſes troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie

au milieu d'un lac, étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laisser après nous de larges fossés à franchir. C'est sur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on sût profiter.

„ O mes enfants, nous disoit-il, gardez-vous „ de cette ardeur aveugle, qui vous ôte la liberté „ d'agir ensemble & de concert. La foule est tou„ jours foible; & dans les flots pressés d'un Peu„ ple qui charge en tumulte, le nombre nuit à la „ valeur. Observez dans vos mouvements l'ordre „ que je vous ai prescrit, je vous réponds de la „ victoire. Elle coûtera cher; mais ce n'est pas ici „ le moment de nous ménager. Il seroit indigne „ de nous de fuir, dans les combats, la mort qui „ nous attend sous nos toits, dans les bras de nos „ enfants & de nos femmes. Mais la liberté, la „ vengeance, la gloire d'avoir bien servi votre „ patrie & votre Roi, vous ne les trouverez qu'a„ vec moi, au milieu de vos ennemis terrassés. „

Enfin, du Palais de Cortès, on vit sortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupedes, & dont la cime chancelante lançoit de rapides feux. Mais, des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracassées. On combattit à découvert, sans trouble & sans confusion. Le meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos Palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en silence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque

tranchée étoit un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, étoit le seul qu'eût l'ennemi sur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenser cet avantage? Ce fut ce qui rendit douteux le succès d'un combat si long & si sanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt lassé que vaincu.

Mon pére, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (*b*), nous faisoit espérer d'exterminer le reste. „ Encore deux combats com„ me celui-ci, nous disoit-il, & le Mexique est „ délivré. „

Le Peuple regardoit d'un œil avide les Castillans étendus à ses pieds. „ Ils ne sont pas immortels, „ disoit-il, en comptant leurs blessures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce spectacle, on attendit avec impatience l'assaut remis au lendemain. Il fut tel que les assiégés ne pouvoient plus le soutenir. On approchoit des murs; on alloit bientôt les franchir, & gagner la premiere enceinte. Cortès alors, désespéré, força Montezume à paroître, pour nous ordonner de cesser. Montezume se montre, &, du haut des murailles il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le peuple, saisi de respect, se prosterne, & prête silence. Le Monarque éleva la voix : il remercia ses Sujets d'avoir tenté sa délivrance; mais il leur dit qu'il étoit libre, & au

milieu de ses amis. „ Du reste, ils consentent, dit-
„ il, à se retirer dès demain, pourvu qu'à l'instant
„ même l'on mette bas les armes, & que, pour signe
„ de la paix, on cesse toute hostilité. Je le veux,
„ je vous le commande. Obéissez à votre Roi. „

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon pere la détermina.

„ Si tu es libre, grand Roi, dit-il à Montezu-
„ me, sors de ta prison, & viens regner sur nous. Jus-
„ ques-là nous n'écoutons point un malheureux
„ Prince, qu'on force à se trahir lui-même. Non,
„ Peuple, ce n'est pas votre Roi qui vous parle;
„ c'est un captif que l'on menace, & qui subit la
„ loi de la nécessité. Sa bouche demande la paix;
„ son cœur implore la vengeance. Vengez-le donc,
„ sans écouter ce que lui dictent ses tyrans. „

A ces mots l'assaut recommence. On crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expose à nos coups. Mon pere, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque..... Il n'est plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ses ennemis. En le voyant tomber, le Peuple jette un cri de douleur, s'épouvante & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie son corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empresse, l'environne, & détestant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ses hurlements, & baigne son Roi de ses larmes.

Les Caciques s'aſſemblent, & mon pere eſt élu pour ſuccéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défenſe acheve de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon pere, aux aſſauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un ſiege. Dans une enceinte inacceſſible au feu des Eſpagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante; & il médite ſa retraite. C'étoit le moment déciſif. Il lui falloit, pour s'échapper, repaſſer ſur l'une des digues dont le lac étoit traverſé; & mon pere, ayant bien prévu que Cortès choiſiroit les ombres de la nuit pour favoriſer ſon paſſage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde; & à la tête de ſes Caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer ſur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des Soldats de Cortès & mille de ſes alliés tomberent ſous nos coups; un pont volant ſauva le reſte; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Caſtillans dont la mort nous avoit vengés; on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainſi l'or une fois fut utile à notre défenſe.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit

été rougi de sang, mon pere avoit reçu deux blessures mortelles. A son heure derniere il m'appella, & il me dit : „ Mon fils, tu vois le fruit d'un „ mauvais regne. Ces brigands reviendront plus „ forts, secondés de ces mêmes Peuples que Montezume a fait gémir. Hélas! je prévois, en mourant, la ruine de ma patrie, moins malheureux „ de ne pas lui survivre, & d'avoir fait jusqu'au „ dernier soupir, ce que j'ai pu pour la sauver. „ Défends-la comme moi, défends-la même sans „ espérance, & sois le dernier à combattre sur ses „ débris. „ A ces mots, je me sentis presser entre ses bras; & de ses levres éteintes m'ayant donné le baiser paternel, il expira.

Ce souvenir cruel & tendre émut si vivement le Héros Mexicain, que sa voix en fut étouffée; & les Incas, les yeux attachés sur un fils si vertueux & si sensible, attendirent en silence que son cœur se fût soulagé.



NOTES.

(*a*) *Du parti opposé au sien.*] La conduite de Cortès, dans cette occasion, est regardée comme le plus beau trait de sa vie. (*Voyez Antonio de Solis.*)

(*b*) *Quarante de ces furieux.*] Les deux tiers des Espagnols, & Cortès lui-même, avoient été blessés dans ce combat.

CHAPITRE X.

POUR fuccéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba fur le jeune Guatimofin, fon neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas! il fe montra bien digne de ce choix; mais le fort trahit fon courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Caftillans (*) fa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires: telle étoit l'ardeur de nos Peuples à voler au-devant du joug.

L'épouvante fe répandit dans toutes les villes voifines. Les unes fe rangerent du côté de Cortès & prirent les armes pour lui; d'autres fe trouverent défertes; & leurs habitants éperdus, ou fe fauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, fur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (**) femblable à celle qui, fur nos bords, avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'affaillir de toutes parts; brifés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faifoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune Roi firent

(*) Il avoit reçu d'Efpagne de nouveaux fecours.

(**) Compofée de treize brigantins.

des efforts inouis, pour ſuppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient ſur nos frêles canots. Son ardeur, ſon intelligence ſe ſignalerent encore plus à la défenſe de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, par-tout & ſans ceſſe préſent, il étoit l'ame de ſon Peuple. Le feu de ſon courage enflammoit tous les cœurs. Les obſtacles qu'il oppoſa aux approches des Caſtillans, laſſerent enfin leur conſtance. Effrayés des travaux & des périls d'un long ſiege, ils nous propoſerent la paix. Tout le Peuple la demandoit; le Roi y conſentoit lui-même; la famine qui nous preſſoit y diſpoſoit tous les eſprits; les Prêtres, au nom de leurs Dieux, furent les ſeuls qui s'y oppoſerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord conſternés, une apparence de ſuccès les rendit auſſi arrogants qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refuſâmes la paix. Crédulité fatale! un Dieu plus fort que tous nos Dieux, démentit leur vaine promeſſe. Il fit deſcendre des montagnes les Peuples les plus indomptés (*); il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile; & Cortès n'eut pas plutôt vu groſſir ſon camp de leurs fiers bataillons, qu'il réſolut de nous livrer l'aſſaut.

(*) Les Otomies.

Digitized by Google

Le paſſage ſur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra juſques dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faiſoient devant lui ſes foudroyantes armes; &, par trois routes oppoſées, parvenu enfin juſqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, regnoient l'épouvante & la mort.... A ces mots il s'interrompit par un frémiſſement de rage. „ O „ ſouvenir affreux! „ s'écria-t'il; & ſes yeux ſembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'Inca tâchoit de le calmer. Ah! reprit le malheureux Prince, tu vas juger toi-même ſi ma douleur eſt juſte! Je combattois près de mon Roi; j'avois quitté le Palais de mes peres; & dans ce Palais aſſiégé, j'avois abandonné ma ſœur, une ſœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour ſa garde & pour ſa défenſe, j'avois laiſſé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télaſco, le fidele ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma ſœur étoit promiſe. Ce digne ami ſe défendoit avec tout le courage de l'amour & du déſeſpoir; il l'inſpiroit à ſes ſoldats; chacun d'eux ſembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoit en vain; le veſtibule du Palais étoit inondé de ſang; la mort en défendoit l'approche. Mais des Palais voiſins, que l'ennemi avoit embraſés, l'incendie atteint celui-

ci. Les assiégés y sont enveloppés d'un tourbillon de fumée; la flamme perce à travers ce nuage; elle s'attache aux lambris de cédre, & s'y répand à flots pressés.

Le péril de ma sœur occupe seul mon ami; il la cherche au milieu de l'embrasement; & dans ce palais solitaire, dont ses soldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçants, sa chere Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embrasser, avant de périr dans les feux. „ O chere moitié „ de mon ame ! lui dit-il, en la saisissant, & en „ la serrant dans ses bras, il faut mourir, ou être „ esclaves. Choisis : nous n'avons qu'un instant. — „ Il faut mourir, lui répondit ma sœur. „ Aussi-tôt il tire une fleche de son carquois, pour se percer le cœur. „ Arrête ! lui dit-elle, arrête ! commence par „ moi : je me défie de ma main, & je veux mou„ rir de la tienne. „

A ces mots, tombant dans ses bras, & approchant sa bouche de celle de son amant, pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah ! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage ! Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût désarmé le Dieu du mal. Il détourne les siens, & releve le bras sur elle ; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, & trois fois sa main se refuse à percer ce cœur

dont il eſt adoré. Ce combat lui donne le temps de changer de réſolution. „ Non, non, dit-il, je „ ne puis achever. — Et ne vois-tu pas, lui dit-„ elle, les flammes qui nous environnent, & de-„ vant nous l'eſclavage & la honte, ſi nous ne ſa-„ vons pas mourir? — Je vois auſſi, dit-il, la „ liberté, la gloire, ſi nous pouvons nous échap-„ per. „ Alors appellant ſes ſoldats: Amis, leur „ dit-il, ſuivez-moi; je vais vous ouvrir un paſſa-„ ge. „ Il fait environner ma ſœur, commande que les portes du Palais ſoient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémiſſoit lui-même. Un énorme rocher, qui ſe détache & roule du haut des monts au ſein des mers, chaſſe les vagues mugiſſantes, & s'ouvre à grand bruit un abyme à travers les flots courroucés. Tel, en ſortant du Palais de mon pere, ſe préſenta le formidable Télaſco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant ſur lui, alloient l'accabler ſous le nombre. Il les repouſſe encore; une lourde maſſue, qu'il fait voler autour de lui, briſe les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, renverſe tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de bleſſures, & le corps ſillonné de ruiſſeaux de ſang, ſe défend & combat juſqu'à l'épuiſement du peu de forces qui lui reſtent. Enfin, ſes bras laiſſent tomber la maſſue & le bouclier; bientôt il chancelle, il ſuc-

combe...... Il respiroit encore. Il fut pris vivant; & ma sœur suivit le sort de mon ami. Est-il mort? a-t'elle eu la force & le malheur de lui survivre? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être, ô Ciel! dans ce moment, il gémit sous les coups d'un maître inflexible. Ma sœur, peut-être.... Ah! loin de moi cette épouvantable pensée : elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyoit étouffer ses soupirs & dévorer ses larmes, le pressoit d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le Cacique, achevons; puisque j'ai pu survivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour asyle que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensevelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour, & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac; & pour favoriser sa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné! Tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver : il fut pris..... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa

voix enfin s'ouvre un paſſage; il s'écrie : O Guatimozin ! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois! Un braſier, des charbons ardents !... C'eſt ſur ce lit qu'ils l'étendirent. „ O barbarie atroce ! „ s'écrie à ce récit l'Inca, ſaiſi d'horreur. Attends, dit le Cacique, attends; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit juſqu'à la moëlle des os, Cortès, d'un œil tranquille, obſervoit les progrès de la douleur; & il diſoit au Roi : „ Si tu es las de „ ſouffrir, déclare où tu as caché tes tréſors. „

Soit qu'il n'eût rien caché, ſoit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le Héros du Mexique honora ſa patrie par ſa conſtance dans les tourments. Il attache un œil indigné ſur le tyran, & il lui dit : „ Homme féroce & ſanguinaire, connois-tu pour „ moi de ſupplice égal à celui de te voir? „ Il ne lui échappa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le braſier étoit auſſi un fidele ami de ce Prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à réſiſter à la douleur; & prêt à ſuccomber, il tournoit vers ſon Maître des regards plaintifs & touchants. „ Et moi, „ lui dit Guatimozin, ſuis-je ſur un lit de roſes? „ Ces paroles étoufferent le ſoupir au fond de ſon cœur (*b*).

Tu frémis, Inca; ce n'eſt rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au ſein de la paix, au milieu des peuples qu'ils

ont défarmés, dont les uns vont au devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & fuppliant; qui leur préfentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux; qui s'empreffent à les fervir, & à les loger dans leurs cabanes; qui fupportent pour eux les travaux les plus rudes; qui courbent le dos fans fe plaindre fous le faix dont ils les accablent, fous les coups dont ils les meurtriffent; qui fe laiffent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la fervitude; c'eft là que s'eft montrée la cruauté des Caftillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'efclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font fouffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le fuplice de leur Roi, par le faccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs; ils oppofoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres; leurs careffes, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils poffédoient, une obéiffance muette, une aveugle foumiffion, le dernier & le plus pénible de tous les facrifices que l'homme puiffe faire à l'homme, celui de fa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs efclaves fur chargés, dans une longue & pénible route, ofent gémir fous le fardeau, un châtiment foudain leur impofe filence; & s'ils fuccombent fous l'excès du travail & de la mifere, un bras impitoyable acheve de leur arracher

Digitized by Google

racher le dernier soupir. „ Cruels! disent ces inno-
„ cents, que vous avons-nous fait? Notre vie
„ n'est employée qu'à vous servir; pourquoi nous
„ l'arracher? Epargnez du moins nos enfants &
„ nos femmes. „ Les monstres sont sourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'est leur cri de rage: on ne peut les en assouvir. Un Peuple en vain se hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeste. Ce n'est jamais assez; & tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteste qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourments, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des supplices inouis. Ingénieuse à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoissoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'est sa froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille entiere, au milieu d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les femmes enceintes, sur les foibles vieillards, sur les enfants à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent consume le fils & la mere, déchirés avant de mourir; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, riants & moqueurs, se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant

de maux, fans mourir de douleur, ajouta le Cacique, en verfant des ruiffeaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les fanglots qui l'étouffoient : fi nous fupportons nos malheurs, fi nous vivons, fi nous fuyons notre déplorable patrie, c'eft pour lui chercher des vengeurs.

„ Ah! vous en méritez fans doute, lui dit l'In„ ca, en l'embraffant. Je fens vos maux, je les „ partage. Si je ne puis les réparer, j'efpére au moins „ les adoucir. Demeurez parmi nous, illuftres mal„ heureux, & que ma Cour foit votre afyle. Hé„ las! fi j'en crois des préfages qui commencent à „ s'avérer, le temps approche où j'aurai befoin de „ votre expérience & de votre courage. — Ah! s'é„ crierent les Caciques, la vie eft l'unique bien que „ le deftin nous laiffe : généreux Prince, elle eft „ à toi, & tu peux en être prodigue : fans toi, le „ défefpoir en eût déja tranché le cours.„

NOTES.

(*a*) *Qu'il réfolut de nous livrer l'affaut.*] Cortès fe vit à la tête de deux cent mille hommes. Ce n'eft donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

(*b*) *Au fond de fon cœur.*] Cortès ayant fait ceffer l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, fur la dépofition d'un Indien, qui l'accufa d'avoir confpiré contre les Efpagnols.

CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la justice, l'humanité regnoient encore dans ces régions fortunées, sous les loix des fils du Soleil; la tyrannie des Castillans s'étendoit comme un incendie : la ruine & la solitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévasté; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux solitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Casas, avoit fait retentir le cri de la nature jusqu'au fond de l'ame des Rois (*); une pitié stérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des loix : ces loix, sans force, ne purent de si loin réprimer la licence; la cupidité secoua le frein qu'on vouloit lui donner; & sous des Rois qui condamnoient l'oppression & l'esclavage, l'Indien fut toujours esclave, l'Espagnol toujours oppresseur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle Sagesse, pleuroit au bord de l'Ozama (*a*), dans une retraite profonde, l'impuissance de ses efforts.

Cependant l'isthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des Peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers,

(*) Ferdinand & Charles-Quint.

les forêts & les précipices, ses soldats, ses chiens dévorants furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les poursuivre, & celle de les égorger. Ainsi fut ouvert le passage de l'océan du nord à la mer Pacifique.

Là, de nouveaux bords se découvrent; & l'ambition des conquêtes y voit un champ vaste à courir. Balboa (*b*), digne précurseur du sanguinaire Davila, a déja voulu pénétrer dans ces régions du midi; & des flots de sang indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du nouveau Monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misere, à la souffrance; qui sût manquer de tout, & se passer de tout; s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre; & cette force d'ame, que rien ne put dompter, n'étoit pas sa seule vertu. Ennemi du luxe & du faste, simple & grand, noble & populaire, sévere quand il le falloit, indulgent lorsqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la discipline & le poids de l'autorité,

prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat, libéral, généreux, sensible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ses pareils : l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immense conquête, étoient plus dignes de son cœur. Il vit entasser à ses pieds des monceaux d'or dans des flots de sang ; cet or ne l'éblouit jamais ; il ne se plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant sa vie, on le trouva pauvre à sa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (c) pour en faire le conquérant du plus riche Empire du monde.

Connu, par sa bravoure, du Vice-Roi de l'isthme (*), il en obtint le droit d'aller chercher, par-delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux trésors. Un seul des vaisseaux qui restoient de la flotte de Balboa, lui suffit pour son entreprise. Il l'arme au port de Panama ; & le bruit s'en répand bientôt jusqu'à l'isle Espagnole (**), à cette isle fameuse par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le siege de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fiere jeunesse demande à s'aller joindre à lui. Leur chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop

(*) Dom Pedre Arias Davila.

(**) Saint-Domingue.

fenſible, avoit gagné, par ſa candeur, l'eſtime & l'amitié du vertueux Las-Caſas. Il voulut, avant de partir, l'embraſſer, & lui dire adieu

„ Hé, quoi! lui dit le Solitaire, l'avarice des „ Caſtillans n'eſt donc pas encore aſſouvie; & vous „ allez chercher pour eux de nouveaux bords à rava- „ ger! — Le ciel m'eſt témoin, répondit Alonzo, „ que c'eſt la gloire qui me conduit. — La gloire! „ ah! reprit l'homme juſte, en eſt-il pour les aſſaſ- „ ſins? en eſt-il à tomber ſur un troupeau timide „ d'hommes nus, foibles, déſarmés, à les égorger „ ſans péril, avec une cruauté lâche? Votre gloire „ eſt celle du vautour, lorſqu'il déchire la colombe. „ Non, mon ami, je vous le dis, la honte & la „ douleur dans l'ame, rien ne peut effacer l'op- „ probre dont ſe couvrent les Caſtillans. Ils trahiſ- „ ſent leur Dieu, leur Prince, leur Patrie, & leur „ avarice inſenſée ſe trompe, en croyant s'aſſou- „ vir. Hélas! s'ils avoient bien voulu ménager „ leur conquête, l'Inde feroit heureuſe, l'Eſpagne „ feroit opulente; mais, par l'abus honteux qu'ils „ font de la victoire, ils auront épuiſé l'Eſpagne „ & ruiné l'Inde ſans fruit. „

„ Hé bien, voici, lui dit Alonzo, le moment „ de les éclairer. Je ne connois Pizarre que par „ ſa renommée; mais on me l'a peint généreux. „ Il eſt digne peut-être, ô mon ami, d'entendre „ de votre bouche la voix de l'humanité. Pourquoi „ ne demandez-vous pas à le ſuivre dans ſa con-

„ quête? Venez. Vos conseils, votre zele vous ren-
„ dront respectable & cher à mes compagnons com-
„ me à moi.„

Aux instances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut; il sent réveiller dans son cœur son activité bienfaisante; & l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ardeur. Mais la réflexion, la triste prévoyance le découragent de nouveau. „ Molina, dit-il au
„ jeune homme, vous connoissez mon cœur. Je ne
„ verrai jamais patiemment faire du mal aux In-
„ diens; je parlerois pour eux sans ménagement
„ & sans crainte; & vous-même, peut-être, ex-
„ posé à la haine de ceux que j'aurois offensés,
„ vous vous plaindriez de mon zele. — Venez,
„ lui dit Alonzo, & ne pensons qu'au bien que
„ votre présence peut faire. Qui sait les crimes &
„ les maux que vous épargnerez au monde? &
„ quel reproche ne vous feriez-vous pas, de n'a-
„ voir eu qu'à vous montrer, pour sauver des mil-
„ lions d'hommes, & de ne l'avoir pas voulu? —
„ C'en est assez, lui dit Las-Casas. Je ne vous lais-
„ serai pas croire que j'aye renoncé, par foiblesse,
„ à l'espérance d'être utile à ces infortunés. Je
„ vous suivrai. Fasse le Ciel que Pizarre daigne
„ m'entendre! „

Ils partent ensemble; & bientôt le vaisseau qui les a reçus aborde au rivage de l'isthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (*d*); & pour le remonter, on s'élance sur des canots

Chacun de ces canots, formé du creux d'un cedre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Espagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeunesse impatiente, redoublent en vain leurs efforts; le fleuve leur oppose tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, semble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruisselant de sueur, est meurtri de verges sanglantes. Hors d'haleine & presque aux abois, ils souffrent leurs maux sans se plaindre; seulement des larmes muettes tombent sur leur rame, & se mêlent avec les gouttes de sueur qu'on voit distiller de leur sein; & quelquefois ils levent, sur celui qui les frappe, un regard douloureux & tendre, qui semble implorer sa pitié.

Las-Casas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere, qui voit déchirer ses enfants. Cessez, cruels, dit-il, cessez de tourmenter ces „ malheureux, qui se consument en efforts pour „ votre service. Voulez-vous les voir expirer? Ils „ sont hommes; ils sont vos freres; ils sont enfants „ du même Dieu que vous.„ Alors s'adressant au plus jeune & au plus foible des rameurs: „ Mon „ ami, lui dit-il, respirez un moment; je vais ra- „ mer à votre place.„

Les jeunes Espagnols, touchés de ce spectacle, s'empresserent tous à l'envi de soulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaisant

qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de pere qu'il avoit si bien mérité.

Alors Molina, s'approchant de Las-Cafas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie: „ Hé bien, „ mon pere, vous repentez-vous à présent de nous „ avoir suivis? „ Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compassion & la tristesse étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond soupir.

Il est un village, connu sous le nom de Crucès, où le fleuve cesse d'être navigable. Ce fut là qu'obligés dequitter les canots, on suivit, à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle est, la fatigue en est adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard se promene sur des vallons que la nature se plaît à parer de ses mains; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiseaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup d'œil enchanteur. Hélas! dans ces climats si beaux, tout ce qui respire est heureux; l'homme opprimé, souffrant & misérable, y gémit seul sous le joug de l'homme, & remplit de ses plaintes les antres solitaires qui le cachent à son tyran.

De montagne en montagne, on s'éleve, on parvient jusqu'au sommet qui les domine, & d'où la vue au loin, s'étend, vers l'un & l'autre bord, sur l'immense abyme des eaux. De-là se découvrent à la fois (e), d'un côté l'océan du nord, de l'autre

la mer Pacifique, dont la surface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel. „ Compagnons, leur dit „ Molina, saluons cette mer, cette terre inconnue, „ où nous allons porter la gloire de nos armes. „ Si Magellan s'est rendu immortel, pour avoir „ seulement reconnu ces Pays immenses, quelle „ sera la renommée de ceux qui les auront sou- „ mis? (f) „

Il descend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans, qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre son fils unique à la poursuite des Sauvages. „ Soyez les bien venus, „ dit-il aux jeunes Castillans; & prenez part à la „ désolation d'un pere, dont ces féroces Indiens „ ont dévoré le fils. Oui, les cruels l'ont dévoré, „ ce fils, mon unique espérance. Ah! tout leur sang „ peut-il jamais rassasier ma fureur? Poursuivez, „ massacrez cette race impie & funeste. S'il en „ échappe un seul, je ne me croirai point vengé. „

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut sur son vaisseau, avec cet air plein de franchise & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs; & après les éloges qu'il devoit à leur zele, il leur présenta ses amis. „ Voilà, dit-il, le généreux

Digitized by Google

„ Almagre & le pieux Fernand de Lucques (*g*), „ qui consacrent, à mon exemple, leur fortune „ à cette entreprise; Almagre, assez connu par sa „ valeur, & Fernand par les dignités qu'il remplit „ dans le Sacerdoce. Près de lui vous voyez Valverde, zélé Ministre des Autels : c'est lui qui „ sera parmi nous l'interprete du Ciel, l'organe „ de la Foi, l'Apôtre de la vérité, chez ces Nations idolâtres. Ce guerrier est Salcédo, noble & „ vaillant jeune homme : c'est à ses mains que l'étendard de la Castille est confié, & c'est lui qui „ nous conduira dans le chemin de la victoire. Vous „ voyez dans Ruïz un savant Pilote, à qui cette „ mer est connue, & qui le premier a tenté d'en „ parcourir les écueils, sous l'intrépide Balboa. „ Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oristan, Salamon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à son tour les Castillans qu'il lui amene, tels que le jeune & beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougueux Pennate, & Valasquès plus froidement superbe, le magnanime Moscose, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune homme! tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel. Pizarre en connoît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il est sensible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin sur l'hum-

ble & pieux Solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo.
„ Est-ce encore là, demande-t'il, un Messager de
„ la Foi, que son zele engage à nous suivre? „

Au nom de Las-Casas, au nom de ce héros de la Religion & de l'humanité, que l'Espagne avoit honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre est saisi de respect, & se prosternant devant lui, croit adorer la vertu même. „ Est-ce vous, lui dit-il, vé-
„ nérable & pieux mortel, est-ce vous qui venez
„ bénir & partager nos travaux? Quel présage pour
„ moi de la faveur du Ciel, & du succès de mon
„ entreprise! „

„ Vaillant & généreux Pizarre, lui répondit le
„ Solitaire, le seul témoignage assuré de la faveur
„ du Ciel est dans le cœur de l'homme juste. Mé-
„ ritez-la par vos vertus; & n'enviez point aux mé-
„ chants des succès dont le Ciel s'irrite. La gloire
„ d'être humain, sensible & bienfaisant, sera pu-
„ re, & d'autant plus belle, que vous aurez peu
„ de rivaux. „

NOTES.

(*a*) *Au bord de l'Ozama.*] Riviere sur laquelle Barthelemi Colomb, frere de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

(*b*) *Balboa, digne précurseur du sanguinaire Davila.* Vasco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Béru, Pelu*, je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de *la riviere*:

de-là le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

(*c*) *De l'état le plus vil.*] La premiere condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(*d*) *Du fleuve des Lézards.*] Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'isthme, descend dans la mer du Nord. Ses eaux font une lieue par heure.

(*e*) *De-là se découvre à la fois.*] On préfére ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

(*f*) *Qui les auront soumis.*] Le voyage de Magellan en 1521 & 1522; l'entreprise de Pizarre en 1524.

(*g*) *Fernand de Lucques.*] Augustin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Lucques. (*Découverte & conquête du Pérou. L.* 1.)



CHAPITRE XII.

Le vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſteres fut célébré ſur la poupe, par ce même Fernand de Lucques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin.....: O ſuperſtition! Ce Prêtre ſacrilege, pour rendre les autels garants de ſes vils intérêts, ſuſpend le divin Sacrifice, au moment de le conſommer; & tenant dans ſes mains la victime pure & céleſte, il ſe tourne vers l'aſſiſtance. Sur ſon front chauve & ſillonné de rides, l'auſtérité paroît empreinte; il ſouleve un ſourcil épais dont ſon œil morne eſt ombragé; & d'une voix ſemblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles : „ Venez, Pizarre, & „ vous Almagré : venez, dit-il, ſceller du ſang „ d'un Dieu notre illuſtre & ſainte alliance. „ Alors rompant l'Hoſtie en trois (*a*), il s'en réſerve une partie, & en donnant une à chacun de ſes aſſociés interdits & tremblants : „ Ainſi, dit- „ il, ſoit partagée la dépouille des Indiens. „ Tel fut leur ſerment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conſeil; & là, on entendit Pizarre expoſer ſon plan, ſes moyens, ſes meſures & ſes reſſources. Fernand de Lucques, chargé

du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devoit rester à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit sans cesse du port de l'isthme aux bords où l'on alloit descendre, & y ameneroit les secours : rien n'avoit été négligé ; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obstacles, sembloit les avoir applanis : tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conseil.

Mais Las-Casas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vassaux des Castillans, ou plutôt leurs esclaves, destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. Il demande à parler ; on lui prête silence ; &, la tristesse dans les yeux : „ J'entends, „ dit-il, qu'on se propose de distribuer les Indiens „ comme de vils troupeaux. On l'a fait dans les „ isles ; les isles ne sont plus que d'effrayantes so- „ litudes. Des millions d'infortunés ont péri sous „ le joug. Suivrez-vous cet exemple, & ferez-vous „ périr de même les Peuples de ces bords ? „

Chacun s'empressa de répondre, qu'on les ménageroit. „ Il n'en est qu'un moyen, continua le So- „ litaire : c'est de ne laisser à personne le pouvoir „ de les opprimer. Qu'ils soient Sujets, mais Su- „ jets libres. Le même Roi, la même Loi, &, „ comme je l'espére, le même Dieu que nous ; „ mais jamais d'autre dépendance : voilà leur droit, „ que je réclame au nom de la nature, & à la face „ du Ciel. „

„ Vertueux Las-Casas, lui répondit Pizarre, vos

„ vœux & les miens ſont d'accord. Faire adorer „ mon Dieu, faire obéir à mon Roi, impoſer à ces „ Peuples un tribut modéré, établir entre eux & „ l'Eſpagne un commerce utile pour eux, autant „ qu'avantageux pour elle; voilà ce que je me pro- „ poſe. Faſſe le Ciel que, ſans uſer de contrainte „ & de violence, je puiſſe l'obtenir! — Je vous en „ ſuis garant, reprit vivement Las-Caſas. Mais Pi- „ zarre, promettez-moi que, ſi ces Peuples ſont „ dociles, s'ils ſouſcrivent à des loix juſtes, s'ils „ ne demandent qu'à s'inſtruire, ils ſeront libres „ comme nous; que leurs jours, leurs biens, leur „ repos, ſeront protégés par vos armes; que l'hon- „ nêteté, la pudeur, la timide & foible innocen- „ ce, auront en vous un défenſeur, un vengeur. — „ Je vous le promets. — Que vous ne ſouffrirez ja- „ mais qu'on les arrache à leur patrie, qu'on les „ condamne à des travaux, qu'on exige d'eux, par „ la crainte, la menace & les châtiments, au-delà „ du tribut impoſé par vous-même. — Telle eſt ma „ réſolution. — Hé bien, jurez-le donc au Dieu que „ vous avez reçu, & que tous vos amis le jurent. „

A ce diſcours un bruit confus ſe répandit dans l'aſſemblée; & Fernand de Lucques prenant la parole: „ Quoi, dit-il à Barthelemi, jurer à Dieu de „ ménager des barbares qui le blaſphément, qui „ brûlent devant les Idoles un encens qui n'eſt dû „ qu'à lui! Jurons plutôt de les exterminer, s'ils „ oſent défendre leurs Temples, & s'ils refuſent d'a-

dorer

„ dorer le Dieu que nous leur annonçons. L'Amé-
„ rique nous appartient au même titre que Canaan
„ appartenoit aux Hébreux : le droit du glaive qu'ils
„ avoient fur l'idolâtre Amalécite (b), nous l'avons
„ fur des infideles, plus aveuglés, plus abrutis dans
„ leurs déteftables erreurs. Ils fe plaignent qu'on
„ leur impofe un trop rigoureux efclavage; mais
„ eux-mêmes font-ils plus doux, plus humains en-
„ vers leurs captifs? Sur des autels rougis de fang,
„ ils leur déchirent les entrailles; ils fe partagent,
„ par lambeaux, leurs membres encore palpitants;
„ ils les dévorent, les barbares; ils en font les vi-
„ vants tombeaux. Et c'eft pour cette race impie
„ qu'on parle avec tant de chaleur! Si les châti-
„ ments les effraient, qu'ils ceffent de nous dé-
„ rober cet or ftérile dans leurs mains, & qui
„ nous a déja coûté tant de périls & de fatigues.
„ Quoi! n'avez-vous franchi les mers, n'avez-vous
„ bravé les tempêtes, & cherché ce malheureux
„ monde à travers tant d'écueils, que pour aban-
„ donner l'unique fruit de vos travaux, vous en
„ retourner les mains vuides, & ne rapporter en
„ Efpagne que la honte & la pauvreté? L'or eft
„ un don de la nature. Inutile à ces Peuples, il
„ nous eft néceffaire. C'eft donc à nous qu'il ap-
„ partient; & leur malice, opiniâtre à le cacher,
„ à l'enfouir, les rendroit feule affez coupables
„ pour juftifier nos rigueurs. Quant à leur efcla-
„ vage, il eft la pénitence des crimes dont les a

„ souillés un culte impie & sanguinaire. Ce ne sont „ pas les creux des mines, où ils sont enfermés „ vivants, que l'on doit redouter pour eux. Ils „ méritent d'autres ténebres que celles de ces „ noirs cachots; & pourvu qu'ils y meurent rési- „ gnés & contrits, ils béniront un jour les mains „ qui les auront chargés des chaînes. „

Ainsi parla Fernand de Lucques. Las-Casas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit : „ Prêtre d'un Dieu „ de paix, vos levres, où ce Dieu reposoit tout- „ à-l'heure, ont-elles proféré ce que je viens d'en- „ tendre? est-ce du haut du bois arrosé de son „ sang, où, s'immolant pour tous les hommes, „ sa bouche expirante imploroit la grace de ses „ ennemis? est-ce du haut de cette croix qu'il „ vous a dicté ce langage? Vous, Chrétien, vous „ parlez d'exterminer un Peuple qui ne vous a fait „ aucun mal! S'il vous en avoit fait, votre Reli- „ gion vous diroit encore de l'aimer. Vous vous „ comparez aux Hébreux, & ce Peuple aux Ama- „ lécites! Laissez, laissez-là ces exemples, dont on „ n'a que trop abusé. Si Dieu, dans ses conseils, „ a jamais dérogé aux saintes loix de la nature, „ il a parlé, il a donné un décret formel, au- „ thentique, dans toute la solemnité que sa vo- „ lonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui „ obéir plutôt qu'à la voix de son cœur; & ce „ décret n'a pu s'étendre au-delà des termes pré-

„ cis où lui-même il l'a renfermé : l'ordre ac-
„ compli, la loi qu'il avoit suspendue a repris
„ son cours éternel. Dieu parloit aux Israélites ;
„ mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous-
„ en donc à la loi qu'il a donnée à tous les hom-
„ mes : *Aimez-moi, aimez vos semblables* : voilà
„ sa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures ? & vos
„ chaînes ? & vos bûchers ?

„ Les Indiens, sans doute, ont exercé entre
„ eux des cruautés bien condamnables ; mais, fus-
„ sent-ils plus inhumains, est-ce à vous de les
„ imiter ? Leur malheur, hélas ! est de croire à
„ des Dieux sanguinaires. Si, au lieu du tigre,
„ ils voyoient sur leurs autels l'agneau sans ta-
„ che, ils seroient doux comme l'agneau. Et qui
„ de nous peut dire, qu'élevé dès l'enfance dans
„ le sein des mêmes erreurs, l'exemple de ses pe-
„ res, les loix de son pays n'auroient pas tenu sa
„ raison captive sous le même joug ? Plaignez
„ donc, sans les condamner, ces esclaves de l'ha-
„ bitude, ces victimes du préjugé. Cependant,
„ dites-moi s'ils sont par-tout les mêmes ; & quel
„ mal avoient fait les Peuples de l'Espagnole &
„ de Cuba ? Rien de plus doux, de plus tran-
„ quille, de plus innocent que ces Peuples. Toute
„ leur vie étoit une paisible enfance ; ils n'avoient
„ pas même des fleches pour blesser les oiseaux de
„ l'air. Les en a-t'on plus épargnés ? C'est-là que j'ai
„ vu des brigands, sans motifs, sans remords,

„ massacrer les enfants, égorger les vieillards, se „ saisir des femmes enceintes, leur déchirer les „ flancs, en arracher le fruit.... O Religion sainte, voilà donc tes Ministres! O Dieu de la nature, voilà donc tes vengeurs! Enfermer un „ Peuple vivant dans les rochers où germe l'or; „ l'y faire périr de misere, de fatigue & d'épuisement, pour accumuler vos richesses, & pour engendrer sur la terre tous les vices, enfants du „ luxe, de l'orgueil, de l'oisiveté: ô Fernand! „ c'est la pénitence que vous imposez à ces Peuples! Ecartez ce masque hypocrite, qui vous „ gêne sans nous tromper. Vous servez un Dieu; „ mais ce Dieu, c'est l'impitoyable avarice. C'est „ elle qui, par votre bouche, outrage ici l'humanité, & veut rendre le Ciel complice des fureurs „ qu'elle inspire, & des maux qu'elle fait. „

Fernand, qui, pendant ce discours, n'avoit cessé de frémir, & de rouler sur l'assemblée des yeux étincelants, se levoit pour répondre. Pizarre le retînt. Mais Valverde parla, & prit le ton paisible d'un sage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus dissimulé que l'Espagne eût produit, pour le malheur du nouveau Monde, portoit dans son cœur tous les vices; mais il les couvoit sourdement; & le masque de l'hypocrisie, qu'il ne quittoit jamais, en imposoit à tous les yeux.

„ Barthelemi, dit-il, ne consultons ici que les „ intérêts de Dieu même: car l'homme n'est rien

„ devant lui. Ces Peuples ſont ſes ennemis, & ſes „ ennemis éternels, s'ils meurent dans l'idolâtrie: „ vous ne le déſavouerez pas. Comment donc celui „ qui demain ſera l'objet de ſa colere, peut-il être „ aujourd'hui l'objet de mon amour? Qu'ils ſe faſ- „ ſent Chrétiens; la charité nous lie. Mais juſques- „ là Dieu les exclut du nombre de ſes enfants. C'eſt „ à ce titre, d'ennemis des Gentils & des Infide- „ les, & de Conquérants pour la Foi, que ce Monde „ nous appartient. Le Souverain Pontife en a fait le „ partage, & il l'a fait du plein pouvoir de celui de „ qui tout dépend (c). Mais, quelles que ſoient les „ richeſſes que profanent les Indiens, quelque abus „ même qu'ils en faſſent, le droit d'en dépouiller „ les temples & les autels de leurs idoles, pour en „ faire un plus digne uſage, n'eſt pas ce qui doit „ nous toucher. Oublions ces fragiles biens; ne pen- „ ſons qu'au ſalut des ames. Il s'agit de gagner, „ ou de laiſſer périr celles de tous ces malheureux. „ Voulez-vous les abandonner, ou les retirer de „ l'abyme? Pour les ſauver, à Dieu ne plaiſe que „ je veuille que l'on préfére les moyens les plus „ violents. Dans les Iſles, peut-être, on a été trop „ loin; on n'a pas aſſez modéré la premiere ferveur „ du zele; & s'il eſt un moyen plus doux de capti- „ ver les Indiens, qu'un eſclavage ſalutaire, com- „ me vous je demande qu'on daigne l'eſſayer. Mais „ ſi l'on ſe voit obligé de faire à des eſprits re-

„ belles une heureuse nécessité de subir le joug „ de la Foi, vaut-il mieux les abandonner, que „ d'employer à les réduire une utile & sainte ri- „ gueur ? C'est ce que je ne puis penser. Attendons „ que les circonstances nous éclairent & nous dé- „ cident, sans renoncer au droit divin de com- „ mander & de contraindre, mais avec la ferme „ assurance de ne jamais en abuser. Voilà, je crois, „ ce que le zele, d'accord avec l'humanité, con- „ seille à des héros Chrétiens. „

L'assemblée étoit satisfaite du parti modéré que proposoit Valverde ; mais Las-Casas ne vit en lui qu'un fourbe adroit & dangereux. „ De toutes les „ surperstitions, dit-il, la plus funeste au monde, „ est celle qui fait voir à l'homme, dans ceux qui „ n'ont pas sa croyance, autant d'ennemis de son „ Dieu : car elle étouffe dans les cœurs tout senti- „ ment d'humanité ; & Valverde a raison : com- „ ment peut-on aimer l'éternel objet des vengean- „ ces & de la haine de son Dieu ? De-là ce bar- „ bare mépris qu'on a conçu pour les Sauvages, „ & souvent cette joie atroce qu'on ressent à les „ opprimer. Ah ! loin de nous cette pensée, que „ Dieu, tant que l'homme respire, puisse le haïr „ un moment. Ces Indiens sont, comme vous, l'ou- „ vrage de ses mains ; il aime son ouvrage ; il les „ a faits pour être heureux. Toujours le même, il „ veut encore ce qu'il voulut en les créant ; & in- „ fini dans sa puissance comme dans sa bonté, il a

„ mille moyens qui nous font inconnus, d'attirer „ à lui fes enfants. „

„ Le lien fraternel n'eft donc jamais rompu : la „ charité, l'égalité, le droit naturel & facré de la „ liberté, tout fubfifte; & d'accord avec la nature, „ la Foi, d'un bout du monde à l'autre, ne pré- „ fente aux yeux du Chrétien que des freres & „ des amis. Mais, dites-vous, fi l'efclavage eft le „ feul moyen d'engager, de retenir les Indiens „ fous le joug de la Foi!.... Jufte Ciel! l'efclava- „ ge! la honte & le fcandale de la Religion, eft „ le feul moyen de l'étendre! Ah! c'eft lui qui „ la déshonore, qui la rend odieufe, & qui la „ détruiroit, fi l'enfer pouvoit la détruire. Il fut „ cruel chez tous les Peuples; il eft atroce parmi „ nous. Vous le favez; vous avez vu le fils ar- „ raché à fon pere, la femme à fon époux, la mere „ à fes enfants; vous avez vu jetter dans le fond „ d'un vaiffeau des troupeaux d'hommes enchaînés, „ y croupir, entaffés, confumés par la faim; vous „ avez vu ceux qui fortoient de cet exécrable tom- „ beau, pâles, abattus de foibleffe, auffi-tôt con- „ damnés aux travaux les plus accablants. Et c'eft „ là, dit-on, le moyen de gagner les efprits! En „ a-t'on tenté d'autres? A-t'on daigné les éclai- „ rer? A-t'on pris foin de les inftruire? Veut-on „ même qu'ils foient inftruits? On veut qu'ils vi- „ vent, & qu'ils meurent comme des animaux „ ftupides. Pour les perfuader il eût fallu vivre avec

„ eux, souffrir leur indocilité, l'apprivoiser par la
„ douceur, l'attirer par la confiance, & la vaincre
„ par les bienfaits. C'est l'exemple qui prouve; &
„ le plus digne Apôtre de la Religion, c'est la ver-
„ tu. Soyez bons, soyez justes; vous serez écoutés.
„ Je connois bien ce nouveau Monde! Interrogez
„ ceux dont le zele portoit le flambeau de la Foi
„ dans ces régions désolées, où l'on a commis tant
„ de maux. Demandez-leur quel doux empire a sur
„ l'ame des Indiens la raison, l'équité, la vertu
„ bienfaisante, la consolante vérité? Demandez-
„ leur s'il fut jamais de Peuple moins jaloux de
„ ses opinions, plus empressé d'ouvrir les yeux à la
„ lumiere, plus facile à persuader? Mais au mo-
„ ment qu'on leur prêchoit un Dieu clément & dé-
„ bonnaire, ils voyoient arriver des ravisseurs per-
„ fides, & d'infâmes déprédateurs, qui, au nom
„ de ce même Dieu, les dépouilloient, les enchaî-
„ noient, leur faisoient souffrir mille outrages. Pou-
„ voient-ils ne pas accuser de fourberie & d'impos-
„ ture ceux qui leur annonçoient la douceur de sa
„ loi? Ce que je dis là, je l'ai vu : ce n'est pas de-
„ vant moi qu'il faut calomnier ces Peuples.

„ Mais fussent-ils opiniâtres & obstinés dans leurs
„ erreurs, est-ce pour vous une raison de les ré-
„ duire au rang des bêtes? On espére adoucir pour
„ eux les rigueurs de la servitude! On l'a promis
„ cent fois; a-t'on pu s'y résoudre? J'ai vu Ferdi-
„ nand s'attendrir, j'ai vu Ximenès s'indigner, j'ai

„ vu Charles frémir des inhumanités dont je leur
„ faisois la peinture. Ils y ont voulu remédier; &
„ avec toute leur puissance, ils l'ont voulu en vain.
„ Quand le vautour de la tyrannie s'est saisi de sa
„ proie, il faut qu'il la dévore, & rien ne peut l'en
„ détacher. Non, mes amis, point de milieu : il
„ faut renoncer au nom d'hommes, abjurer le nom
„ de Chrétiens, ou nous interdire à jamais le droit
„ de faire des esclaves. Cet avilissement honteux,
„ où le plus fort tient le plus foible, est outrageant
„ pour la nature, révoltant pour l'humanité, mais
„ abominable sur-tout aux yeux de la Religion.
„ *Mon frere, tu es mon esclave*, est une absurdité
„ dans la bouche d'un homme, un parjure & un
„ blasphême dans la bouche d'un Chrétien.

„ Et de quel titre s'autorise la fureur d'oppri-
„ mer? *Conquérants pour la Foi!* La Foi ne nous
„ demande que des cœurs librement soumis. Qu'a-
„ t'elle de commun avec notre avarice, nos rapi-
„ nes, nos brigandages? Le Dieu que nous servons
„ est-il affamé d'or? *Un Pontife a partagé l'Inde!*
„ Mais l'Inde est-elle à lui? mais avoit-il lui-mê-
„ me le droit qu'on s'arroge en son nom? Il a pu
„ confier ce monde à qui prendroit soin de l'ins-
„ truire, mais non pas le livrer en proie à qui
„ voudroit le ravager. Le titre de sa concession est
„ fait pour un Peuple d'Apôtre, non pour un Peu-
„ ple de brigands.

„ L'Inde n'est donc à vous que par droit de

„ conquête; & le droit de conquête, tyrannique „ en lui-même, ne peut être légitimé que par le „ bonheur des vaincus. Oui, Pizarre, c'eſt la clé- „ mence, la bonté qui le juſtifient; & l'uſage de „ la victoire va vous donner la renommée, ou d'un „ brigand par vos fureurs, ou d'un héros par vos „ bienfaits. Ah! croyez-moi, n'attendez pas le „ moment de l'ivreſſe & de l'emportement, pour „ mettre un frein à la victoire. Ce jour eſt, pour „ vous, conſacré à des réſolutions ſaintes. Tous ces „ guerriers, diſpoſés comme vous à écouter la voix „ de la nature, ſuivront votre exemple à l'envi. Ils „ ſont jeunes, ſenſibles, & la corruption ne les „ a point gagnés encore : j'en ai fait l'épreuve ré- „ cente; je crois même les avoir touchés des mal- „ heurs que je vous ai peints. Je vous conjure, „ au nom de la religion, au nom de la patrie & „ de l'humanité, de faire avec eux le ferment d'é- „ pargner les Peuples ſoumis, de reſpecter leurs „ biens, leur liberté, leur vie. C'eſt un lien ſacré „ dont vous aurez beſoin, peut-être, pour vous „ épargner de grands crimes; c'eſt du moins un „ gage de paix, qu'au nom des Indiens, leur ami, „ dirai-je leur pere, vous demande à genoux, & „ les larmes aux yeux. „ A ces mots il ſe proſterna.

„ Et moi, dit Fernand, je m'oppoſe à cet acte „ déshonorant. Tant de précaution marque pour „ nous trop peu d'eſtime. L'homme fidele à ſon „ devoir, ſe répond aſſez de lui-même, & n'a pas

„ beſoin qu'on le gêne par les entraves du ſerment. „

„ Pour garantir vos intérêts, reprit modeſtement Las-Caſas, le ſerment le plus redoutable „ vient d'être exigé par vous-même; & pour le „ ſalut de ces Peuples, le ſerment vous paroît inu- „ tile & injurieux! „

Fernand ſe ſentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il ſe répandit en injures contre le Protecteur de l'Inde, l'accuſa de trahir ſon Roi, ſa Patrie, & ſon Dieu lui-même; lui donna les noms odieux de délateur, de partiſan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop néceſſaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaiſer; & puis, s'adreſſant à Las-Caſas, lui dit d'un air reſpectueux, que ſon zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquiſe; que ſes conſeils & ſes maximes lui ſeroient à jamais préſents; qu'il les ſuivroit autant qu'il lui ſeroit poſſible; mais qu'il croyoit que ſa parole étoit un gage ſuffiſant.

„ Le Solitaire, conſterné, ſe retire avec Alonzo. „ Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon zele „ eſt inutile. Je vous l'avois bien dit. Cette épreuve „ m'éclaire; n'en demandez pas davantage. Je crois „ connoître aſſez Pizarre : il ſeroit juſte & modéré, „ ſi chacun conſentoit à l'être. Mais il veut réuſ- „ ſir; & ſon ambition fera céder aux circonſtances „ ſa droiture & ſon équité. Je ne vous propoſe „ point de renoncer à le ſuivre : ce ſeroit affoiblir

„ le nombre & le parti des gens de bien. Mais „ moi, dont la présence est déja importune, & „ feroit bientôt odieuse, je n'ai plus désormais „ qu'à regagner ma solitude. Adieu. Si vous voyez „ tourner cette conquête en brigandage, prenez con- „ seil de votre cœur, il vous conduira toujours bien. „

Alonzo, déja mécontent de tout ce qui s'étoit passé, fut sur-tout indigné de voir qu'on se délivroit de Las-Casas; & lui-même il l'auroit suivi, si son honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu. „ Mon ami, lui dit-il, je reste, je vous obéis à „ mon tour; mais j'observerai Pizarre; j'éprouve- „ rai dans peu s'il tient ce qu'il vous a promis; & „ si j'ai le malheur d'être avec des brigands, soyez „ bien assuré que je n'y ferai pas long-temps. „

NOTES.

(*a*) *Alors rompant l'hostie en trois.*] Ce trait-là est historique. *Pigliarono l'hostia consacrata del santissimo Sacramento, giorando di non romper mai la fede.* (Benzoni. L. 3.)

(*b*) *Sur l'idolâtre Amalécite.*] Cette comparaison a été faite par le Missionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

(*c*) *Du plein-pouvoir de celui de qui tout dépend.*] Les termes de la Bulle sont : *De nostrâ merâ liberalitate, & ex certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine.... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro concessâ... donamus, concedimus & assignamus.*

CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut remmené jufqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque Indienne; & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & feul avec fes Sauvages, il leur parloit; il jouiffoit de leurs careffes naïves; il tâchoit de les confoler.

L'un d'eux lui dit : „ Notre bon pere, tu nous „ aimes & tu nous plains. Nous favons tout ce „ que tu as fait pour foulager notre mifere. Veux- „ tu porter la joie chez nos amis de la montagne? „ Ils favent que nous t'avons vu : Capana, le chef „ de nos freres, donneroit dix ans de fa vie pour „ te pofféder un moment. Viens le voir. Le fen- „ tier qui mene à fa retraite eft rude, étroit, en- „ trecoupé de torrents & de précipices; mais, fur „ des tiffus de liane, nous te porterons tour-à- „ tour. „

A ces mots, deux ruiffeaux de larmes coulerent des yeux de Las-Cafas; & tant de courfes d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit effuyés pour eux, tout fut récompenfé.

„ Quoi, fur l'ifthme! quoi, près d'ici, des „ Indiens libres encore! Ah! du moins font-ils „ bien cachés, demanda-t'il, & Davila ne peut-il „ pas les découvrir? „ Leur afyle eft fûr, lui di-

rent les Sauvages; nous seuls en connoissons la route; & le silence est sur nos levres. Nous savons nous taire & mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le canot dans une anse du fleuve; & à travers d'épais buissons, on s'enfonce dans ces déserts.

Comme ils passoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent; leurs cheveux se dresserent. C'étoit le cri du tigre; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en silence, ils écouterent; le même cri se fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient sur eux, ils se rassemblent, ils se pressent autour de Las-Casas. „ Laisse-nous „ t'entourer, lui disent-ils, & ne crains rien; ne „ crains rien; il n'en prendra qu'un, & ce ne sera „ pas toi. „ En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, & saisissant un Indien, l'emporte dans le bois, sans ralentir sa course (*a*). Le pieux Solitaire leve les mains au ciel en poussant un cri lamentable, & tombe oppressé de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, & se retrouvant au milieu de ses Indiens, qui le rappellent à la vie : „ Ah! mes amis, qu'ai-je vu, leur „ dit-il? — Allons, mon Pere, prends courage, „ lui répondent ces malheureux; ce n'est rien. — „ Ce n'est rien, grand Dieu! — Non, ce n'est rien „ que les tigres, en comparaison des Espagnols. — „ O race impie & féroce! Quelle honte pour vous,

„ s'écria Las-Çafas! Vous réduifez les Indiens à ne
„ pas fe plaindre des tigres!

Enfin, de rochers en abymes, il approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaiffes forêts, & qui, de tous côtés, ne préfentoient aux yeux qu'une maffe énorme & profonde, fans laiffer foupçonner le vuide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaiffeur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout-à-coup, aux yeux de Las-Cafas, fe découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine, s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthelemi, à cette vue, fe fent ému de joie & de pitié. „ Pauvre Peu-
„ ple, s'écria-t'il avec attendriffement; faffe le
„ Ciel que ton afyle foit à jamais impénétrable! „

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatients d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. „ Nous vous amenons notre Pere,
„ difent ceux-ci avec tranfport. Le voilà; c'eft lui,
„ c'eft Las-Cafas. „ A ce nom, rien ne peut exprimer l'alégreffe de ce Peuple reconnoiffant. Leurs bras fe difputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jufqu'au village, où le Cacique a déja fu l'arrivée de Las-Cafas.

Il s'avance au-devant de lui, & lui tendant les bras: „ Viens, lui dit-il, mon Pere, viens confo-
„ ler tes enfants de tous les maux qu'on leur a

„ faits : en te voyant, ils les oublient. „ Las-Cafas jouiffoit du bonheur le plus doux que puiffe goûter fur la terre un cœur vertueux & fenfible. „ O „ mes amis, leur difoit-il, en les embraffant tour- „ à-tour, fi vous m'aimez fi tendrement, moi qui „ ne vous ai fait aucun bien ; quel n'eût pas été „ votre amour pour un Peuple qui eût mis fa gloire „ à vous donner des arts utiles, de fages loix, de „ bonnes mœurs, & un culte agréable au Dieu de „ l'univers? — Ah! mon Pere, dit le Cacique, „ nous aurions adoré ce Peuple généreux. Laiffons „ les regrets inutiles. Le feul homme, entre ces „ barbares, qui ait été jufte & bienfaifant, nous „ le poffédons. Je ne veux t'occuper que de notre „ joie. „

Il le mena dans fa cabane; & quelle fut la furprife de Barthelemi, en y voyant fur un autel une ftatue de bois de cedre, où fes traits étoient ébauchés! Le Cacique lui dit : „ Regarde. C'eft toi, „ mon Pere, oui, c'eft toi-même. Un de nos In- „ diens qui t'avoit vu, & qui t'avoit toujours pré- „ fent, m'a fait ta reffemblance. Elle nous fuit „ par-tout. C'eft elle que nous invoquons dans tou- „ tes nos entreprifes; & depuis que nous la poffé- „ dons, tout nous a réuffi. „

Las-Cafas, qui d'abord n'avoit pu fe défendre d'un mouvement de reconnoiffance, fe reprocha ce fentiment; & parlant au Cacique d'un air doux & févere : „ Renverfez, dit-il, cette image : un fimple

„ ple mortel n'eſt pas digne de votre vénération. „ A ces mots il alloit ſaiſir la ſtatue, pour la briſer. Le Cacique la défendit, comme il eût défendu ſes enfants & ſa femme. „ Ah! lui dit-il, laiſſe-nous „ cette chere ombre de toi-même. Quand tu ne ſe„ ras plus, elle rappellera à nos enfants, à nos ne„ veux, le ſeul ami que nous ayons eu parmi nos „ cruels oppreſſeurs.

Tout le Peuple s'aſſemble autour de la cabane, & demande à voir Las-Caſas. Il ſe montre; & l'air retentit de ce cri d'alégreſſe : „ Le voilà, l'hom„ me juſte; l'homme bienfaiſant, le voilà. Il nous „ aime, il nous plaint, il vient voir ſes amis. Qu'il „ reſte avec nous, l'homme juſte : nos cœurs & „ nos biens ſont à lui. „

„ O Dieu de la nature! s'écria Las-Caſas, ſe „ pourroit-il que des cœurs ſi vrais, ſi doux, ſi „ ſimples, ſi ſenſibles, ne fuſſent pas innocents de„ vant toi!

Cependant de jeunes chaſſeurs ſe ſont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiſeaux de l'air de leurs fleches inévitables, les autres forçant à la courſe les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence; & le feſtin eſt préparé.

Aſſis à côté du Cacique, & au milieu de ſa famille, Las-Caſas s'inſtruit de leurs loix, de leurs mœurs & de leur police. La nature eſt leur guide & leur légiſlateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de ſe nuire; honorer leurs parents, obéir à

leur Roi; s'attacher à une compagne, qui les soulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfants, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible; cultiver en commun leurs champs, & s'en distribuer les fruits : telle étoit leur société.

Hé bien, dit Las-Casas, c'est la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames : vous le servez sans le connoître; & c'est sa voix qui vous conduit.

„ Ton Dieu! il est notre ennemi, dit le Caci-
„ que; il est le Dieu des Espagnols. — Le Dieu des
„ Espagnols n'est point votre ennemi : il est le
„ Dieu de la nature entiere; & nous sommes tous
„ ses enfants. — Ah! s'il est vrai, dit le Cacique,
„ nous cherchons un Dieu qui nous aime; celui
„ de Las-Casas doit être juste & bon, & nous vou-
„ lons bien l'adorer. Hâte-toi, fais-le nous con-
„ noître. „ Alors, se livrant à son zele, Las-Casas leur fit de son Dieu une peinture si sublime & si touchante, que le Cacique, se levant avec transport, s'écria : „ Dieu de Las-Casas, reçois nos
„ vœux! „ Et tout son Peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir sur son visage un éclat tout divin, car la piété l'animoit; il étoit rayonnant de joie. „ Ecoute, lui dit-il; ton Dieu ne se fait-il ja-
„ mais voir aux hommes? — Ils l'ont vu, répon-
„ dit Las-Casas; il a même daigné habiter parmi

„ eux. — Sous quels traits? — Sous les traits d'un
„ homme. — Acheve. N'es-tu pas toi-même ce
„ Dieu, qui vient nous consoler? — Moi! — Si tu
„ l'es, cesse de nous cacher ce que tant de vertu
„ annonce. Parle. Nous allons t'adorer. „

Barthelemi se confondit dans une humilité profonde, & rejetta loin cette erreur. Mais avant d'exposer des vérités sublimes à l'incrédulité de ces foibles esprits, il voulut savoir quel étoit leur culte.
„ Hélas! dit le Cacique, nous adorions le tigre,
„ comme le plus terrible de tous les animaux. Mais
„ que ton Dieu n'en soit point jaloux; c'étoit le
„ culte de la crainte, & non pas celui de l'amour.
„ — Allons, allons, dit Las Casas, renverser cette
„ horrible idole. „ Et les Indiens, animés du zele qu'il leur inspiroit, couroient au temple sur ses pas.

NOTE.

(a) *Sans ralentir sa course.*] On lit dans l'Histoire générale des voyages, que dans la Province de Vénézuela les tigres sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.

CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voisine de ce temple, Barthelemi crut entendre sortir des gémissements. „ Qu'est-ce, demanda-t'il? — Passons, dit le Cacique. Epargne à tes amis la honte de te montrer „ des malheureux. „ Sans vouloir insister, Barthelemi s'avance jusqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre sur un autel rougi de sang. „ Quel est le sang, demanda-t'il encore, qu'on a „ versé sur cet autel? — Celui des animaux, ré„ pondit le Cacique, & quelquefois..... — Ache„ ve. — Celui des Espagnols. — Des Espagnols! — „ Lorsqu'ils pénétrent jusqu'au bord de ces forêts, „ il faut bien les tuer, ou les prendre vivants. Et „ que faire de ces captifs, à moins que de les im„ moler? S'il s'en échappoit un seul, notre asyle „ seroit connu, & notre perte inévitable. Tu viens „ d'entendre les plaintes d'un malheureux jeune „ homme, qui nous fait compassion. Je ne puis me „ résoudre à le faire mourir. Cependant il faut bien „ qu'il meure; car, s'il nous échappoit, il iroit „ nous trahir. „

Las-Casas demande à le voir; & après avoir fait briser l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la prison où le jeune homme est enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce Religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un

nouveau martyr de la Foi, qu'on alloit immoler.
„ O mon Pere, venez, dit-il, m'encourager par vo-
„ tre exemple; venez apprendre à un jeune homme
„ à se détacher de la vie, à mourir courageusement.„

Mais dès qu'il s'apperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéissoient: „ Ah! reprit-il, que
„ vois-je? & quel est cet empire que vous exercez
„ parmi eux? Etes-vous un ange du ciel, descendu
„ pour ma délivrance? Parlez. Dites-moi qui vous
„ êtes. Je sens revenir l'espérance dans ce cœur
„ qu'elle abandonnoit. „

„ Je suis Espagnol comme vous, lui dit le Soli-
„ taire; mais, n'ayant jamais trempé dans les cri-
„ mes de ma patrie, je suis libre & chéri parmi les
„ Indiens. — Hélas! & moi, lui dit Gonsalve (c'é-
„ toit le nom du jeune homme), qu'ai-je fait, que
„ je n'aye dû faire, & dont j'aye pu me dispenser?
„ Je suis le fils de Davila, du Gouverneur de l'Isth-
„ me: il m'avoit envoyé à la poursuite des Sauva-
„ ges. Mes compagnons & moi, à travers les forêts,
„ nous avons pénétré dans ce vallon; les Indiens
„ nous ont enveloppés, nous ont accablés sous le
„ nombre; les plus heureux des miens ont péri dans
„ le combat; le reste a été pris, & sur l'autel du
„ tigre je les ai vus tous immolés. Moi seul ils m'é-
„ pargnent encore; soit que ma jeunesse ait touché
„ ces inhumains, & que mes larmes leur inspirent
„ quelque pitié; soit que leur cruauté m'ait voulu

„ réserver pour un nouveau sacrifice ; ils me laiss„ sent languir dans cet horrible abandon, & dans „ l'attente de la mort, plus cruelle que la mort „ même. Hélas ! pardonnez à mon âge un excès de „ foiblesse, dont je rougis en l'avouant. La vie m'est „ chere. Il m'est affreux de la quitter à son aurore. „ Elle devoit avoir tant de charmes pour moi ! Il „ m'eût été si doux de revoir ma patrie ! Et quand „ je pense que ces beaux jours, ces jours délicieux „ que j'y devois passer, sont évanouis pour jamais, „ je tombe dans le désespoir. Si du moins j'étois „ mort au milieu des combats, & par les mains „ d'un ennemi digne d'honorer mon courage ! „ Mais ici, mais sur les autels d'un Peuple stupide „ & féroce, me sentir tout vivant déchirer les „ entrailles, & voir, aux pieds du tigre, allumer „ mon bûcher ! Cette destinée est affreuse. Ah ! s'il „ se peut, délivrez-moi de ces mains inhumaines ; „ rendez-moi à mon pere. Il n'a que moi. Je suis son „ unique espérance ; ces barbares l'en ont privé. „

„ Mon ami, lui dit Las-Casas, que vous êtes „ loin encore d'être changé par le malheur ! Vous, „ fils de Davila, vous appellez barbares ces Peu„ ples, dont lui-même il fait, depuis dix ans, le „ massacre le plus horrible ! Hélas ! combien „ de peres, privés par ses fureurs de leur seule & „ douce espérance, se sont vus égorgés eux-mê„ mes, en implorant à ses genoux la grace de leurs „ enfants ! Il a versé plus de flots de sang, que

„ vous n'en avez de gouttes dans les veines; &
„ le Peuple enfermé dans ces forêts profondes, n'eſt
„ que le malheureux débris de ceux qu'il a ex-
„ terminés. Vous voyez qu'il pourſuit encore ce
„ qui lui en eſt échappé. Ils ſont perdus, s'il les
„ découvre; & lui rendre ſon fils, vous l'avouerez
„ vous-même, ce ſeroit riſquer qu'un ſecret, d'où
„ leur ſalut dépend, ne lui fût révélé. — Ah! gar-
„ dez-vous, lui dit Gonſalve, de leur apprendre
„ qui je ſuis. — Moi! dit Las-Caſas, les trom-
„ per! leur cacher le péril de votre délivrance!
„ Non; ce ſeroit leur tendre un piege. Si je parle
„ pour vous, je dirai qui vous êtes; on ſaura ce
„ que je demande, ce qu'on riſque à me l'accor-
„ der. Ou mon ſilence, ou ma franchiſe; c'eſt à
„ vous de choiſir. — Choiſir! De tous côtés je ne
„ vois que la mort. Je m'abandonne à vous. — Re-
„ prenez donc courage. Mais tirez de l'état où
„ vous êtes réduit, cette utile & grande leçon,
„ que le droit de la force eſt un droit odieux; que
„ ſi les Indiens l'exerçoient à leur tour, & ſe per-
„ mettoient la vengeance, il n'eſt point de ſup-
„ plice auquel ne dût s'attendre le fils du cruel
„ Davila; que l'état naturel de l'homme eſt la foi-
„ bleſſe; qu'à votre place, il n'en eſt point qui
„ ne fût timide & tremblant; que l'orgueil, dans
„ un être ſi voiſin du malheur, eſt le comble de
„ la démence; & qu'expoſé lui-même chaque jour
„ à devenir un objet de pitié, il eſt auſſi inſenſé

„ que méchant, lorfqu'il ofe être fi impitoya-
„ ble. „

Las-Cafas, de retour auprès de Capana : „ Ca-
„ cique, lui dit-il, n'es-tu pas foulagé, comme
„ d'un joug trifte & pénible, de ne plus adorer
„ un être malfaifant, & de fervir un Dieu clément
„ & jufte. — Il eft vrai, lui dit le Cacique, que
„ nos cœurs, flétris par la crainte, femblent ra-
„ nimés par l'amour. — Oui, mon ami, l'homme
„ eft fait pour aimer. La haine, la vengeance,
„ toutes les paffions cruelles font pour lui un état
„ de gêne, d'angoiffe & d'aviliffement. Il fe fent
„ élever, il fent qu'il fe rapproche de l'être ex-
„ cellent qui l'a fait, à mefure qu'il eft plus doux,
„ plus magnanime. Etouffer fon reffentiment, &
„ triompher de fa colere; oppofer les bienfaits à
„ l'injure qu'on a reçue, en accabler fon ennemi,
„ c'eft un plaifir vraiment divin. — Je le conçois,
„ dit le Cacique. — Non, tu ne peux le concevoir
„ avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient qu'à
„ toi de jouir pleinement de ce plaifir pur & cé-
„ lefte. Fais venir ce jeune captif, qui tremble &
„ gémit dans tes chaînes, & dis-lui, en le déli-
„ vrant : Fils du défolateur de l'ifthme, fils du
„ meurtrier de nos peres, de nos femmes, de nos
„ enfants, fils de Davila, je pardonne à ton âge
„ & à ta foibleffe. Vis, apprends d'un Sauvage à
„ imiter ton Dieu. — Le fils de Davila! s'écria le
„ Cacique; quoi! c'eft lui que je tiens captif! „

A ces mots, ses yeux irrités s'enflammerent comme la foudre. „ Oui, c'est le fils de Davila, reprit le Solitaire avec un air tranquille, c'est lui „ que tu peux déchirer, dévorer même si tu veux. „ Mais écoute moi. A peine ta vengeance sera-„ t'elle assouvie, tu seras triste, & tu diras : Le „ voilà égorgé, & son sang répandu ne rend la vie „ à aucun des miens : ma fureur est donc inutile : „ j'ai fait périr le foible, peut-être l'innocent ; & „ je suis coupable sans fruit... Sa vie est dans tes „ mains ; choisis de renoncer à mon Dieu ou à la „ vengeance ; & reprends le culte du tigre, si tu „ veux t'abreuver de sang. „

„ J'adore le Dieu de Las-Casas, dit le Cacique. „ Mais toi-même, crois-tu qu'il me commande „ de laisser impunis tous les maux qu'un barbare „ nous fait depuis dix ans ? — Oui, la loi de mon „ Dieu te prescrit le pardon & l'amour de tes en-„ nemis. — L'amour ! — Ne sont-ils pas ses en-„ fants comme toi ! Ne les aime-t'il pas lui mê-„ me ? Et peux-tu adorer le pere, sans aimer les „ enfants ? Plains-les d'être coupables, & souhaite „ qu'ils cessent d'être méchants ; mais ne sois pas „ méchant comme eux, & mérite par ta clémence „ que ton Dieu en use envers toi. „

„ Tu me confonds ; mais tu me touches, dit le „ Cacique. Allons, qu'exiges-tu de moi ? Qu'au „ fils du cruel Davila je pardonne comme à mon „ frere ? J'y consens. Qu'on l'amene ici. Je bai-

„ ferai sa chaine, & je l'embrasserai. Mais qu'en „ ferai-je, après lui avoir permis de vivre? S'il „ s'échappe, il divulguera le secret de notre asy„ le; & tu auras perdu tes amis.—J'ai cette crainte „ comme toi, lui répondit le Solitaire; & je ne „ veux, quant à présent, qu'adoucir sa captivité.„

Gonsalve attendoit avec impatience le retour de Las-Casas. „ Hé bien, lui dit-il en tremblant, „ qu'avez-vous obtenu? — Qu'on vous laisse la „ vie. — Ah! mon Pere! Et la liberté, l'ai-je „ perdue pour jamais? — Je vous ai dit que le „ salut de ces malheureux Indiens tient au secret „ de leur asyle. — Je le sais; mais répondez-leur „ qu'il ne sera jamais trahi par moi. — Comment „ répondrois-je de vous, dit le Solitaire? A vo„ tre âge on ne répond pas de soi-même. C'est à „ vous de gagner l'estime du Cacique, & d'obte„ nir, avec le temps, qu'il daigne se fier à vous.— „ Et lui avez-vous dit qui je suis, demanda Gon„ salve?—Oui sans doute.—Je suis perdu.—Non, „ vous ne l'êtes pas. Je vais vous mener devant lui.„

„ Jeune homme, lui dit le Cacique en le voyant, „ adores-tu le Dieu qu'adore Las-Casas? — Oui, „ répond Davila. — Crois-tu que nous soyons „ enfants de ce Dieu, comme toi?—Je le crois.— „ Nous sommes donc freres? Pourquoi venir trem„ per tes mains dans notre sang? — J'obéissois.— „ A qui? — Vous le savez assez. — Oui, je sais „ que tu es né du plus méchant des hommes, &

„ du plus cruel envers nous. Mais Las-Casas me „ dit que son Dieu & le mien m'ordonne de te „ pardonner. Je te pardonne. Viens, embrasse ton „ ami. „ Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du Cacique, „ Que fais-tu, lui dit le Sau„ vage? Ne sommes-nous pas freres? N'es-tu pas „ mon égal? „ Il dit; & lui tendant la main, il le délivra de ses chaînes. Barthelemi, témoin de ce spectacle, avoit le cœur saisi de joie & d'attendrissement. „ Davila, dit-il au jeune homme, voi„ là, voilà de vrais Chrétiens! „

CHAPITRE XV.

GONSALVE fut dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte; & la seule liberté qu'il n'eut pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce Peuple sauvage; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. „ Me voilà, disoit-il, instruit par le malheur, par vos leçons, „ par leur exemple; qu'ils daignent se fier à moi, „ & me mettre en état de détromper mon pere, „ de le fléchir, de lui apprendre à les connoître, „ à les aimer. Ils m'ont déja laissé la vie; je leur „ devrai la liberté. Ces bienfaits toucheront un „ pere. Il cédera aux larmes de son fils. „

A cet âge on ne fait pas feindre avec tant d'art & de noirceur; & Las-Casas ne doutoit pas que Gonsalve ne fût sincere; mais il le connoissoit trop foible, pour oser compter sur sa foi. „ Vous êtes „ sans doute à présent bien déterminé, lui dit-il, „ à ne pas trahir ce bon Peuple; mais je pré„ vois tout l'ascendant d'un pere; & je ne répon„ drai jamais qu'il ne vienne à bout de surprendre „ ou d'arracher votre secret. Ce que je vous dis „ là, je l'ai dit de même au Cacique. C'est lui que „ le péril regarde, c'est à lui de se consulter.

„ Je laisse, dit-il à Capana, ton captif dans l'af-
„ fliction. Il soupire ardemment pour la liberté.
„ Je t'ai fait voir tout le danger de le renvoyer
„ à son pere; mais je ne dois pas te dissimuler l'a-
„ vantage de ce bienfait. Il peut arriver que son
„ pere vous découvre, & alors vous auriez pour ap-
„ pui ce jeune homme, à qui ta clémence auroit
„ fait un devoir sacré de ne t'abandonner jamais.
„ L'amour paternel a des droits sur les tyrans
„ les plus farouches. C'est le dernier endroit sen-
„ sible par où leur ame s'endurcit. Après cela, dé-
„ cide-toi sur le parti que tu dois prendre: j'ignore
„ comme toi quel seroit le plus sage, & tu sais
„ aussi bien que moi quel seroit le plus généreux.

„ Pour moi, dépourvu des moyens de célébrer
„ ici nos augustes mysteres, d'y établir le sacer-
„ doce, & d'y perpétuer le culte des autels, je
„ vais vous chercher des Pasteurs, & peut-être
„ vous assurer un repos plus tranquille. Adieu. Je
„ demande au Ciel, & j'espére de vous revoir,
„ avant de descendre au tombeau. „

La désolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Casas l'abandonnoit. Il alla se jetter aux pieds du Cacique. „ Ah! lui dit-il,
„ pourquoi te défier d'un malheureux qui te doit
„ tout? La nature m'a fait un cœur sensible com-
„ me à toi; mais eût-elle mis à sa place le cœur du
„ tigre que tu adorois, tes vertus l'auroient atten-
„ dri. Tu m'as appellé ton ami; tu m'as embrassé

„ comme un frere; va, je ne l'oublierai jamais : je
„ ne suis ingrat ni perfide. Il y va de ta vie & du
„ salut de tes amis, que ton asyle soit inconnu ;
„ il le sera par mon silence. J'en atteste mon Dieu,
„ ce Dieu qui est devenu le tien. „

„ Oui, je te crois sensible & bon, dit le Caci-
„ que, mais tu es foible ; & l'homme foible est
„ toujours à la veille d'être méchant. Comment
„ braverois-tu l'autorité d'un pere ? tu n'as pas su
„ braver la mort. — La mort m'a causé de l'effroi,
„ je l'avoue, dit le jeune homme en se levant avec
„ fierté ; mais si, pour éviter la mort, tu m'avois
„ proposé un crime, tu aurois vu lequel des deux
„ m'auroit le plus épouvanté. Puisque je n'ai pas
„ ton estime, je ne te demande plus rien. Je re-
„ nonce à la liberté ; je te dispense même de me
„ laisser la vie. „ A ces mots il se retira.

Le Cacique, qui le suivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de tristesse, sentit lui-même, comme un poids dont son cœur étoit oppressé, la dureté de son refus. Il fit appeller Las-Casas. „ Emmene avec
„ toi ce jeune homme, lui dit-il : sa douleur me pese
„ & me fatigue : la présence d'un malheureux est
„ insupportable pour moi. — As-tu bien réfléchi,
„ lui dit le Solitaire ? — Oui, je sais qu'un mot de
„ sa bouche nous perd, mon Peuple & moi, nous
„ livre à nos tyrans ; mais la pitié l'emporte sur la
„ crainte : je ne veux plus le voir souffrir. „

Si l'on a vu des enfants vertueux aux funérailles

de leur pere, d'un pere tendre & bien aimé, c'eſt l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Caſas. Le Cacique & ſon Peuple, le viſage abattu, les yeux baiſſés & pleins de larmes, l'accompagnerent en ſilence juſqu'au bord de la forêt. Là, il fallut ſe ſéparer.

Témoin de leurs triſtes adieux, Gonſalve renfermoit ſa joie. Le Cacique, ôtant ſon collier, le jetta au col du jeune homme, l'embraſſa, & lui dit : „ Sois toujours notre ami; & ſi jamais tu
„ étois preſſé par nos tyrans de leur découvrir où
„ nous ſommes, regarde ce collier, ſouviens-toi
„ de Las-Caſas, & demande à ton cœur ſi tu dois
„ nous trahir. „

Les deux Eſpagnols, ſur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, ſe retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Caſas, regardant le jeune Davila : „ Vous
„ voyez, lui dit-il, ſi, comme on le prétend, ils
„ ſont indignes du nom d'hommes, & s'il eſt mal-
„ aiſé d'en faire des Chrétiens. L'homme n'eſt in-
„ docile que pour ce qui répugne au ſentiment de
„ la bonté. Il ne ſe refuſe jamais aux vérités qui le
„ conſolent, qui le ſoulagent dans ſes peines, &
„ qui lui font chérir ces deux préſents du Ciel, la
„ vie & la ſociété. Que ces vérités paſſent ſa foi-
„ ble intelligence, pourvu qu'elles touchent ſon
„ cœur, il en ſera perſuadé : il croit tout ce qu'il
„ aime à croire. Toute la nature à ſes yeux eſt un

„ myſtere aſſurément; hé bien, voit-on qu'en
„ jouiſſant de ſes bienfaits, il lui reproche l'obſ-
„ curité de ſes moyens? Il en ſera de même de la
„ Religion : plus elle ſera d'heureux, moins elle
„ trouvera d'incrédules. „

„ Mais, reprit Gonſalve, peut-on diſſimuler ce
„ qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'effrayant
„ pour l'homme? — Elle n'a rien que d'attrayant,
„ d'encourageant pour la vertu, de conſolant pour
„ l'innocence, lui répondit le Solitaire; & je n'en
„ veux pas davantage pour la faire adorer par-
„ tout. De bonnes loix gênent le vice, épouvan-
„ tent le crime, affligent les méchants; & l'on ai-
„ me de bonnes loix, parce qu'il dépend de cha-
„ cun d'en recueillir les fruits, & d'être heureux
„ par elles. On aimera de même une Religion, qui,
„ comme ces loix ſalutaires, eſt favorable aux gens
„ de bien, rigoureuſe aux méchants, & indulgente
„ aux foibles. Mais, en la profeſſant dans cette
„ pureté, on ne peut opprimer perſonne; on ne
„ s'abreuve point de ſang; on eſt obligé d'être
„ humain, juſte, patient, ſecourable, & ſur-tout
„ déſintéreſſé; de joindre l'exemple au précepte,
„ d'inſtruire par ſes bonnes œuvres, & de prouver
„ par ſes vertus. L'orgueil & la cupidité ne peuvent
„ ſe forcer à ces ménagements; le droit du glaive
„ eſt plus commode; & avec d'odieux prétextes,
„ dont les paſſions s'autoriſent, on ſe permet la
„ violence, la rapine & le brigandage juſqu'aux
excès

Digitized by Google

„ excès les plus criants... „ Le Solitaire, à ces mots, s'apperçut que le fils de Davila baiſſoit les yeux, & que la rougeur de la honte ſe répandoit ſur ſon viſage. „ Pardonne, lui dit-il, jeune hom-„ me. Je t'afflige. C'eſt le Ciel qui te l'a donné, „ ce pere rigoureux. Tout injuſte qu'il eſt, ne „ ceſſe jamais de l'aimer, de le reſpecter, de le „ plaindre. Seulement ne l'imite pas. „

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent; Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſéparer, s'embraſſent tendrement. „ Adieu. Tu vas revoir „ ton pere, dit le Solitaire au jeune homme; ſou-„ viens-toi du Cacique, daigne penſer à moi. Je „ n'entendrai point tes paroles; mais Dieu ſera „ préſent; & ton cœur lui a juré d'être fidele aux „ Indiens. „

Gonſalve retourne à Panama; & Las-Caſas deſcend le fleuve juſqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant ſon onde dans le ſein du vaſte Océan.

CHAPITRE XVI.

DOM Pere Davila pleuroit l'héritier de son nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du désespoir. En le voyant, il se livra à tous les transports de la joie. „ Le Ciel, lui dit-il, ô mon fils, le „ Ciel te rend aux vœux d'un pere. Mais tous „ ces braves Castillans qui t'accompagnoient, „ que sont-ils devenus? — Ils sont morts, répondit Gonsalve. Les Indiens poursuivis, nous ont „ enfin résisté ; & nous avons succombé sous le „ nombre. Ils me tenoient captif; ils ont su qui „ j'étois; & leur Chef m'a laissé la vie, & m'a „ rendu la liberté. O mon pere! si vous m'aimez, „ qu'un procédé si généreux vous touche & vous „ désarme..... „ Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaste & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils se défendissent encore, il ne cherchoit que le moyen d'achever leur ruine, sans être sensible au bienfait qui seul auroit dû le toucher. „ Oui je reconnoîtrai „ ce qu'ont fait pour toi les Sauvages. Dis-moi où „ tu les a laissés, & où s'est passé le combat. „

„ Il seroit mal-aisé de retrouver mes traces „ dans ces déserts, lui répondit Gonsalve; & je „ me suis laissé conduire, sans savoir moi-même „ où j'allois, d'où je venois...... „

„ J'entends, reprit le pere, en observant son

„ trouble : ils t'ont fait promettre sans doute de „ ne pas m'indiquer leur marche & leur retraite, „ & tu te crois lié par tes serments? „

„ Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit le „ jeune homme; & je leur dois assez pour ne pas „ les trahir. „

„ Des nœuds plus sacrés vous engagent à votre „ Dieu, à votre Roi, à votre patrie, à moi-même, „ insista le tyran. Vous avez vu tomber sous les „ coups des Sauvages la moitié des miens; voulez- „ vous qu'ils en exterminent le reste? En vous lais- „ sant la vie, ont-ils brisé leurs arcs? ont-ils pro- „ mis de ne plus tremper leurs traits dans ce venin „ mortel qu'ils ont inventé, les perfides? Obéissez „ à votre pere, & demain soyez prêt à nous ser- „ vir de guide, car je veux marcher sur leurs pas. „

Gonsalve, réduit au choix, ou de trahir les Sauvages, ou de tromper son pere, ou de refuser d'obéir, prit le parti de la franchise, & déclara que de sa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ses bienfaiteurs. Davila devint furieux, mais son fils, avec modestie, soutint sa résolution; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Lucques fut choisi pour ce ministere odieux. Il alla trouver le jeune homme. „ Davila, „ lui dit-il d'un ton affectueux & d'un air péné- „ tré, vous ferez mourir votre pere. Il vous aime; „ j'ai vu couler pour vous ses larmes paternelles;

„ & vous ne lui êtes rendu que pour l'accabler „ de douleur. — Ah! répondit le jeune homme, „ qu'il me demande ma vie, & non pas une tra- „ hiſon. — Si c'étoit une trahiſon, feroit-ce moi, „ dit le perfide, qui vous preſſerois d'obéir? Le „ ſort des Indiens me touche autant que vous. Mais „ en irritant votre pere, vous les perdez; & c'eſt ſur „ eux que ſa colere tombera. Il eſt mortellement „ bleſſé de votre réſiſtance. Mon fils me mépriſe & „ me hait, dit-il: plus attaché à ce Peuple barbare, „ qu'à ſon Prince, qu'à moi, & qu'à ſon Dieu „ lui-même, il ne connoît plus qu'un devoir, „ celui de la rebellion: il n'oſe ſe fier à ma re- „ connoiſſance; & il me croit moins généreux qu'un „ miſérable Indien. Non, Davila, ce n'étoit pas „ ainſi qu'il falloit ſervir les Sauvages. Touché de „ leur humanité, & plus ſenſible encore à votre „ confiance, je ſais que votre pere ſe fût laiſſé flé- „ chir. Mais ſi, par eux, il a perdu l'eſtime & l'a- „ mour de ſon fils, peut-il leur pardonner jamais. „

„ Non, il n'a rien perdu de ſes droits ſur mon „ cœur, reprit Gonſalve: mon reſpect, mon „ amour pour lui ſont les mêmes. Qu'il daigne ne me „ demander rien que d'innocent & de juſte, il eſt „ bien ſûr d'être obéi. Mais que veut-il de moi? „ & pourquoi s'obſtiner à me rendre ingrat & per- „ fide? S'il veut pourſuivre encore ce Peuple mal- „ heureux, ce n'eſt pas à moi d'éclairer ſes re- „ cherches impitoyables; & s'il conſent à l'épar-

„ gner, il n'a pas besoin de savoir en quels lieux „ il respire en paix. Pour prix du salut de son fils, „ les Sauvages ne lui demandent que de vivre „ éloignés de lui, & inconnus, s'il est possible. „ L'oubli sera pour eux le plus grand de tous les „ bienfaits. „

„ Vous ne pensez donc pas, lui dit Fernand, „ que répandus dans les forêts, on ne peut les inſ- „ truire; qu'ils vivent sans culte & sans loix? — „ Ils sont Chrétiens, dit le jeune homme. Qu'on „ leur laisse adorer, dans leur simplicité, un Dieu „ qu'ils servent mieux que nous. — Ils sont Chré- „ tiens! Ah! s'il est vrai, reprit le fourbe, dou- „ tez-vous qu'on n'use envers eux d'indulgence & „ de ménagement? reposez-vous sur moi du soin „ du salut de nos freres. Je les protégerai; je les „ porterai dans mon sein. — Hé bien, protégez- „ les, en obtenant qu'on les oublie. Ils ne deman- „ dent rien de plus. „

„ Ah! Gonsalve, vous voulez donc être chargé „ d'un parricide! Ils sortiront de leurs forêts, ils „ nous dresseront des embûches; votre pere, que „ sa valeur expose, y tombera: ce sera vous qui „ l'aurez livré en leurs mains. La fleche empoi- „ sonnée qui percera son cœur, ce sera vous qui „ l'aurez lancée. „

A ces mots, Gonsalve frémit. Mais, se rappellant Las-Casas: „ M'auroit-il conseillé un crime, dit-il en lui-même? Ah! je sens que la nature

eſt d'accord avec lui. Ceſſez de me tenter, reprit„ il, en parlant au fourbe. La voix intime de mon „ cœur s'éleve contre vos reproches, & me parle „ plus haut que vous. „

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de ſon odieuſe entremiſe, dit à Davila que ſon fils étoit tombé dans l'endurciſſement; qu'il falloit qu'on l'eût perverti; & que tant d'obſtination étoit au-deſſus de ſon âge.

Dès ce moment Gonſalve, odieux à ſon pere, pleuroit nuit & jour ſon malheur.

„ Va-t'en, fils indigne de moi, lui dit ce pere „ inexorable, après une nouvelle épreuve; va-„ t'en. Fuis loin de moi. Je ne veux plus ſouf-„ frir tes outrages, ni ta préſence. Malheur à „ ceux qui de mon fils, d'un fils obéiſſant, reſ-„ pectueux, fidele, ont fait un rebelle obſtiné. „

„ Ah! mon pere, dit le jeune homme, en „ tombant à ſes pieds, tout baigné de ſes larmes, „ eſt-il poſſible que le refus d'être ingrat, perfide „ & parjure, m'attire un ſi dur traitement? Qu'e-„ xigez-vous de moi? Quelle haine obſtinée por-„ tez-vous à ces malheureux? Ah ſi vous aviez „ vu leur Roi, briſer ma chaîne, m'embraſſer, „ m'appeller ſon ami, ſon frere, me demander „ avec douceur quel mal ils nous ont fait, & pour-„ quoi l'on oublie qu'ils ſont des hommes comme „ nous; vous-même, oui vous-même, mon pere, „ vous me feriez un crime de l'infidélité dont

„ vous me faites une loi. Il m'eſt affreux de vous „ déplaire; mais il me feroit, je l'avoue, plus affreux de vous obéir. Ne me réduiſez point à ces „ extrêmités. Ayez pitié d'un fils que votre haine „ accable, & qui même, en vous irritant, ſe croit „ digne de votre amour. — Non, je n'ai plus de „ fils, & tu n'as plus de pere. Délivre-moi d'un „ traître que je ne puis ſouffrir. „

Gonſalve, abattu, conſterné, ſortit du palais de ſon pere, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour ſon exil. „ Les forêts, les cavernes „ qui recelent ſans doute les lâches qu'il m'a préférés, répondit le pere inflexible. „

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; & en s'en allant, à travers le vaſte ſilence des bois, il pleuroit; mais il ſe diſoit à lui-même: „ Je déſobéis à mon pere, je l'afflige & l'irrite au „ point qu'il m'éloigne à jamais de lui; & je ne „ ſens dans ma douleur aucune atteinte de remords; au lieu qu'en lui obéiſſant, & en pourſuivant les Sauvages, mon cœur en étoit dévoré. „ Il eſt donc des devoirs plus ſaints que la ſoumiſſion aux volontés d'un pere? Notre premiere „ qualité, ſans doute, eſt celle d'homme : notre „ premier devoir eſt d'être humain. „

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de ſon âge ne lui permirent pas de voir le piege qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages, qui dans ce lieu même

l'avoient vu avec Las-Cafas, ne fe défioient pas de lui : il leur avoua fon malheur, fans en diffimuler la caufe. „ Eh bien, lui dirent-ils, pourquoi, „ fi tu ne veux que vivre en paix & fans reproche, ne pas retourner au vallon. Une cabane, „ une douce compagne, notre amitié, ton innocence feront tes biens. Suis-nous : le Cacique aura „ foin de te faire oublier l'injuftice d'un mauvais „ pere. „ Il fuivit ce confeil funefte. Mais lorfqu'il eut percé l'obfcurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, fon cœur foulagé commençoit à fentir renaître la joie, quels furent fon étonnement & fa douleur, de fe voir tout-à-coup entouré d'Efpagnols qui lui ordonnoient, au nom du Vice-Roi fon pere, de retourner avec eux à Crucès ! A la vue des Efpagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, fe fauverent dans le vallon, & y répandirent l'alarme. Dès ce moment plus de fûreté pour le Cacique & pour fon Peuple : leur afyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, remené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoins de fon innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'Ifle Efpagnole. Il fit demander à fon pere qu'il lui fût permis d'y paffer, pour lui épargner, difoit-il, le fpectacle de fa douleur. Le pere y confentit, foit pour fe délivrer d'un témoin dont la vue l'accuferoit fans ceffe, foit pour lui laiffer exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de fes regrets. „ Ah !

„ dit Gonsalve en quittant ce rivage, je ne reverrai plus mon pere. Il m'a surpris; il m'a rendu parjure & traître aux yeux de mes amis. Non! je ne le reverrai plus. „

Il arrive à l'Isle Espagnole; il demande où est Las-Casas; il va se jetter dans son sein, & lui dit son malheur, qu'il appelle son crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable & consterné.

„ Mon ami, lui dit Las-Casas après l'avoir entendu, vous avez fait une imprudence: mais votre cœur est innocent. Ce doit être un supplice affreux pour un fils honnête & sensible, de voir les maux que fait son pere. Vous n'en serez plus le témoin. Désormais rendu à vous-même, c'est en Espagne qu'il faut aller vous offrir à votre patrie; &, si elle a besoin de votre sang, le verser pour elle sans crime contre de justes ennemis. Sollicitez votre départ, & attendez ici que le Roi y consente. „

Gonsalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux Solitaire, sentit son courage renaître, & il resta auprès de son ami, en attendant que le Monarque lui eût permis de quitter ces bords.



CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile; & déja loin du rivage de l'Isthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course étoit pénible & lente; la disette le menaçoit; & il fallut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages (*a*); mais il trouva partout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, & se présentent au combat. Le feu des armes les disperse; mais leur courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage; & tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse; leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par sa valeur & sa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur & d'effroi retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils, couverts de sang & de poussiere, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent : „ C'en est fait, mon pere, c'en est fait; „ nous sommes perdus. — Hé quoi! dit le vieil- „ lard, en soulevant sa tête, sont-ils en si grand „ nombre, ou sont-ils immortels? Est-ce la race „ de ces géants (*b*), qui, du temps de nos Peres,

„ étoient descendus sur ces bords? — Non, lui ré-
„ pond l'un de ses fils; ils sont en petit nombre, &
„ semblables à nous, à la réserve d'un poil épais,
„ qui leur couvre à demi la face; mais sans doute
„ ce sont des Dieux : car les éclairs les environ-
„ nent, le tonnerre part de leurs mains : nos amis,
„ écrasés, nous ont couverts de leur sang : en voilà
„ les marques fumantes. „

„ Je veux demain les voir de près : portez-moi,
„ dit le vieux Cacique, sur cette roche escarpée,
„ d'où j'observerai le combat. „

Les Indiens, dès le point du jour, se rassemblerent dans la plaine. Les Castillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; sous lui commandoit Aléon, plus superbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Espagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baissés, son visage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié : on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le signal des Indiens; & à l'instant une nuée de fleches obscurcit l'air sur la tête des Castillans. Mais de ces fleches égarées, presque aucune, en tombant, ne porta son atteinte. Pizarre se laisse approcher, & fait sur eux un feu terrible, dont tous les coups sont meurtriers: ceux du canon font des vuides affreux dans la masse profonde des bataillons sauvages. Trois fois elle en est ébranlée; mais la présence du vieux Cacique

ſoutient le courage des ſiens. Ils s'affermiſſent, ils s'avancent, & ſe déployant ſur les ailes, ils vont envelopper le petit nombre des Caſtillans. Pizarre fond ſur eux avec ſon eſcadron rapide; & ces flots épais d'Indiens ſont entr'ouverts & diſſipés. Leur fuite ne préſente plus que le pitoyable ſpectacle d'un maſſacre d'hommes épars, qui, déſarmés & ſuppliants, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes ſervirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce déſaſtre d'un œil penſif & morne. Il a vu le plus jeune de ſes fils briſé comme un roſeau, par la foudre des Caſtillans. Son cœur paternel en a été meurtri; mais l'impreſſion de ce malheur domeſtique eſt effacée par le ſentiment plus profond de la calamité publique. Il fait raſſembler autour de lui ſes Indiens, & il leur dit: „ Enfants du tigre „ & du lion, il faut avouer que ces brigands nous „ ſurpaſſent dans l'art de nuire. Ce feu meurtrier, „ ces tonnerres, ces animaux rapides qui combat- „ tent ſous l'homme, tout cela eſt prodigieux. „ Mais revenez de l'étonnement que vous cauſent „ ces nouveautés. L'avantage du lieu & du nom- „ bre eſt à vous; profitez-en. Qui vous preſſe d'al- „ ler vous jetter en foule au devant de vos enne- „ mis? Pourquoi leur diſputer la plaine? Eſt-elle „ couverte de moiſſons? Ne voyez-vous pas la fa- „ mine, avec ſes dents aiguës & ſes ongles tran-

„ chants, qui se traîne vers eux? Elle va les saisir, sucer tout le sang de leurs veines, & les „ laisser étendus sur le sable, exténués & défaillants. Tenez-vous en défense, mais dans l'étroit „ vallon qui serpente entre ces collines. Là, s'ils „ viennent vous attaquer, nous verrons quel usage „ ils feront de ces foudres, & de ces animaux „ qui combattent pour eux. „

Le sage conseil du vieillard fut exécuté la nuit même; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Espagnols, épouvantés du silence & de la solitude qui regnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis, que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il résolut de les poursuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit postés par intervalle, & en petit nombre. „ Vous êtes assurés, dit-il, d'échapper à „ vos ennemis; & les fatiguer, c'est les vaincre. „ Protégés contre leurs tonnerres par les angles „ de ces collines vous les attendrez au détour. „ Là, je vous demande, non pas de tenir ferme „ devant eux, mais de lancer de près votre pre- „ miere fleche, & de fuir jusqu'au poste qui vous „ succéde & qui les attend au détour. Je me tien- „ drai au dernier défilé; & vous vous rallierez à „ moi. „ Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au pre-

mier détroit du vallon, il part une volée de fleches; & l'arc à peine est détendu, les Indiens sont dissipés. On les poursuit; & on rencontre une nouvelle troupe, qui se dissipe encore, après avoir lancé ses traits.

Pizarre, frémissant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque instant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à son escadron de le suivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir sous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; & l'escadron, après une course inutile, est assailli de traits lancés comme par d'invisibles mains.

Les Castillans s'irritent de voir couler leur sang, moins furieux encore de leurs blessures que de celles de leurs coursiers. Celui de Pizarre, à travers sa criniere épaisse & flottante, a senti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui est resté dans la plaie, il agite ses crins sanglants; il se dresse, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, est renversé sur la poussiere. Mais d'un cri menaçant, dont les forêts retentissent, il étonne & rend immobile le coursier tremblant à sa voix. En se relevant, il commande à la moitié des siens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, sur la pente des deux collines, & d'en chasser les Indiens. On lui obéit, on les attaque; & soudain ils sont dispersés.

On les poursuivoit; & Pizarre recommandoit sur-

tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances; car ces Peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit: „ Laiſ-
„ ſez-moi. Sans me ſauver, vous vous perdriez
„ vous-mêmes. Laiſſez-moi. Je n'ai plus que quel-
„ ques jours à vivre. Ce n'eſt pas la peine de pri-
„ ver vos enfants de leurs peres, & vos femmes de
„ leurs époux. Si mon fils demande pourquoi vous
„ m'avez abandonné, répondez-lui que je l'ai
„ voulu. „

„ Tu as raiſon, dirent-ils. Tu fus toujours le
„ plus ſage des hommes. „ A ces mots, l'ayant dépoſé au pied d'un arbre, ils l'embraſſerent en pleurant, & ſe ſauverent dans les bois.

Les Eſpagnols arrivent; le vieillard les regarde ſans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où eſt la retraite des Indiens? Il montre les bois. Ils lui demandent où eſt le toit qu'il habite? Il montre le ciel. Ils lui propoſent de le porter dans ſa demeure; & d'un coup d'œil fier & moqueur, il fait ſigne que c'eſt la terre.

Pour l'obliger à rompre ce ſilence obſtiné, d'abord ils employerent les careſſes perfides; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces; il

n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin se change en fureur. Ils dressent aux yeux du vieillard tout l'appareil de son supplice. Il y jette un œil de mépris. „ Les insensés, disoit-il avec „ un sourire amer & dédaigneux, ils pensent rendre la mort effrayante pour la vieillesse! Ils prétendent imaginer un plus grand mal que de „ vieillir! „ Les Castillans, outrés de ses insultes, l'attacherent à un poteau, & allumerent à l'entour un feu lent, pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : son visage, où se peint la fierté d'une ame libre, devient auguste & radieux; & il commence son chant de mort.

„ Quand je vins au monde, dit-il, la douleur „ se saisit de moi; & je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau voir que tout souffroit, que „ tout mouroit autour de moi, j'aurois voulu, „ moi seul, ne pas souffrir; j'aurois voulu ne pas „ mourir; & comme un enfant que j'étois, je me „ livrois à l'impatience. Je devins homme; & la „ douleur me dit : Luttons ensemble. Si tu es le „ plus fort, je céderai; mais si tu te laisses abattre, „ je te déchirerai, je planerai sur toi, & je battrai „ des ailes, comme le vautour sur sa proie. S'il est „ ainsi, dis-je à mon tour, il faut lutter ensemble; & nous nous prîmes corps à corps. Il y a „ soixante ans que ce combat dure, & je suis debout, & je n'ai pas versé une larme. J'ai vu mes amis

„ amis tomber sous vos coups; & dans mon cœur
„ j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écrasé à
„ mes yeux; & mes yeux paternels ne se sont
„ point mouillés. Que me veut encore la douleur?
„ Ne sait-elle pas qui je suis? La voilà qui, pour
„ m'ébranler, rassemble enfin toutes ses forces; &
„ moi, je l'insulte, & je ris de lui voir hâter mon
„ trépas, qui me délivre à jamais d'elle. Viendra-
„ t'elle encore agiter ma cendre? La cendre des
„ morts est impalpable à la douleur. Et vous, lâ-
„ ches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver, vous
„ vivrez; vous serez sa proie à votre tour. Vous
„ venez pour nous dépouiller; vous vous arracherez
„ nos misérables dépouilles. Vos mains, trempées
„ dans le sang Indien, se laveront dans votre sang;
„ & vos ossements & les nôtres, confusément épars
„ dans nos champs désolés, feront la paix, repo-
„ seront ensemble, & mêleront leur poussiere,
„ comme des ossements amis. En attendant, brû-
„ lez, déchirez, tourmentez ce corps, que je vous
„ abandonne; dévorez ce que la vieillesse n'en a
„ pas consumé. Voyez-vous ces oiseaux voraces
„ qui planent sur nos têtes? vous leur dérobez
„ un repas; mais vous leur engraissez une autre
„ proie. Ils vous laissent encore aujourd'hui vous
„ repaître; mais demain ce sera leur tour.„

Ainsi chantoit le vieillard; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ses insultes. Un Espagnol (c'étoit Moralès) ne put soutenir plus

long-temps les invectives du Sauvage. Il saisit l'arc qu'on lui avoit laissé, le tendit, & perça le vieillard d'une fleche. L'Indien, qui se sentit mortellement blessé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille : „ Ah! jeune homme, dit-il, jeune „ homme, tu perds, par ton impatience, une belle „ occasion d'apprendre à souffrir! „ Il expira; & les Espagnols, consternés, passerent la nuit dans les bois, sans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, & au bruit du signal que fit donner Pizarre, qu'ils se rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du Ciel avoit choisi sa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

NOTES.

(a) L'abord *de ces côtes sauvages.*] On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

(b) *Est-ce la race de ces géants.*] Voyez Garcil. Liv. 9, chap. 9.

CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ses compagnons découragés, marquoit encore de la constance, & cachoit, sous un front serein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais se voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les fleches des Sauvages, ils remontent sur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'industrie & la paix : c'est la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple est en petit nombre. Les Espagnols y descendent; & ce Peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hospitalité. Mais lui-même, exposé sans cesse aux ravages de ses voisins, il avoue à ses hôtes que chez lui leur asyle seroit mal assuré. „ Etrangers, leur dit le Cacique, la nature, qui nous a „ fait doux & paisibles, nous a donné des voisins „ féroces. Dites-nous si par-tout de même les bons „ sont en proie aux méchants. — Chez nous, lui „ dit Pizarre, le Ciel a réuni la douceur avec l'au„ dace, la force avec la bonté. — Retournez donc „ chez vous, lui dit tristement le Cacique; car les „ bons, parmi nous, sont foibles & timides, & les „ méchants, forts & hardis. „ Pizarre l'en crut aisément, & il se retira dans une isle voisine (*), où,

(*) L'isle *del Gallo*.

peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques secours.

Mais tout avoit changé sur l'Isthme. Davila n'avoit pu survivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par son fils. Il étoit mort dans les angoisses du remords & du désespoir. Son successeur (*) s'étoit laissé persuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui-même il ne s'obstinoit dans sa malheureuse entreprise que par un orgueil insensé. Il fit donc partir deux vaisseaux, sous la conduite d'un Castillan, nommé Tafur, pour ramener les mécontents.

A la vue de ces vaisseaux, qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre tressaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

„ Je ne sais, dit-il à Tafur, qui lui déclaroit „ l'ordre dont il étoit chargé, quel est le fourbe „ qui, pour me nuire, a fait parler mes compa„ gnons; mais, quel qu'il soit, il en impose. Ces „ nobles Castillans s'attendoient, comme moi, à „ des périls, à des travaux dignes d'éprouver leur „ constance. Si l'entreprise n'eût demandé que des „ cœurs lâches & timides, on l'auroit achevée „ avant nous, & sans nous. C'est parce qu'elle est „ pénible, qu'elle nous est réservée : les dangers „ en feront la gloire, quand nous les aurons sur„ montés. On a donc fait injure à mes amis, lors-

(*) Pedre de Los-rios.

„ qu'on a dit au Vice-Roi de l'Isthme, qu'ils
„ vouloient se déshonorer. Pour moi, je n'en re-
„ tiens aucun. De braves gens, tels que je les crois
„ tous, ne demanderont qu'à me suivre; & les
„ hommes sans cœur, s'il y en a parmi nous, ne
„ méritent pas mes regrets. Faites tracer une ligne
„ au milieu de mon vaisseau. Vous serez à la
„ proue; je serai à la poupe avec tous mes compa-
„ gnons. Ceux qui voudront se séparer de moi,
„ n'auront qu'un pas à faire de la gloire à la
„ honte. „

Tafur accepta ce défi; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorsqu'il vit presque tous les siens passer du côté de Tafur! Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à son tour; & voyant sur son front une noble tristesse, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné: „ Castillans, voyez qui nous abandonnons!
„ Je ne puis m'y résoudre; & j'aime mieux mourir
„ avec cet homme-là, que de vivre avec des per-
„ fides. Adieu. „ A ces mots, il repasse du côté de Pizarre, & jure, en l'embrassant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques-uns l'imiterent: ce fut le petit nombre; mais leur malheureux chef n'en fut que plus sensible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déserteurs ni plainte, ni reproche; mais, lorsqu'il vit que douze Castillans vouloient bien lui

rester fideles, résolus à mourir pour lui plutôt que de l'abandonner, son cœur soulagé s'attendrit ; il les embrasse ; & la reconnoissance lui fait verser des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. „ Tu „ vois, dit-il à Tafur, que mon navire, brisé, „ s'entr'ouvre & va périr ; laisse-moi l'un des tiens. „ Tafur lui refusa durement sa priere. „ Je puis vous „ ramener, dit-il ; mais je ne puis rien de plus.— „ Ainsi, lui dit Pizarre, on met de braves gens „ dans la nécessité du choix, entre leur déshonneur „ & leur perte inévitable ! Va, notre choix n'est „ pas douteux. Laisse-nous seulement des muni- „ tions & des armes. Celui qui t'envoie aura honte „ de nous avoir abandonnés. „

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut prêt de tomber dans le plus affreux désespoir. Il se vit presque seul, sur des mers inconnues, & dans un nouvel univers ; abandonné de sa patrie, foible jouet des éléments, en butte à des dangers horribles, en proie à ces Peuples sauvages, dont il falloit attendre ou la vie, ou la mort. Son ame eut besoin de toutes ses forces, pour soutenir la pesanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne silence ; & le héros, pour relever leur courage abattu, rappella tout le sien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils suivoient des yeux les voiles de Tafur ; & s'enfonçant avec eux dans l'isle : „ Mes amis, sé-

„ licitons-nous, leur dit-il, d'être délivrés de cette
„ foule d'hommes timides, qui nous auroient mal
„ secondés. La fortune me laisse ceux que j'aurois
„ choisis. Nous sommes peu, mais tous détermi-
„ nés, mais tous unis par l'amitié, la confiance
„ & le malheur. Ne doutez pas qu'il ne nous vienne
„ des compagnons jaloux de notre renommée; car
„ dès ce moment elle vole aux bords d'où nous
„ sommes partis : les déserteurs vont l'y répandre.
„ Oui, mes amis, quoi qu'il arrive, treize hom-
„ mes, qui, seuls délaissés sur des bords incon-
„ nus, chez des peuples féroces, persistent dans le
„ grand dessein de les vaincre & de les dompter,
„ sont déja bien sûrs de leur gloire. Qui nous a
„ rassemblés ? La noble ambition de rendre nos
„ noms immortels ? Ils le sont : l'événement mê-
„ me est désormais indifférent. Heureux ou mal-
„ heureux, il sera vrai du moins que nous aurons
„ donné au monde un exemple encore inoui d'au-
„ dace & d'intrépidité. Plaignons notre patrie d'a-
„ voir produit des lâches; mais félicitons-nous de
„ l'éclat que leur honte va donner à notre valeur.
„ Après tout, que hazardons-nous ? La vie ? Et
„ cent fois, à vil prix, nous en avons été prodi-
„ gues. Mais, avant de la perdre, il est pour nous
„ encore des moyens de la signaler. Commençons
„ par nous procurer un asyle moins exposé aux
„ surprises des Indiens. Ici nous manquerions de
„ tout. L'isle de la Gorgone est déserte & fertile;

„ la vue en eſt terrible, & l'abord dangereux; l'In-
„ dien n'oſe y pénétrer; hâtons-nous d'y paſſer:
„ c'eſt là le digne aſyle de treize hommes abandonnés, & ſéparés de l'univers. „

L'iſle de la Gorgone eſt digne de ſon nom. Elle eſt l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugiſſent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, preſque ſans relâche, des pluies orageuſes, des grêles meurtrieres, parmi les foudres & les éclairs; des montagnes couvertes de forêts ténébreuſes, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tiſſu, impénétrable à la clarté; des vallons fangeux, où ſans ceſſe roulent d'impétueux torrents; des bords hériſſés de rochers, où ſe briſent, en gémiſſant, les flots émus par les tempêtes; le bruit des vents dans les forêts, ſemblable aux hurlements des loups, & au glapiſſement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent ſous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vaſtes replis embraſſent la tige des arbres; une multitude d'inſectes, qu'engendre un air croupiſſant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle eſt l'iſle de la Gorgone, & tel fut l'aſyle où Pizarre vint ſe réfugier avec ſes compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aſpect de ce noir ſéjour, & Pizarre en frémit lui-même; mais il n'avoit point à choiſir. Son vaiſſeau n'eût pas réſiſté à une courſe plus longue. En abordant, il déguiſa

donc, ſous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit ſaiſi.

Son premier ſoin fut de chercher une colline, où la terre ne fût jamais inondée, & qui, voiſine de la mer, permît de donner le ſignal aux vaiſſeaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie; & le ſommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, & y éleva des cabanes, environnées d'une enceinte.

„ Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature
„ eſt ſauvage, mais féconde. Les bois y ſont peu-
„ plés d'oiſeaux; la mer y abonde en poiſſons;
„ l'eau douce y coule des montagnes. Parmi les
„ fruits que la nature nous préſente, il en eſt d'aſ-
„ ſez ſavoureux pour tenir lieu de pain. L'air eſt
„ humide dans les vallons; il l'eſt moins ſur cette
„ éminence; & des feux ſans ceſſe allumés vont le
„ purifier encore. Sous des toits épais de feuilla-
„ ges, nous ſerons garantis de la pluie & des vents.
„ Quant à ces noirs orages, nous les contemple-
„ rons comme un ſpectacle magnifique; car les
„ horreurs de la nature en augmentent la majeſté.
„ C'eſt ici qu'elle eſt impoſante. Ce déſordre a
„ je ne ſais quoi de merveilleux qui agrandit l'a-
„ me, & l'affermit en l'élevant. Oui, mes amis,
„ nous ſortirons d'ici avec un ſentiment plus ſu-
„ blime & plus fort de la nature & de nous-mêmes.
„ Il manquoit à notre courage d'avoir été mis à

„ l'épreuve du choc de ces fiers éléments. Du reſte, n'imaginez pas que leur guerre ſoit ſans relâche : nous aurons des jours plus ſereins ; & pendant le ſilence des vents & des tempêtes, le ſoin de notre ſubſiſtance ſera moins pour nous un travail, qu'un exercice intéreſſant. „

Ce fut ainſi que d'un ſéjour affreux, Pizarre fit à ſes compagnons une peinture conſolante. L'imagination empoiſonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Caſtillans eurent bientôt conſtruit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils ſe donnoient, non loin du bord, l'utile amuſement d'une pêche abondante. La chaſſe ne l'étoit pas moins : car, avant que les animaux d'un naturel doux & timide, aient appris à connoître l'homme, ils ſemblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ſes pieges, & vont au-devant de ſes coups. Ce n'eſt qu'après avoir éprouvé mille fois ſa malice & ſa perfidie, qu'épouvantés de ſon approche, ils s'inſtruiſent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, ſans que Pizarre & ſes compagnons viſſent paroître aucun vaiſſeau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, ſe fatiguoient à parcourir la ſolitude immenſe d'une mer ſans rivages. Tous les jours l'eſpérance renaiſſoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre ſeul les relevoit, les animoit à la conſtance. „ Don-

„ nons à nos amis le temps de pourvoir à tout, „ difoit-il. Je crains moins leur lenteur que leur „ impatience. Le vaiffeau que j'attends feroit trop „ tôt parti, s'il ne m'apportoit que des hommes „ levés à la hâte & fans choix. S'il eft chargé de „ braves gens, il mérite bien qu'on l'attende. „

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il infpiroit. La rigueur du climat de l'ifle, fon influence inévitable fur la fanté de fes amis, la ruine de fon vaiffeau, que la vague battoit fans ceffe, & qu'elle achevoit de brifer, l'incertitude & la foibleffe du fecours qu'il pouvoit attendre, fon état préfent, l'avenir pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans fon ame un noir tourbillon de penfées, où quelques lueurs d'efpérance fe laiffoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, fe laffoient de fouffrir. L'air humide qu'ils refpiroient, & dont ils étoient pénétrés, dépofoit dans leur fein le germe d'une langueur contagieufe; & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. „ Nous ne te demandons, difoient-ils à Pizarre, „ qu'un climat plus doux & plus fain. Fais-nous „ refpirer; fauve-nous de cette maligne influence; „ allons chercher des hommes qu'on puiffe fléchir, ou combattre; oppofe-nous des ennemis „ fur qui du moins, en expirant, nous puiffions venger notre mort. „

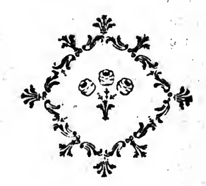
Pizarre céde à leurs inftances; & des débris de

leur navire, il leur fait conſtruire une barque, pour regagner le Continent. Mais, lorſqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, appercevoir dans le lointain les voiles d'un vaiſſeau. Il pouſſe un cri de ſurpriſe & de joie; & tous les yeux ſe tournent vers le nord. Ce n'eſt d'abord qu'une foible apparence: on craint de ſe tromper; on doute ſi ce qu'on a pris pour la voile, n'eſt pas un nuage léger : on obſerve longtemps encore; & peu à peu l'eſpérance, en croiſſant, affoiblit la crainte, comme la lumiere naiſſante pénétre l'ombre, & la diſſipe au crépuſcule du matin. Toute incertitude enfin ceſſe : on diſtingue la voile, on reconnoît le pavillon; & ce rivage, qui n'avoit juſqu'alors répété que des plaintes & des gémiſſements, retentit de cris d'alégreſſe. Mais le vaiſſeau, en abordant, étouffe bientôt ces tranſports. Les Matelots qui le conduiſent, ſont l'unique ſecours qu'on envoie à Pizarre; &, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle; on l'oblige à partir. Il en eſt outré de douleur. „ Hé „ quoi, dit-il, on nous envie juſqu'au triſte hon„ neur de mourir ſur ces bords! „ Et puis, rappellant ſon courage : „ Nous y reviendrons, reprit„ il; & je ne veux m'en éloigner qu'après avoir „ marqué moi-même le rivage où nous deſcen„ drons. „ Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laiſſer un monument de ſa gloire. Il écrivit ſur un rocher, au bas duquel les flots ſe briſent :

Digitized by Google

„ *Ici treize hommes* (& ils étoient nommés) *aban-*
„ *donnés de la nature entiere, ont éprouvé qu'il n'est*
„ *point de maux que le courage ne surmonte. Que*
„ *celui qui veut tout oser, apprenne donc à tout*
„ *souffrir.* „

Alors, montant sur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent jusqu'au rivage de Tumbès.



Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

LÀ, tout ce qui s'offre à leurs yeux, annonce un Peuple induſtrieux & riche. Pizarre fait dire à ce Peuple, qu'il recherche ſon amitié; & bientôt il le voit en foule ſe raſſembler ſur le rivage. Il voit ſon navire entouré de radeaux (*) chargés de préſents : ce ſont des grains, des fruits & des breuvages, dont les vaſes d'or ſont remplis. Senſible à la bonté, à la magnificence de ce Peuple doux & paiſible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes ; mais ſes compagnons s'applaudiſſent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, ſans défiance, comme ſans artifice, ſollicitoient les Caſtillans à deſcendre ſur le rivage. Pizarre le permit, mais ſeulement à deux des ſiens, à Candie & à Molina. À peine ſont-ils deſcendus, qu'une foule empreſſée & careſſante les environne. Le Cacique lui-même les conduit dans ſa ville, les introduit dans ſon palais, & leur fait parcourir les demeures tranquilles de ſes citoyens fortunés. Ces hommes ſimples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis; & avec l'ingénuité, la ſécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richeſſes qu'ils auroient dû enſévelir.

„ Quoi de plus touchant, diſoit Molina, que

(*) Ces radeaux s'appelloient des *balzes*.

„ l'innocence de ce Peuple? — Il eſt vrai qu'il eſt
„ ſimple, & facile à civiliſer, diſoit Candie; „ &
cependant, le crayon à la main, au milieu des
Sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs
qui l'environnoient. Les Indiens, enchantés de l'art
ingénieux avec lequel ſa main traçoit comme l'om-
bre de leurs murailles, ne ſe laſſoient pas d'admi-
rer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin
de ſoupçonner que ce fût une perfidie. „ Que faites-
„ vous, lui demande Alonzo? — J'examine, ré-
„ pond Candie, par où l'on peut les attaquer. —
„ Les attaquer? Quoi! dans le moment même qu'ils
„ vous comblent de biens, qu'ils ſe livrent à vous
„ ſans crainte & ſur la foi de l'hoſpitalité, vous
„ méditez le noir projet de les ſurprendre dans leurs
„ murs? Etes-vous aſſez lâche?.... — Et vous, re-
„ prit Candie, êtes-vous aſſez inſenſé pour croire
„ qu'on paſſe les mers, & qu'on vienne d'un monde
„ à l'autre pour s'attendrir, comme des enfants,
„ ſur l'imbécillité d'un Peuple de Sauvages? On
„ feroit de belles conquêtes avec vos timides ver-
„ tus. — Peut-être, dit Alonzo. Mais eſt-ce bien
„ Pizarre qui fait lever le plan de ces murs? —
„ C'eſt lui-même. — J'en doute encore. — Vous
„ m'inſultez. — Je l'eſtime trop pour vous croire. „
Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache
des mains de Candie le deſſein qu'il avoit tracé.

Tout-à-coup, ſe lançant l'un à l'autre un re-
gard de colere, ils écartent la foule; & l'épée

étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, persuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudissoient d'abord, avec les regards de la joie & les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais lorsqu'ils virent le sang couler, ils jetterent des cris perçants de douleur & d'effroi ; & leur Roi, se précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie : „ Arrête ! arrête ! C'est „ mon hôte, c'est mon ami, c'est le sang de ton „ frere que tu fais couler. „ On s'empresse, on les retient, on les désarme, on les mene sur le vaisseau.

Pizarre, instruit de leur querelle, les reprit tous les deux ; mais, quelqu'égalité qu'il affectât dans ses reproches, Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de son ame. Il se rappella les conseils du vertueux Barthelemi ; il se retraça le supplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuste & meurtriere qu'on avoit livrée à ces Peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin, l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage ; & dès-lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il étoit descendu, il fut accueilli par ce Peuple avec une amitié si naïve & si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs.

„ Dans

„ Dans quelques mois peut-être, disoit-il en lui-
„ même, les fertiles bords de ce fleuve, ces champs
„ couverts de moissons, ces vallons peuplés de
„ troupeaux, seront tous ravagés; les mains qui
„ les cultivent seront chargées de chaînes; & de
„ ces Indiens si doux & si paisibles, des milliers
„ seront égorgés, & le reste, réduit au plus dur
„ esclavage, périra misérablement dans les travaux
„ des mines d'or. Peuple innocent & malheureux!
„ non, je ne puis t'abandonner; je me sens atta-
„ ché à toi, comme par un charme invincible. Je
„ ne trahis point ma patrie, en me déclarant l'en-
„ nemi des brigands qui la déshonorent, & en
„ cherchant moi-même à lui gagner les cœurs. „
Telle fut sa résolution; & il écrivit à Pizarre:
„ J'aime les Indiens; je reste parmi eux, parce
„ qu'ils sont bons & justes. Adieu. Vous trouve-
„ rez en moi un médiateur, un ami, si vous res-
„ pectez avec eux les droits de la nature; un en-
„ nemi, si, par la force, le brigandage & la rapine,
„ vous violez ces droits sacrés. „

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages, éclairant leur raison, & jouissant de leurs caresses. „ Racontez à Pizarre ce que vous avez vu,
„ dit-il à ceux qui venoient le chercher, & que
„ mon exemple lui apprenne, que le plus sûr moyen
„ de captiver ces Peuples, c'est d'être juste & bien-
„ faisant. „

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un Peuple naturellement simple & doux, il jouissoit du calme des passions; il respiroit l'air pur de l'innocence; il prenoit plaisir à l'entendre célébrer les vertus des Incas, enfants du Soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuse révolution qui s'étoit faite dans ses mœurs, lorsque, par la raison, plus que par la force des armes, les Incas l'avoient obligé de suivre leur culte & leurs loix. Alonzo, à son tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos usages, des progrès de nos connoissances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à se séparer de ses amis, & à demeurer sur ces bords. „ Ceux „ avec qui je suis venu, lui répondit Alonzo, „ m'ont dit : Allons faire du bien aux habitants „ du nouveau Monde; aussi-tôt je les ai suivis. J'ai „ vu qu'ils ne pensoient qu'à vous faire du mal; „ & je les ai abandonnés. „ Il lui raconta le sujet de sa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnoissance pour lui. Il le regardoit avec une admiration douce & tendre; & il disoit tout bas: „ Il en est digne, il en est plus digne que moi. „ L'heure du sommeil approchoit; le Cacique prit congé d'Alonzo; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain il vient le trouver dès l'aurore. „ Eveille-toi, Roi de Tumbès, lui dit-il, en lui „ présentant son diadême & ses armes, éveille-toi; „ reçois de ma main la couronne. J'y ai bien pensé: „ je te la dois. J'ai ton courage & ta bonté, mais „ je n'ai pas tes lumieres. Prends ma place, regne „ sur nous. Je serai ton premier Sujet. L'Inca l'ap- „ prouvera lui-même. „ Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modestie & de magnanimité, sentit ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la simplicité se touchent, & qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé. Il rendit graces au Cacique, & lui dit: „ Tu es juste & bon: tu dois être aimé de ton Peu- „ ple. Laissons-lui son Roi. D'autres soins doivent „ occuper ton ami. „

Bientôt après, il vit venir les plus heureuses meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui présentoient à l'envi. „ Daigne agréer, lui „ disoient-elles, cette jeune & douce compagne. „ Elle excelle à filer la laine; elle en fait les plus „ beaux tissus. Elle est sensible; elle t'aimera. Tous „ les matins, à son réveil, elle soupire après un „ époux; & du moment qu'elle t'a vu, tu es l'é- „ poux que son cœur desire. Tous mes enfants ont „ été beaux; les siens le seront encore plus; car „ tu seras leur pere; & jamais nos campagnes n'ont „ rien vu de si beau que toi. „

Molina se fût livré sans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence & de l'amour. Mais, se donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager; & ses desseins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du Cacique qu'au-delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil, se partageoient un vaste Empire; & dès-lors il avoit formé la résolution de se rendre à leur Cour. „ L'Inca, Roi de Cusco, lui „ disoit le Cacique, est superbe, inflexible; il se „ fait redouter. Celui de Quito, bien plus doux, „ se fait adorer de ses Peuples. Je suis du nombre „ des Caciques que son pere a mis sous ses loix. „ Alonzo, pour se rendre à la Cour de Quito, demanda deux fideles guides. Le Cacique auroit bien voulu le retenir encore. „ Quoi! si-tôt, tu veux „ nous quitter, lui disoit-il! Et dans quel lieu se„ ras-tu plus aimé, plus révéré que parmi nous? — „ Je vais pourvoir à ton salut, lui répondit Alonzo, „ & engager l'Inca à prendre avec moi ta défense: „ car vos ennemis vont dans peu revenir sur ces „ bords. Mais ne t'alarme point. Je viendrai moi„ même, à la tête des Indiens, te secourir. „ Ce zele attendrit le Cacique; & les larmes de l'amitié accompagnerent ses adieux. Lui-même il choisit les deux guides que son ami lui demandoit; & avec eux Alonzo, traversant les vallées, suivit la rive du Dolé, qui prend sa source vers le nord.

CHAPITRE XX.

APRÈS une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient passer un torrent qui se jette dans l'Emeraude, lorsqu'Alonzo vit ses deux guides interdits & troublés, se parler l'un à l'autre avec des mouvements d'effroi. Il leur en demande la cause. „ Regarde, lui dit l'un d'eux, au sommet de la montagne. Vois-tu ce point noir dans „ le ciel ? Il va grossir, & former un affreux orage. „ En effet, peu d'instants après, ce point nébuleux s'étendit; & le sommet de la montagne fut couvert d'un nuage sombre.

Les Sauvages se hâtent de passer le torrent. L'un d'eux le traverse à la nage, & attache au bord opposé un long tissu de liane (*a*), auquel Alonzo suspendu dans une corbeille d'osier, passe rapidement : l'autre Indien le suit; & dans le même instant, un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse & qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses

que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux, épouvantés, s'élançoient des bois dans la plaine; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissant, voyoient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le linx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent, qui se précipite en bondissant, la déracine & l'entraîne; & le Sauvage, qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre & le consume avec le malheureux qui s'y étoit sauvé.

Cependant Molina s'épuisoit à lutter contre la violence des eaux : il gravissoit dans les ténebres, saisissant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie : car il est des moments d'effroi où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; &, à la lueur des éclairs, il voit une ca-

verne ténébreuse & profonde, dont l'horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre, & là, rendant graces au Ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour; & Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents (*), dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, & dans toutes les veines, un feu qui dévore & consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend; il croit les voir rampant autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, & prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il

(*) Les serpents à sonnettes.

tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, desirant, frémissant de revoir la lumiere, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, & faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette foiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer, justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit pressenti; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se souleve avec lenteur, se courbe, & les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortiroit de son tombeau. Le même orage qui l'avoit jetté dans le péril, l'en préserva : car les serpents en avoient eu autant de frayeur que lui-même; & c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Un jour serein consoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit par-tout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient jusqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres sembloient se hérisser encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vu s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des

monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brisés & de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquoient la trace des torrents; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été submergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux, écoulées, laissoient les bois & les campagnes se ranimer aux rayons du jour naissant. Le ciel sembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui sourire en signe de faveur & d'amour. Tout ce qui respiroit encore, recommençoit à jouir de la vie; les oiseaux, les bêtes sauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais, en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix à grands cris les appelle; ses yeux les cherchent vainement, il ne les revoit plus; & les échos seuls lui répondent. „ Hélas! s'écria-t'il, mes guides! mes amis! c'en est „ donc fait? Ils ont péri sans doute. Et moi, que „ vais-je devenir? „ Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne trouva plus le peu de vivres qu'ils avoient

pris, & dont il sentoit le besoin, par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca, furent ses aliments (*b*).

Aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités; il n'en voyoit aucun indice; son courage étoit épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance & la joie se raniment en lui; l'obscurité de cette route, où des rochers, suspendus sur sa tête, laissent à peine un étroit passage à la lumiere, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui sembloit l'attirer vers un lieu où il espéroit de trouver ses semblables, précipitoit ses pas, & le rendoit insensible à la fatigue & au danger. Il sort enfin de ce sentier profond, & il découvre une campagne, semée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il respire; & tendant les mains au Ciel, il lui rend grace.

A peine a-t'il paru, que des Sauvages l'environnent avec des cris & des transports, qu'il prend pour des signes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas sur leurs visages la simple & naïve douceur des Peuples de Tumbès : leur sourire même est cruel; leur regard lui paroît moins curieux qu'avide; & leur accueil, tout caressant qu'il est, a je ne sais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. „ Indiens, leur dit-il, je suis un „ Etranger, mais un Etranger qui vous aime. Ayez „ pitié de l'abandon où je me vois réduit. „ Com-

me il disoit ces mots, il se voit chargé de liens; les cris d'alégresse redoublent; & il est conduit au hameau. Les femmes sortent des cabanes, tenant par la main leurs enfants. Elles entourent le poteau où Molina est attaché; & on le laisse au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un Peuple d'antropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé; triste présage de son sort! Il entendoit les Sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête; & les chansons des femmes, qui se réjouissoient & qui dansoient autour de lui, ne lui déguisoient pas ce qui alloit se passer. „ Enfants, disoient-elles, chantez : vos peres sont „ tombés sur une bonne proie. Chantez; vous serez „ du festin. „

Tandis qu'elles s'applaudissoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort sur elle-même; il rassembla le peu de forces que lui laissoit la peur dont il étoit saisi; & s'adressant à ces femmes sauvages : „ Lorsque vos enfants, leur dit-il, sont suspendus à vos „ mamelles, & que leur pere les caresse & vous „ sourit avec amour, combien ne seroit pas cruel „ celui qui viendroit, dans vos bras, déchirer le „ fils & le pere, comme vous m'allez déchirer? La „ nature vous a donné des ennemis dans les bêtes „ sauvages; vous pouvez leur livrer la guerre, & „ vous abreuver de leur sang. Mais moi, je suis

„ un homme innocent & paiſible, qui ne vous ai
„ fait aucun mal. Une femme ſemblable à vous,
„ m'a porté dans ſes flancs, & m'a nourri de ſon
„ lait. Si elle étoit ici, vous la verriez, tremblan-
„ te, vous conjurer, par vos entrailles, d'épargner
„ ſon malheureux fils. Réſiſteriez-vous à ſes pleurs,
„ & laiſſeriez-vous égorger un fils dans les bras de
„ ſa mere? La vie eſt pour moi peu de choſe; mais
„ ce qui me touche bien plus, c'eſt le péril qui
„ vous menace, & le ſoin de votre défenſe contre
„ une Puiſſance terrible, qui va venir vous atta-
„ quer. Je le ſavois; j'allois, pour vous, implorer
„ à Quito le ſecours des Incas. Pour vous, je me
„ ſuis expoſé, dans ce pénible & long voyage, au
„ danger d'être pris, d'être déchiré par vos mains.
„ Femmes Indiennes, croyez que je ſuis votre
„ ami, celui de vos enfants, celui même de vos
„ époux. Voulez-vous dévorer la chair de votre
„ ami, boire le ſang de votre frere?„

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant; & par degrés leur cœur farouche étoit ému, & s'amolliſſoit à ſa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puiſſants, lorſqu'ils ſe trouvent réunis : c'eſt la jeuneſſe & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, ſa pâleur s'étoit diſſipée; les roſes de ſes levres & de ſon teint avoient repris tout leur éclat; ſes beaux yeux noirs ne jettoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie : ils étoient

languissants ; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ses longs cheveux, flottantes sur l'ivoire de ses bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante ; & sa taille, dont l'élégance, la noblesse, la majesté formoient un accord ravissant, ne laissoit rien imaginer au-dessus d'un si beau modele. Dans la Cour d'Espagne, au milieu de la plus brillante jeunesse, Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez des Sauvages, le prodige de sa beauté ? Ces femmes y furent sensibles. La surprise fit place à l'attendrissement, l'attendrissement à l'ivresse. Ces enfants qu'elles amenoient pour les abreuver de son sang, elles les prennent dans leurs bras, les élevent à sa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur sourit avec tendresse, & qu'il leur donne des baisers.

Dans ce moment les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes, qu'ils savent aiguiser, ils se jettoient sur la victime, impatients de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçants, & tendant les mains aux Sauvages : „ Arrêtez ! épargnez ce malheureux jeune homme. „ C'est votre ami, c'est votre frere. Il vous aime ; „ il veut vous défendre d'un ennemi cruel, qui „ vient vous attaquer. Il alloit implorer pour vous „ le secours du Roi des montagnes. Laissez-le vivre : il ne vit que pour nous. „ Ces cris, cet

étrange langage étonnerent les Indiens. Mais leur inſtinct féroce les preſſoit. Ils dévoroient des yeux Alonzo, & tâchoient de ſe dégager des bras de leurs compagnes, pour ſe jetter ſur lui. „ Non, ti-„ gres, non, s'écrierent-elles, vous ne boirez pas „ ſon ſang, ou vous boirez auſſi le nôtre. „ Ces hommes farouches s'arrêtent. Ils ſe regardent entr'eux, immobiles d'étonnement. „ Dans quel délire, di-„ ſoient-ils, ce captif a plongé nos femmes! Etes-„ vous inſenſées? & ne voyez-vous pas, que, „ pour s'échapper, il vous flatte? Eloignez-vous, „ & nous laiſſez dévorer en paix notre proie.— „ Si vous y touchez, dirent-elles, nous jurons „ toutes, par le cœur du lion, dont vous êtes „ nés, de maſſacrer vos enfants, de les déchirer à „ vos yeux, & de les dévorer nous-mêmes. „ A ces mots, les plus furieuſes, ſaiſiſſant leurs enfants par les cheveux, & d'une main les tenant ſuſpendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents, & rugiſſoient. Ils en furent épouvantés. „ Qu'il vive, dirent-ils, puiſque vous le voulez; „ & ils dégagerent Alonzo.

„ Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu poſ-„ ſédes l'art des enchantements; mais du moins „ apprends-nous quel ennemi nous menace? — Un „ Peuple cruel & terrible, leur répondit Alonzo. „ — Et tu allois, diſent nos femmes, demander „ au Roi des montagnes de venir à notre ſecours? „ — Oui, c'eſt dans ce deſſein que je ſuis parti de

„ Tumbès; mais j'ai perdu mes guides. — Nous „ t'en donnerons un, qui te menera jusqu'au fleu- „ ve, au bord duquel est un chemin qui remonte „ jusqu'à sa source. Mais assiste à notre festin. „

A ce festin, où des beliers sanglants étoient déchirés, dévorés, comme lui-même il devoit l'être, Alonzo frissonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au Cacique, s'il ne sentoit pas la nature se soulever, lorsqu'il mangeoit la chair ou qu'il buvoit le sang des hommes? „ Par le lion! „ dit le Sauvage, un inconnu, pour moi, n'est „ qu'un animal dangereux. Pour m'en délivrer, je le „ tue; quand je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien là „ que de juste, & je ne fais tort qu'aux vautours. „

Après le festin, le Cacique invitoit Alonzo à passer la nuit dans sa cabane, lorsque les femmes vinrent en foule, & lui dirent: „ Va-t'en. Ils „ sont assouvis; ils s'endorment. N'attends pas „ qu'ils s'éveillent & que la faim les presse. Nous „ les connoissons. Fuis; tu serois dévoré. „ Cet avis salutaire pressa le départ d'Alonzo. Il se mit en chemin avec son nouveau guide, non sans avoir baisé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

NOTES.

(*a*) *UN long tissu de liane.*] Ces ponts s'appellent *tarabites*. La liane est une espece d'osier.

(*b*) *Furent ses aliments.*] L'oca est une racine savoureuse; les mangles & les bananes sont des fruits.

CHAPITRE XXI.

En arrivant au bord de l'Emeraude, il fut surpris de voir à l'autre rive un Peuple nombreux s'embarquer, avec ses femmes & ses enfants, sur une flotte de canots. Il ordonne à son guide de passer à la nage, & de demander à ce Peuple s'il descend vers Atacamès ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir sur l'un de ses canots un étranger, ami des Indiens.

Le Chef de cette colonie lui fit répondre, qu'il remontoit le fleuve ; qu'il ne refusoit point un homme qui s'annonçoit en ami ; & qu'il lui envoyoit un canot, pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de son guide, entre sans défiance dans le canot, & passe à l'autre bord.

„ Tu es Espagnol, & tu t'annonces comme „ l'ami des Indiens, lui dit, en le voyant, le Chef „ de cette troupe de Sauvages ! — Je suis Espagnol, „ lui répondit Alonzo, & je donnerois tout mon „ sang pour le salut des Indiens. C'est leur intérêt „ qui m'engage.... „ Comme il disoit ces mots, ses yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue, Alonzo se trouble ; la surprise, la joie & l'attendrissement suspendent son récit, & lui coupent la voix. Dans

cette

cette image, il entrevoit les traits, il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Casas. „ Ah! „ dit-il, d'une voix tremblante, est-ce lui qu'on „ révére ici comme un Dieu? „ Et il embrasse la statue. „ C'est lui-même, dit le Cacique. Est-il „ connu de toi? — S'il est connu de moi! lui, „ dont les soins, l'exemple & les leçons ont formé „ ma jeunesse! Ah! vous êtes tous mes amis, puis- „ que ses vertus vous sont cheres, & que vous en „ gardez le souvenir. „ A ces mots, il se jette dans les bras du Cacique. „ D'où venez-vous? „ ajouta-t'il; où l'avez-vous laissé? & quel prodige „ nous rassemble? „ Deux freres, qu'une amitié sainte auroit unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé des mouvements plus doux, en se réunissant, après une cruelle absence.

„ Peuple, dit Capana, c'est l'ami de Las-Casas „ que je rencontre sur ces bords. „ Aussi-tôt le Peuple s'empresse à témoigner au Castillan le plaisir de le posséder. „ Tu es l'ami de Las-Casas? viens, „ que nous te servions, „ lui disent les femmes Indiennes; & d'un air simple & caressant, elles l'invitent à se reposer. Cependant l'une va puiser, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le crystal, & revient lui laver les pieds; l'autre démêle, arrange, attache sur sa tête les ondes de ses longs cheveux; l'autre, en essuyant la poussiere dont son visage est couvert, s'arrête & l'admire en silence.

Alonzo attendrit le Cacique en lui faifant l'éloge de Las-Cafas; & le Cacique lui raconta le voyage de l'homme jufte dans le vallon qui leur fervoit d'afyle. „ Hélas! ajouta le Sauvage, le „ croiras-tu? Cet Efpagnol que nous avions fau- „ vé, à la priere de Las-Cafas, c'eft lui qui nous „ a perdus. — Lui? — Lui-même. Le malheu- „ reux vous a trahis! — Oh non; ce jeune hom- „ me étoit bon. Mais fon pere étoit un perfide. Il „ l'a fait épier, comme il revenoit parmi nous; „ & notre afyle découvert, il a fallu l'abandon- „ ner. Las d'être pourfuivis, nous cherchons un „ refuge dans le royaume des Incas. C'eft à Quito „ que nous allons; & pour éviter les montagnes, „ nous avons pris ce long détour. — C'eft auffi à „ Quito que j'ai deffein d'aller, dit Molina; „ & il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les Peuples de ces bords, il avoit réfolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeller à leur fecours „ Ah! lui dit le Cacique, „ je reconnois en toi le digne ami de l'homme „ jufte : il me femble voir dans tes yeux une étin- „ celle de fon ame. Sois notre guide; préfente- „ nous à l'Inca comme tes amis, & réponds-lui „ de notre zele. „

La Colonie s'embarque; on remonte le fleuve; & lorfqu'affoibli vers fa fource, il ne porte plus les canots, on fuit le fentier qui pénétre à travers l'épaiffeur des bois. Les racines, les fruits fauva-

ges, les oiseaux blessés dans leur vol par les fleches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur course, ou pris dans des liens tendus & cachés sous leurs pas, servent de nourriture à ce Peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrents & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la stérilité succéde à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois si touffus, où la terre, trop vigoureuse, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des sables arides, & que des rochers calcinés. Les Indiens en sont épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils sont arrivés sur la croupe de la montagne, il semble qu'un rideau se leve, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des saisons; jamais l'hiver n'a dépouillé ses riants côteaux; jamais l'été n'a brûlé ses campagnes. Le laboureur y choisit le temps de la culture & de la moisson. Un sillon y sépare le printemps de l'automne. La naissance & la maturité s'y touchent; l'arbre, sur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfants & leurs femmes, signes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un spectacle nouveau, que de voir tout un

Peuple demander l'hoſpitalité. L'Inca, dès qu'il lui eſt annoncé, ordonne qu'on l'introduiſe, & qu'on l'amene devant lui. Il ſort lui-même, avec la dignité d'un Roi, de l'intérieur de ſon palais, ſuivi d'une nombreuſe Cour, s'avance juſqu'au veſtibule, & y reçoit ces Etrangers.

Le jeune Eſpagnol, qui marchoit à côté du Cacique, ſaluoit le Monarque, & alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémiſſements & par les cris des Mexicains. „ Ciel! dirent-ils, un de nos op„ preſſeurs! Oui, pourſuivit Orozimbo, je recon„ nois les traits, les vêtements de ces barbares. „ Inca, cet homme eſt Caſtillan. Laiſſe-moi ven„ ger ma patrie. „ En diſant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'Inca mit la main ſur la fleche. „ Cacique, lui dit-il, modérez „ cet emportement. Innocent ou coupable, tout „ homme ſuppliant mérite au moins d'être enten„ du. Parle, dit-il à Molina; dis-nous qui tu es, „ d'où tu viens, ce qui t'amene, ce que tu veux „ de moi. Garde ſur-tout d'en impoſer; & ſi tu „ es Caſtillan, ne ſois point étonné de l'horreur „ que ta vue inſpire à la famille de Montezume. „

„ Ah! s'il eſt vrai, lui dit Alonzo, leur reſ„ ſentiment eſt trop juſte; & ce ſeroit peu de mon „ ſang pour tout celui qu'on a verſé. Oui, je ſuis „ Caſtillan; je ſuis l'un des barbares qui ont porté „ la flamme & le fer ſur ce malheureux Continent; „ mais je déteſte leurs fureurs. Je viens d'aban-

„ donner leur flotte. Je suis l'ami des Indiens. J'ai „ traversé des déserts pour venir jusqu'à toi, & „ pour t'avertir des malheurs dont ta patrie est „ menacée. Inca, si, comme on nous l'assure, la „ justice regne avec toi, si l'humanité bienfaisante „ est l'ame de tes loix, & la vertu de ton empire, „ je t'offre le cœur d'un ami, le bras d'un guer- „ rier, les conseils d'un homme instruit des dan- „ gers que tu cours. Mais si je trouve, dans ces „ climats, la nature outragée par des loix tyran- „ niques, par un culte impie & sanglant, je t'aban- „ donne, & je vais vivre dans le fond des déserts, „ au milieu des bêtes farouches, moins cruelles „ que les humains. Quant au Peuple que je t'a- „ mene, je ne connois de lui que sa vénération „ pour un Castillan, mon ami, & le plus vertueux „ des hommes. Je l'ai trouvé portant l'image de „ ce respectable mortel. La voilà : je l'ai reconnue; „ & dès-lors j'ai été l'ami d'un Peuple vertueux „ lui-même, puisqu'il adore la vertu. C'est par „ ses secours généreux que je suis venu jusqu'à „ toi. Je te réponds qu'il est sensible, intéressant, „ digne de l'appui qu'il implore. Il fuit son pays, „ qu'on ravage; & voilà son Cacique, homme „ généreux, simple & juste, dont tu te feras un „ ami, si tu sens le prix d'un grand cœur. „

La franchise & la grandeur d'ame ont un caractere si fier & si imposant par lui-même, qu'en se montrant, elles écartent la défiance & les soup-

çons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. „ Viens, lui dit-il; le guerrier & l'ami,
„ le courage de l'un, les conseils de l'autre, tout
„ sera bien reçu de moi. Ton estime pour ce Ca-
„ cique & pour son Peuple, me répond de leur foi;
„ & je n'en veux point d'autre gage. „

Il ordonna qu'on eût soin de pourvoir à tous les besoins de ses nouveaux sujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée; & Molina & le Cacique, reçus, logés dans le palais des enfants du Soleil, partagerent la confiance & la faveur du Monarque avec les Héros Mexicains.



Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour fur l'ifthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés, rebutés par fes malheurs. Il vit bien, que, pour impofer filence à l'envie, & pour infpirer fon courage à des efprits intimidés, fa voix feule feroit trop foible; il prit la réfolution de fe rendre lui-même à la Cour d'Efpagne, où il feroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entreprife.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de fes Lieutenants qui s'étoit le plus fignalé dans la conquête du Mexique.

La Province de Gatimala étoit le prix de fes exploits; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en Monarque. Mais, toujours plus infatiable de richeffe & de gloire, il regardoit, d'un œil avide, les régions du midi.

Dans fon partage étoient tombés Amazili & Télafco, la fœur & l'ami d'Orozimbo : amants heureux dans leur malheur, de vivre & de pleurer enfemble, de partager la même chaîne, & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo & les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces Monarques

du midi, dont on lui vantoit les richesses. Il en conçut une espérance qui alluma son ambition.

Il avoit près de lui un Castillan appellé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, aussi prudent qu'audacieux. „ J'ai formé, lui dit-il, un grand dessein :
„ c'est à toi que je le confie. Nous n'avons encore
„ travaillé l'un & l'autre que pour la gloire de
„ Cortès. Nos noms se perdent dans l'éclat du sien.
„ Il s'agit, pour nous, d'égaler l'honneur de sa
„ conquête, & peut-être de l'effacer. Au midi de
„ ce nouveau Monde, est un Empire plus étendu,
„ plus opulent que celui du Mexique : c'est le
„ Royaume des Incas. Les neveux de Montezume
„ ont espéré d'y trouver un asyle; c'est par eux
„ que je veux gagner la confiance du Monarque
„ dont ils vont implorer l'appui. Le jeune & vail-
„ lant Orozimbo est à leur tête; sa sœur & l'amant
„ de sa sœur, sont au nombre de mes esclaves;
„ rien de plus vif & de plus tendre que leur mu-
„ tuelle amitié; & celui qui leur promettra de les
„ réunir, en obtiendra tout aisément. Un vaisseau
„ t'attend au rivage, avec cent Castillans des plus
„ déterminés. Emmene avec toi mes captifs, Ama-
„ zili & Télasco; emploie avec eux la douceur,
„ les ménagements, les caresses; aborde aux côtes
„ du midi; envoie à la Cour des Incas donner avis
„ à Orozimbo que la liberté de sa sœur & de son
„ ami, dépend de toi & de lui-même; qu'ils l'at-
„ tendent sur ton navire; & que la faveur des In-

„ cas, l'accès de leur pays, l'heureuſe intelligence
„ qu'il peut établir entre nous, eſt le prix que je
„ lui demande pour la rançon de deux eſclaves que
„ tu es chargé de lui rendre. Tu ſens bien de quelle
„ importance eſt l'art de ménager cette négocia-
„ tion, & avec quel ſoin les ôtages doivent être
„ gardés jusqu'à l'événement. Je m'en repoſe ſur
„ ta prudence; & dès demain tu peux partir.„

Il fit venir les deux amants. „ Allez retrouver
„ Orozimbo, leur dit-il; je vous rends à lui. Vo-
„ tre rançon eſt dans ſes mains.„

La ſurpriſe d'Amazili & de Télaſco fut extrême: elle tint leur ame un moment ſuſpendue entre la joie que leur cauſoit cette étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piege. Ils trembloient; ils ſe regardoient; ils levoient les yeux ſur leur maître, cherchant à lire dans les ſiens. Amazili lui dit: „ Souverain de nos deſtinées, que tu es cruel,
„ ſi tu nous trompes! Mais que ton cœur eſt gé-
„ néreux, ſi c'eſt lui qui nous a parlé! — Je ne
„ vous trompe point, reprit le Caſtillan. Il n'ap-
„ partient qu'à des lâches d'inſulter à la foibleſſe,
„ & de ſe jouer du malheur; je ſais reſpecter l'un
„ & l'autre. Je plains le ſort de cet Empire, & je
„ vous plains encore plus, vous, de qui la for-
„ tune paſſée rend la chûte plus accablante. Oſez
„ donc croire à mes promeſſes, que vous allez voir
„ s'accomplir. — Ah! lui dit Télaſco, je t'ai vu
„ porter la flamme dans le palais de mes peres; j'ai

„ vu tes mains rougies du ſang de mes amis; enfin
„ tu m'as chargé de chaînes, & c'eſt le comble de
„ l'opprobre : mais quelques maux que tu m'aies
„ faits, ils ſeront oubliés; je te pardonne tout; &
„ ce qu'on ne croira jamais, je te chéris & te ré-
„ vére. Vois à quel point tu m'attendris. Moi, qui
„ jamais ne t'ai demandé que la mort, je tombe à tes
„ pieds, je les baiſe, je les arroſe de mes pleurs. „

Alvarado les embraſſa avec une apparence de ſenſibilité. „ Si vous êtes reconnoiſſants de mes
„ bienfaits, leur dit-il, le ſeul prix que j'oſe en
„ attendre, c'eſt que vous m'en ſoyez témoins
„ auprès du vaillant Orozimbo. Dites-lui, que, ſi
„ je ſais vaincre, je ſais auſſi mériter la victoire,
„ & ménager mes ennemis, quand la paix les a
„ déſarmés. „ Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquerent ſur le vaiſſeau qui leva l'ancre au point du jour.

La courſe fut aſſez paiſible (*a*) juſques vers les Iſles Galapes; mais là, on ſentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide, auquel il fallut obéir, & ſe voir pouſſer ſur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le ſoleil fit ſon tour, ſans que le vent fût appaiſé. Il tombe enfin; & bientôt après un calme profond lui ſuccéde. Les ondes, violemment émues, ſe balancent long-temps encore après que le vent a ceſſé. Mais inſenſiblement leurs ſillons s'applaniſſent; & ſur une mer immobile, le navire, comme enchaî-

né, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abyme de l'étendue, un vuide profond & sans bornes, le silence & l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste & fatal hémisphere. Consternés, & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes; & le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste. Ce soleil, dont l'éclat naissant ranime & réjouit la terre; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelants; ce liquide crystal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumiere & répéte l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste; & tout ce qui, dans la nature, annonce la paix & la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent. On les réduit; on les dispense d'une main avare & sévere. La nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide; & plus les secours diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succéde la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abyme des eaux; car au moins, sur la terre, quelque lueur d'espé-

rance peut abuſer la douleur & ſoutenir le courage; mais au milieu d'une mer immenſe, écarté, ſolitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illuſion pour le ſauver du déſeſpoir : il voit comme un abyme l'eſpace épouvantable qui l'éloigne de tout ſecours; ſa penſée & ſes vœux s'y perdent; la voix même de l'eſpérance ne peut arriver juſqu'à lui.

Les premiers accès de la faim ſe font ſentir ſur le vaiſſeau : cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus ſur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle & défait, ſe montre au milieu de ces ſpectres, dont il partage les tourments. Mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ſes ſoldats, les encourage, les appaiſe, & tâche de leur inſpirer un reſte d'eſpérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, ſon exemple, le reſpect qu'il imprime, ſuſpendent un moment leur fureur. Mais bientôt elle ſe rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adreſſant au Capitaine, lui parle en ces terribles mots :

„ Nous avons égorgé, ſans beſoin, ſans crime,
„ ou du moins ſans remords, des milliers de Mexi-
„ cains : Dieu nous les avoit livrés, diſoit-on, com-

„ me des victimes, dont nous pouvions verser le „ sang. Un Infidele, une bête farouche, sont égaux „ devant lui; on nous l'a répété cent fois. Tu tiens „ en tes mains deux Sauvages; tu vois l'extrêmité „ où nous sommes réduits; la faim dévore nos en- „ trailles. Livre-nous ces infortunés, qui n'ont „ plus, comme nous, que quelques moments à vi- „ vre, & auxquels ta Religion t'ordonne de nous „ préférer.„

„ Si cette ressource pouvoit vous sauver, leur ré- „ pondit Gomès, je n'hésiterois pas; je céderois, „ en frémissant à l'affreuse nécessité; mais ce n'est „ pas la peine d'outrager la nature, pour souffrir „ quelques jours de plus. Mes amis, ne nous flat- „ tons point: à moins d'un miracle évident, il faut „ périr. Dieu nous voit; l'heure approche; implo- „ rons le secours du Ciel.„ Cette réponse les cons- terna; & chacun s'éloignant, dans un morne silen- ce, alla s'abandonner au désespoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaisseau languissoient en silence Amazili & Télasco. Plus accoutumés à la souffran- ce, ils la supportoient sans se plaindre; seulement ils se regardoient d'un œil attendri & mourant, & ils se disoient l'un à l'autre: „ Je ne verrai plus mon „ frere, je ne verrai plus mon ami.„

Les Castillans, d'un air sombre & farouche, er- rants sans cesse autour d'eux, les regardoient avec des yeux ardents, & suivoient impatiemment les

progrès de leur défaillance. A l'approche des Castillans, à leurs regards avides, à leurs frémissements, aux mouvements de rage qu'ils retenoient à peine, Télasco qui croyoit les voir, comme des tigres affamés, prêts à déchirer son amante, se tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ses lionceaux. Ses yeux étincelants étoient sans cesse ouverts sur eux, & les observoient sans relâche. Si quelquefois il se sentoit forcé de céder au sommeil, il frémissoit, il serroit dans ses bras sa tendre Amazili. „ Je succombe, lui disoit-il; mes yeux se fer-
„ ment malgré moi; je ne puis plus veiller à ta
„ défense. Les cruels saisiront peut-être l'instant
„ de mon sommeil, pour se saisir de leur proie.
„ Tenons-nous embrassés, ma chere Amazili; que
„ du moins tes cris me réveillent. „

Gomès, qui lui-même observoit les mouvements des Espagnols, leur fit donner quelque soulagement du peu de vivres qui restoient, & les contint pendant ce jour funeste. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémissements. Tout étoit consterné, tout resta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, pressant la main de Télasco : „ Mon ami, si nous étions seuls, je
„ te demanderois, dit-elle, de m'épargner une
„ mort lente, de me tuer pour te nourrir; heu-
„ reuse d'avoir pour tombeau le sein de mon amant,
„ & d'ajouter mes jours aux tiens! Mais ces bri-
„ gands t'arracheroient mes membres palpitants;

„ &, à ton exemple, ils croiroient pouvoir te
„ déchirer toi-même, & te dévorer après moi.
„ C'eft là ce qui me fait frémir. — O toi, lui ré-
„ pondit Télafco, ô toi, qui me fais encore aimer
„ la vie, & réfifter à tant de maux, que t'ai-je
„ fait, pour defirer que je te furvive un moment?
„ Si je croyois que ce fût un bien de prolonger
„ les jours de ce qu'on aime, en lui facrifiant les
„ fiens, crois-tu que j'euffe tant tardé à me per-
„ cer le fein, à me couper les veines, & à t'abreu-
„ ver de mon fang? Il faut mourir enfemble: c'eft
„ l'unique douceur que notre affreux deftin nous
„ laiffe. Tu es la plus foible, & fans doute tu fuc-
„ comberas la premiere; alors, s'il m'en refte la
„ force, je collerai mes levres fur tes levres gla-
„ cées, &, pour te fauver des outrages de ces bar-
„ bares affamés, je te traînerai fur la poupe, je te
„ ferrerai dans mes bras, & nous tomberons dans
„ les flots, où nous ferons enfevelis. „ Cette pen-
„ fée adoucit leur peine; & l'abyme des eaux, prêt
„ à les engloutir, devint pour eux comme un port
„ affuré.

Avec le jour, enfin fe leve un vent frais, qui ramene l'efpérance & la joie dans l'ame des Caftillans. Quelle efpérance, hélas! Ce vent s'oppofe encore à leur retour vers l'orient, & va les pouffer plus avant fur un océan fans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le refte; & quelque route qu'il faille fuivre, elle eft pour

eux comme une voie de délivrance & de salut.

On présente la voile à ce vent si desiré ; il l'enfle ; le vaisseau s'ébranle, & sur la surface ondoyante de cette mer, si long-temps immobile, il trace un vaste sillon. L'air ne retentit point de cris : la foiblesse des matelots ne leur permit que des soupirs & que des mouvements de joie. On vogue, on fend la plaine humide, & les yeux errants sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'est une isle ; on l'ose espérer ; le Pilote même l'assure. Les cœurs, flétris, s'épanouissent ; les larmes de la joie commencent à couler ; & plus la distance s'abrége, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillants, Gomès leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservoit pour le soutien des matelots. „ Amis, dit-il, avant la nuit nous aurons embrassé „ la terre, & nous oublierons tous nos maux. „

Ces secours furent inutiles au plus grand nombre des Espagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides ; les autres, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentoit, & en maudissant la pitié qui les avoit fait s'abstenir de la chair & du

du ſang humain. Quelques-uns, adoucis par la foibleſſe & la ſouffrance, libres de paſſions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatiſme & l'orgueil les avoient plongés, déteſtoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens, qu'ils avoient ſi cruellement & ſi lâchement tourmentés. Ceux-là tendant les mains au ciel, imploroient ſa miſéricorde; ceux-ci tournoient leurs yeux mourants vers les eſclaves Mexicains; & les traits douloureux du repentir étoient empreints ſur leur viſage. L'un d'eux, faiſant un dernier effort, ſe traîne aux pieds de Télaſco, & d'une voix entrecoupée par les ſanglots de l'agonie: „Pardonne-moi, mon frere, lui dit-il; „ & à ces mots il expira.



NOTE.

(a) *La courſe fut aſſez paiſible.*] Dans un conte très-intéreſſant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la ſuite du Poëme des Saiſons, ſe trouve une deſcription aſſez ſemblable à celle-ci. Mais j'ai pris ſoin de conſtater que cette partie de mon Ouvrage étoit écrite, & connue de mes amis, avant que le conte de Ziméo fût fait. L'Auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.

CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au-dessus des eaux : c'étoient les isles, qui depuis sont devenues célebres sous le nom de *Mendoce*. On aborde, & on voit sortir d'un canal qui sépare ces isles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaisseau. Ces barques sont remplies de Sauvages, d'une gaieté & d'une beauté ravissante, presque nus, désarmés, & portant dans la main des rameaux verds, où flotte un voile blanc, en signe de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Castillans, & brisé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes ; car le sentiment du besoin est le premier lien de la société. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil plein de bonté que leur font les Sauvages, ils y répondent par les signes de la joie & de l'amitié. Les Insulaires sans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques sur le vaisseau ; & voyant sur tous les visages la langueur & la défaillance, ils en paroissent attendris : leur empressement & leurs caresses expriment la compassion, & le desir de soulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'hésita point à se livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature, servit d'asyle à son vaisseau ; & lui & les siens descendirent

dans celle de ces isles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les Insulaires enchantés les conduisent dans leur village, au bas d'une colline, sur le bord d'un ruisseau, qui d'un rocher coule avec abondance, & serpente dans un vallon, dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau sont revêtues de feuillages; l'industrie, éclairée par le besoin, y a réuni tous les agréments de la simplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, est le symbole heureux de la sécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc & le carquois suspendus sous ces toits paisibles, n'annoncent qu'un peuple chasseur : la guerre lui est inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à se reposer; & à l'instant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en est un (*) que la nature semble avoir destiné, comme un lait nourrissant, à ranimer l'homme affoibli par la vieillesse ou par la maladie. Ce fruit si délicat, si sain, sembla faire couler la vie dans les veines des Castillans. Un doux sommeil suivit ce repas salutaire; & le Peuple autour des cabanes se tint dans le silence, tandis que ses hôtes dormoient.

(*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

A leur réveil, ils virent ce bon Peuple, se rassemblant le soir sous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à son repas. Des légumes, d'excellents fruits, une racine savoureuse dont ils font un pain nourrissant; des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la fleche a blessés, qu'a séduit l'hameçon; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils savent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mêlange : tels sont les mets & les breuvages dont ce Peuple heureux se nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la salubrité du climat réparoient les forces des Castillans, Gomès observoit à loisir les mœurs, ou plutôt le naturel des Insulaires; car ils ne connoissoient de loix que celles de l'instinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laissoit jamais au desir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, se haïr entre eux, vouloir se nuire l'un à l'autre, auroit passé pour un délire. Le méchant parmi eux étoit un insensé, le coupable un furieux. De tous les maux dont se plaint l'humanité dépravée, le seul qui fût connu de ce Peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un; ils l'appelloient *le long sommeil.*

L'égalité, l'aisance, l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au-delà de sa félicité présente, devoient rendre ce Peuple facile à gouverner. Les vieillards, réunis, formoient

le conſeil de la République ; & comme l'âge diſtinguoit ſeul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieilleſſe, il ne pouvoit être envié.

L'amour ſeul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une ſociété ſi douce ; mais paiſible lui-même, il y étoit ſoumis à l'empire de la beauté. Le ſexe fait pour dominer par l'aſcendant du plaiſir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ſes conquêtes, ſans captiver l'amant favoriſé, ſans jamais s'engager ſoi-même. La laideur parmi eux, étoit un prodige ; & la beauté, ce don partout ſi rare, l'étoit ſi peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel : ſûr de trouver à chaque inſtant un cœur ſenſible & mille attraits, l'amant délaiſſé n'avoit pas le temps de s'affliger de ſa diſgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit ſolide ou fragile à leur gré. Le goût, le deſir le formoit ; le caprice pouvoit le rompre ; ſans rougir on ceſſoit d'aimer, ſans ſe plaindre on ceſſoit de plaire ; dans les cœurs la haine cruelle ne ſuccédoit point à l'amour ; tous les amants étoient rivaux ; tous les rivaux étoient amis ; & chacune de leur compagne voyoit en eux, ſans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits, ou qu'elle feroit à ſon tour. Ainſi la qualité de mere étoit la ſeule qui fût perſonnelle & diſtincte : l'amour paternel embraſſoit toute la race naiſſante ;

& par-là les liens du fang, moins étroits & plus étendus, ne faifoient de ce Peuple entier qu'une feule & même famille.

Les Efpagnols ne ceffoient d'admirer des mœurs fi nouvelles pour eux. La nuit, ce Peuple hofpitalier, leur cédant fes cabanes, n'en avoit réfervé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfants & pour les meres. La jeuneffe, au bord du ruiffeau qui ferpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour afyle que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danfes, fe choifir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; & quand le jour ceffa de luire, quand l'aftre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller fon arc argenté, cette foule d'amants, répandue fur un beau tapis de verdure, ne fit que paffer doucement de la joie à l'amour, & des plaifirs au fommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour fuivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune Infulaire pût donner à fon amant, étoit d'engager fes compagnes à le choifir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le pofféder feule; & plus, en vantant fon bonheur, elle lui procureroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle, & lui revenoit glorieux.

Quelle efpece de culte pouvoit avoir ce Peuple? On defiroit de s'en inftruire; on crut enfin le dé-

mêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques ſtatues révérées. Gomès voulut ſavoir quelle idée ces Inſulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit : „ Tu „ vois nos cabanes ; voilà l'image de celui qui nous „ apprit à les élever. Tu vois cet arc & ce carquois ; „ voilà l'inventeur de ces armes. Tu nous a vus „ tirer du feu du froiſſement du bois, & du choc „ des cailloux ; voilà celui qui le premier décou- „ vrit à nos peres ce ſecret merveilleux. Regarde „ ces tiſſus d'écorce, dont nous ſommes à demi „ vêtus ; l'art de les travailler nous eſt venu de „ celui-ci. Celui-là nous apprit à nouer les filets „ où les oiſeaux & les poiſſons s'engagent. Près de „ lui ſe préſente l'induſtrieux mortel qui nous a „ montré l'art de creuſer les canots, & de fendre „ l'onde à la rame. Cet autre imagina de tranſplan- „ ter les arbres, & il forma ce beau portique, dont „ le hameau eſt ombragé. Enfin tous ſe ſont ſigna- „ lés par quelque bienfait rare ; & nous honorons „ les images qui nous repréſentent leurs traits. „

NOTE.

(*a*) *DANS celle de ces iſles.*] On l'a nommée depuis l'Iſle Chriſtine, à neuf degrés de latitude méridionale. Cet épiſode étoit écrit long-temps avant la découverte de l'iſle Ataïci, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

CHAPITRE XXIV.

Des malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette isle enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amants du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens : il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appelloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télasco, depuis leur séjour dans cette isle, rappellés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. Ils ne se quittoient pas; ils jouissoient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur asyle : il ne manquoit à leur bonheur que de posséder Orozimbo. Ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Amazili ne voulut consentir

à s'y mêler. „ S'il n'y avoit que des Sauvages, „ dit-elle à Télafco, je n'héfiterois pas. Ils laiffent „ à leurs femmes la liberté du choix; & tu ferois „ bien fûr du mien. Si une plus belle que moi te „ choififfoit auffi, je ferois préférée, je le crois; „ & s'il arrivoit qu'elle fût plus belle à tes yeux, „ je reviendrois pleurer dans la cabane, & je di- „ rois : Il eft heureux avec une autre que moi. „ Mais non, cela n'eft pas poffible ; & ce n'eft „ pas la crainte de te voir infidele qui m'inquiéte „ & me retient; c'eft l'orgueil jaloux de nos maî- „ tres, que je ne veux pas irriter. Quelqu'un d'eux „ prétendroit peut-être au choix de ton amante : „ ils font fiers, violents; ils feroient offenfés de „ voir préférer leur efclave. Ah! leur efclave fera „ toujours le maître abfolu de mon cœur. Fais „ donc entendre aux Infulaires que notre choix „ eft fait, que nous fommes heureux d'être uni- „ quement l'un à l'autre; ou, fi quelqu'une de „ ces beautés te touche plus que moi, va te mon- „ trer au milieu d'elles : tous leurs vœux fe réuni- „ ront; tu n'auras qu'à choifir; & moi je te ferai „ fidelle, &, en pleurant, je dirai au fommeil de „ me laiffer fonger à toi. „ Cette feule penfée faifoit couler fes larmes. Le Cacique les effuya par mille baifers confolants. „ Qui, moi, dit-il, que je ref- „ pire, que mon cœur palpite un inftant pour une „ autre qu'Amazili ! Ne le crains pas; ce feroit „ une injure J'ai voulu, je l'avoue, affifter à ces

„ danses, pour me voir préférer par toi : car tu
„ sais que j'aime la gloire ; & il est doux d'être envié. Mais, puisque tu crains d'exciter la jalousie
„ des Castillans, je céde à tes raisons. Soyons fidellement unis ; & laissons à ces malheureux, qui
„ ne connoissent point l'amour, les vains plaisirs
„ de l'inconstance. „ On fut surpris de leur refus ; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure, & presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légeres, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, & leur tendant la main, avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivresse ; & leur ravissement ressembloit au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, sembloient toutes se disputer la conquête des Castillans : ainsi l'exigeoit le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes ; mais, le jour suivant, la beauté reprit ses droits, & choisit à son tour. Alors, ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appellons l'amour, cette passion triste, inquiete & jalouse, commence à verser ses poisons dans l'ame des Castillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en usurper les droits eux-mêmes.

Ils menacent les Insulaires; ils intimident leurs compagnes; ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil, les justes plaintes des Indiens. „ Tu nous as amené, lui dirent-ils, des „ bêtes féroces, & non pas des hommes. Nous les „ rappellons à la vie; nous partageons avec eux les „ dons que nous fait la nature; nous les invitons „ à nos jeux, à nos festins, à nos plaisirs; & les „ voilà qui nous menacent & qui nous glacent de „ frayeur. Ils veulent, entre nos compagnes, choisir, & se voir préférés. Qu'ils sachent que le premier droit de la beauté c'est d'être libre. Nos „ femmes sont toutes charmantes; & c'est leur faire „ injure, que de vouloir gêner leur choix. Si tes „ compagnons veulent vivre en bonne intelligence „ avec nous, qu'ils tâchent de nous ressembler; „ qu'ils soient bienfaisants & paisibles. S'ils sont „ méchants, remene-les. „

Gomès sentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les suites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarement où les esprits étoient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre alloit en croissant. Les Soldats se disoient entre eux, que leur retour étoit impossible vers le rivage Américain; que le vent d'orient, qui regnoit sur ces mers, s'opposeroit à leur passage; que, par un miracle visible, le Ciel les avoit conduits dans un asyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue

& de ſoins, & au milieu de l'abondance; que, réſolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, & ne connoiſſoient plus de Chef auquel ils duſſent obéir. C'en étoit fait, ſi les Inſulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Caſtillans, n'avoient pris eux-mêmes la réſolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuſe de leurs hôtes, & les laiſſant s'abandonner aux charmes des plaiſirs, aux douceurs du ſommeil, ils ſe ſaiſirent de leurs armes, & les jetterent dans la mer.

Gomès, inſtruit de ce déſaſtre, aſſembla les ſiens, & leur dit : „ Nos armes nous ſont enlevées. Cé „ Peuple ſe venge : il s'eſt laſſé de vos mépris. Plus „ adroit que nous, plus agile, il ſeroit auſſi cou„ rageux. Mieux que nous il feroit uſage de la fle„ che & du javelot. Il connoît les retranchements „ de ſes bois & de ſes montagnes; & des iſles voi„ ſines, les Peuples ſes amis l'aideroient à nous ac„ cabler. Laiſſez-moi donc vous ménager une re„ traite aſſurée; &, en attendant, évitez tout ce „ qui peut troubler la paix. „

A ce diſcours, les Caſtillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent, les plus impétueux ſe ſentirent glacés. Alors un vieillard ſe préſente, & parle ainſi aux Caſtillans : „ Il y eut, „ du temps de nos peres, un méchant parmi eux: „ il vouloit dominer; il vouloit que tout lui cé-

„ dât, que tout ne fût fait que pour lui. Nos pe-
„ res le faisirent : quoiqu'il fût fort & vigoureux,
„ ils lui lierent les pieds & les mains avec la bran-
„ che du saule, & le jetterent dans la mer. Nous
„ n'y avons jetté que vos armes. Eloignez-vous
„ & nous laissez en paix. Nous voulons être heu-
„ reux & libres. Vous avez cette plaine immense
„ de l'océan à traverser, nous vous donnerons,
„ pour le voyage, du bois, de l'eau, des vivres ;
„ mais ne différez pas. Pour vous, dit-il aux deux
„ Mexicains, vous avez le choix de rester avec
„ nous, ou de partir avec eux : car tout ce qui
„ respire l'air que nous respirons, devient libre
„ comme nous-mêmes. Ici la force n'est employée
„ qu'à protéger la liberté. „

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, & accuserent les Indiens de trahison. „ Nous ne vous avons point trahis, reprit
„ le vieillard Indien. Vos armes vous donnoient
„ sur nous trop d'avantage ; & vous en avez abusé.
„ Nous vous avons réduits, comme il est juste, à
„ l'égalité naturelle. A présent, voulez-vous la
„ paix ? Nous l'aimons ; & vous partirez de ces
„ bords, sans avoir reçu de nous la plus légere of-
„ fense. Voulez-vous la guerre ? Nous la détestons ;
„ mais la liberté nous est plus chere que la vie.
„ Vous aurez le choix du combat. Nous partage-
„ rons avec vous nos fleches & nos javelots ; & nous
„ nous détruirons, jusqu'à ce qu'il ne reste aucun

„ de vous pour nous faire injure, ou aucun de
„ nous pour la souffrir. „

Ce courage vulgaire, qui n'est dans l'homme qu'un sentiment de supériorité, abandonna les Castillans. Ils se repentirent d'avoir aliéné un Peuple si brave & si juste; & ils supplierent Gomès de les réconcilier ensemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à se laisser fléchir; & dès-lors toute liaison fut rompue entre les deux Peuples; mais les devoirs de l'hospitalité n'en étoient pas moins observés. La même abondance regnoit dans les cabanes des Castillans; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télasco n'eurent pas long-temps à se consulter. „ Renoncerons-nous à revoir ton
„ frere & mon ami, dit Télasco à son amante?
„ Non, dit-elle; je ne puis vivre sur des bords
„ où je serois sûre de ne le revoir jamais. Gomès
„ nous donne l'espérance de nous rejoindre à lui;
„ partons.

Rien de plus rare, sur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomès fut long-temps à l'attendre; & lorsqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au Ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriser son retour. Il assemble les siens. „ Compagnons, leur dit-il, n'at-
„ tendons pas que l'on nous chasse. Le vent nous
„ seconde; partons, & partons sans regret : cette
„ terre inconnue n'eût été pour nous qu'un tom-

„ beau. Vivre ſans gloire, ce n'eſt pas vivre, Être „ oublié, c'eſt être enſeveli. Allons chercher des „ travaux qui laiſſent de nous quelque trace. L'in- „ fluence de l'homme ſur le deſtin du monde, eſt „ la ſeule exiſtence honorable pour lui, la ſeule „ au moins digne de nous. „

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais entre eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abyme, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots, que prononça Gomès, frapperent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumiere; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

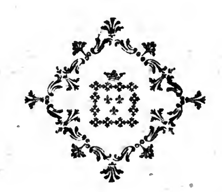
Ce moment étoit favorable; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On le ſuit; on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant : „ Que vont-ils devenir? Ils étoient ſi bien „ parmi nous! Pourquoi ne pas y vivre en paix? „ Ils nous appelloient leurs amis, & nous ne demandions qu'à l'être. Mais non : ils ſont méchants; qu'ils partent. Ils nous auroient rendus „ méchants. „

Les Caſtillans, de leur côté, regrettoient cette iſle charmante. Tous les yeux y étoient attachés; tous les cœurs gémiſſoient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue; & les ſoucis d'un long & pénible voyage viennent ſe mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau ſéjour.



NOTE.

(*a*) *Les vents de l'aurore céder à celui du couchant.*] Cela n'arrive qu'au décours de la lune.



CHA-

CHAPITRE XXV.

BIENTÔT l'inconſtance des vents ſe fit ſentir, & tint la flotte dans de continuelles alarmes; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pole; & l'art du Pilote ne s'exerça qu'à diriger ſa courſe vers l'aurore, ſans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, juſqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port; & le Ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du déſaſtre qui vengeoit ſa patrie ſur ces malheureux Caſtillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit preſſé l'Inca, Roi de Quito, de ſe mettre en défenſe. „ Il n'eſt pas beſoin, diſoit-il, d'élever „ des remparts ſolides, des murs de ſable & de ga- „ zon ſuffiſent pour rebuter les Caſtillans. De tous „ les dangers de la guerre ils ne craignent que les „ lenteurs. C'eſt à Tumbès qu'ils vont deſcendre; „ c'eſt ce port qu'il faut protéger. „

Ce plan de défenſe approuvé, Alonzo ſe chargea lui-même d'aller préſider aux travaux. Orozimbo voulut le ſuivre, & par les champs de Tumibamba, ils ſe rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Eſpagnol chez ce Peuple, ſon premier hôte, fut célébré par des tranſports de reconnoiſſance

& d'amour. „ Eh quoi ! lui dit le bon Cacique, tu „ ne m'as donc pas oublié ? Tu as bien raison ! Mon „ Peuple & moi, nous n'avons cessé de parler du „ généreux & cher Alonzo. Ils m'ont demandé „ que le jour où tu vins parmi nous, fût célébré, „ tous les ans, comme une fête. Tu crois bien que „ j'y ai consenti. C'en est une de te revoir ; & les „ larmes de joie que tu nous vois répandre, en „ sont de fideles témoins. „

Les travaux, qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour suivant, & sont poussés avec ardeur. Ils s'avançoient ; le fort qui dominoit la plaine, & qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un soir, qu'avec Orozimbo & le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte du fort, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit saisi les Espagnols, & qui dépeuploit leur pays pour dévaster un nouveau Monde, il apperçut de loin le vaisseau de Gomès, qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde ; & ne doutant pas que ce ne fût le vaisseau de Pizarre : „ Les voilà, les voilà, dit-il. Quelle „ diligence incroyable a si fort pressé leur retour ? „ Le Ciel les seconde ; les vents semblent leur „ obéir. „ Comme il disoit ces mots, tout-à-coup, au milieu d'une sérénité perfide, un tourbillon de vent s'éleve sur la mer. Les flots, qu'il roule sur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & semblent bouillonner. Dans le même instant, un nuage, roulé

comme les flots, s'abaiſſe, s'étend, s'arrondit, ſe prolonge en colonne; & cette colonne fluide, dont la baſe touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la preſſe à l'entour, monte juſqu'au nuage, & va lui ſervir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, ſi redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe;* &, à la vue du danger qui menaçoit les Caſtillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il ſe ſouvint ſeulement que leur patrie étoit la ſienne; & ſon cœur fut ſaiſi de crainte & de compaſſion.

Gomès eut beau ſe hâter de faire plier les voiles, pour ne pas donner priſe au tourbillon rapide qui enveloppoit ſon vaiſſeau; le vent le ſaiſit, l'entraîna juſques ſous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba, comme un déluge, ſur le navire, & l'engloutit.

„ Le Ciel eſt juſte, s'écria Orozimbo. Ainſi périſſent tous les brigands qui ont ravagé mon Pays. „ — Cacique, lui dit Molina, réſervez votre haine „ & vos malédictions pour les heureux coupables. „ Le malheur a le droit ſacré de purifier ſes victimes; & celui que le Ciel punit, devient comme „ innocent pour nous. „ Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater. „ Pardon, „ dit-il. J'ai tant ſouffert! j'ai tant vu ſouffrir ma „ patrie! „

Le calme renait. La colonne & le navire ont disparu. Mais, peu d'inſtants après, on apperçut de loin deux malheureux échappés du naufrage, qui nageoient à l'aide d'un banc, dont ils s'étoient ſaiſis. „ Ah! s'écrie Orozimbo, ils reſpirent encore: „ il faut les ſecourir. Cacique, hâtez-vous, détachez des canots, pour les ſauver, s'il eſt poſſible. Je vais au-devant d'eux.„ Il dit, & ſoudain ſe jette à la nage. Un canot le ſuivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embraſſoient.

Ces malheureux étoient ſa ſœur & ſon ami, qui prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Caſtillans, & plus exercés à la nage. „On vient à nous; courage, ma „ chere Amazili, diſoit Télaſco : ſoutiens-toi; nous „ touchons au ſalut. — Ah! je ſuccombe, diſoit-elle; ma foibleſſe eſt extrême; mes défaillantes „ mains vont abandonner leur appui. Si l'on tarde „ un moment encore, c'en eſt fait, tu ne me verras plus. „

Cependant leur libérateur, monté ſur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il ſe penche, il tend les bras: „ Venez, dit-il, ô qui que „ vous ſoyez; vous êtes nos amis, puiſque vous „ êtes malheureux. „ Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort préſente, empêcha de le reconnoître. Amazili ſaiſit la main qu'il lui tendoit. Il

la prend dans ses bras, l'enleve & reconnoît sa sœur, une sœur adorée. Il jette un cri. „ Ciel! est-ce toi! „ ma sœur! ma chere Amazili! Ah! laisse-moi, dit- „ elle, d'une voix expirante, & sauve Télasco. „ A ce nom, Orozimbo la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où son ami surnage encore; il le saisit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enleve son ami.

Télasco, qui l'a reconnu, succombe à sa joie; il l'embrasse; & sentant ses genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télasco revient le premier d'un long évanouissement, mais c'est pour partager la crainte & la douleur de son ami. Livide, glacée, étendue entre son frere & son amant, Amazili respire à peine. Orozimbo sur ses genoux soutient sa tête languissante, dont les yeux sont fermés encore; & sur ce visage, où se peint la pâleur de la mort, il verse un déluge de larmes. Télasco cherche inutilement, à travers sa paupiere, quelques étincelles de vie. „ Tu respires, „ lui disoit-il; mais tu as perdu le sentiment. Tu „ n'entends plus ma voix! Ton ame va-t'elle s'é- „ teindre, & ton cœur se glacer? Après tant de „ périls, après t'avoir sauvée, ô moitié de mon „ ame! la mort, la mort cruelle te saisit dans nos „ bras! O mon cher Orozimbo, le jour qui nous „ rassemble sera-t'il le plus malheureux de tes jours

„ & des miens ! N'as-tu revu ta sœur que pour l'en-
„ sevelir ? N'as-tu embrassé ton ami, ne l'as-tu re-
„ tiré des flots que pour le voir, désespéré, s'y
„ précipiter pour jamais ? „

Cependant le canot avoit abordé au rivage ; & le Cacique & Molina ne savoient que penser de cet événement. „ Ah ! vous voyez le plus heureux des
„ hommes, si je puis ranimer cette femme expi-
„ rante, leur dit Orozimbo : c'est ma sœur ; voilà
„ cet ami dont je vous ai tant de fois parlé. Le
„ Ciel réunit dans mes bras ce que j'ai de plus cher
„ au monde. Ah ! s'il est possible, aidez-moi à ren-
„ dre la vie à ma sœur. „

Lorsqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumiere, elle crut, au sortir d'un pénible sommeil, être abusée par un songe. Elle regarde autour d'elle ; elle n'ose en croire ses yeux. „ Quoi ! dit-elle,
„ est-ce vous ? mon frere ! mon ami ! Parlez, ras-
„ surez-moi. — Oui, tu revois Télasco. — Tous
„ mes sens sont troublés ; mon ame est égarée ;
„ je ne sais encore où je suis ! Télasco ! j'étois
„ avec toi, & nous allions périr ensemble. Mais
„ mon frere ! — Il est dans tes bras. Notre bon-
„ heur est un prodige. — Hélas ! je suis trop foible
„ pour l'excès de ma joie. Viens, Télasco, retiens
„ mon ame sur mes levres. Je sens qu'elle va s'é-
„ chapper. „ Elle acheve à peine ces mots ; & sans un déluge de larmes qui soulagea son cœur, elle alloit expirer. Télasco recueillit ces larmes. „ Rends

„ le calme à tes ſens, reſpire, ô mon unique bien !
„ lui diſoit-il ; vis, pour aimer, pour rendre heu-
„ reux un frere, un époux qui t'adorent. — Mon
„ ami ! mon frere ! c'eſt vous ! rediſoit-elle mille
„ fois en leur tendant les mains ; je retrouve tout
„ ce que j'aime. Dites-moi ſur quels bords, &
„ quel prodige nous raſſemble. Sommes-nous chez
„ un Peuple ami ? —Vraiment ami, lui dit Alon-
„ zo ; & je vous réponds de ſon zele. Voilà ſon Roi
„ qui nous eſt dévoué ; & plus loin, par-delà ces
„ hautes montagnes, regne un Monarque plus puiſ-
„ ſant, qui nous comble de ſes bienfaits.„

La joie & le raviſſement de ces trois Mexicains ne peut ſe concevoir. Ils ne ſe laſſoient point d'entendre mutuellement leurs aventures ; & le ſouvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faiſoit frémir tour-à-tour.

Cependant le rempart s'éleve ; Alonzo le voit achever. Il inſtruit, il exerce le Cacique & ſon Peuple à la défenſe de leurs murs ; & après avoir tout prévu, tout diſpoſé pour leur défenſe, il retourne auprès de l'Inca, ſuivi de ſes trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la ſœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en ſe voyant dans ſon Palais, ils croyoient être au ſein de leur patrie, dans la Cour des Rois leurs aïeux.

Mais ce Monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'eſt emparée de ſon ame. Puiſ-

ſant, aimé, révéré de ſon Peuple, il fait des heureux, & il ne l'eſt point. La fortune, envieuſe de ſes propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domeſtiques aux douceurs apparentes de la proſpérité.

Fin du premier Volume.

Digitized by Google



TABLE
DES CHAPITRES
DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Fin de la Table du Tome premier.

VA1 1520641

Digitized by Google

Digitized by Google






BIBL
VN
L